

Anciens poètes français

Antoine de Latour

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

François Malherbe

FRANÇOIS MALHERBE.

L'auteur de cette biographie s'était arrêté à Caen au mois de septembre 1833. Il n'oublia pas la maison de Malherbe. « Cette maison est un de nos trésors, lui dit un amateur du pays ; mais au premier jour nous la verrons démolie : elle gêne l'alignement de la rue. »

Un peu plus de deux ans auparavant, au mois de février 1831, l'auteur passait devant Saint-Germain-l'Auxerrois ; la veille, une colère du peuple avait dévasté cette église, et depuis elle a conservé l'aspect délaissé des monumens qui tombent sans que le siècle prenne souci de les relever. Dans cette église reposent depuis deux cents ans les cendres de Malherbe.

Hâtons-nous donc d'écrire son histoire, tandis qu'il nous est encore donné de toucher la tombe du poète, et de lire au front d'une petite maison de Basse-Normandie : Ici naquit Malherbe.

François Malherbe naquit à Caen, vers 1556, d'une famille noble, mais pauvre. Son père remplissait alors le simple office d'assesseur. Il se consolait de l'état où sa maison était tombée depuis deux siècles, en allant visiter dans une salle de l'abbaye de Saint-Étienne les armes des Malherbe Saint-Aignan, qui suivirent le duc Guillaume à la conquête. Il faut voir de quel air leur descendant renvoyait ses ennemis à ces titres de sa noblesse. « Si mes parties s'en veulent éclairer, écrivait-il au roi Louis xiii,

qu'elles aillent sur le lieu : leur propre vue leur apprendra ce qui en est. »

Son père, qui lui réservait la survivance de sa charge, l'envoya d'abord à l'université de Caen, puis à Heidelberg et à Bâle, où il suivit les leçons des plus habiles professeurs. Du reste, aucun souvenir de cette époque dans le peu que les contemporains nous apprennent de la jeunesse de Malherbe. On ne doit pas s'émerveiller davantage que ses œuvres n'aient pas gardé trace de cette éducation lointaine. Son génie tout français devait sympathiser médiocrement avec les nonchalantes habitudes de la rêverie allemande. Insensible d'ailleurs à cette magnifique nature du Rhin, qui laisse à toutes les ames une sorte de mal du pays, Malherbe quitta sans peine la charmante cité d'Heidelberg. Nous ne voyons pas non plus qu'il ait reçu des riches aspects de sa patrie normande une impression bien vive. Seulement vers 1604 (il avait alors plus de quarante ans), la mort d'un ami, et, à ce qu'il semble, d'un compatriote, lui rappela, sous le ciel de Provence, les rives de l'Orne que, si jeune, il avait quittées ; et on retrouve dans des vers qu'il écrivait alors quelque chose qui ressemble au regret de la terre natale :

L'Orne, comme autrefois, nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours,
Et, couchés sur les fleurs comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats les heures consumées,
Que les soleils nous seraient courts.

Il revint à Caen. Un coup imprévu l'y attendait : son père avait quitté la religion catholique, on ne sait pour quelle raison. C'était peut-être une de ces ames honnêtes, mais faibles, que le spectacle

de la Saint-Barthélemy jeta brusquement dans le parti huguenot. Quel que fût le motif de ce changement, le jeune François le vit avec douleur, sans doute, il faut bien le dire, parce qu'il y voyait une atteinte à la foi jurée, digne de blâme en un gentilhomme. Il continua quelque temps encore à suivre les écoles publiques, mais l'épée au côté, et comme prêt à se joindre à l'armée catholique pour laver de son propre sang ce qu'il regardait comme une tache à son nom.

Il atteignit ainsi sa dix-septième année.

La Provence était alors gouvernée par un fils que Henri ii avait eu d'une fille d'honneur de l'infortunée Marie Stuart, lequel était grand-prieur de France avec le titre de duc d'Angoulême. Malherbe alla le rejoindre, pour ne le quitter plus. Ce fut auprès de lui et sur lui qu'il commença son apprentissage de critique réformateur ; car le grand-prieur se mêlait de faire des vers. Si les vers étaient mauvais, Malherbe n'était pas courtisan. Aussi le grand-prieur n'osait-il directement lui demander son avis. Un jour, content d'un sonnet qu'il avait fait, il s'en vint trouver Duperrier et lui dit : « Montrez ce sonnet à Malherbe, et le donnez pour vôtre. » Malherbe entra, qui lut le sonnet. « Bah ! dit-il, c'est tout comme si c'était monsieur le grand-prieur qui l'eût fait. » Il donnait noblement pour raison à la sévérité de ses jugemens qu'il ne convenait pas à un prince de faire un ouvrage médiocre.

La première passion qui inspira des vers à Malherbe eut pour objet une jeune et belle Provençale que le poète a quelque part appelée Nérée, anagramme sous lequel il est aisé de retrouver ce nom de Renée, si commun en Provence. Il l'aima vainement, et, quoiqu'il ne fût pas homme, c'est lui qui parle, à courtiser longtemps qui ne le payait de retour, il soupira pendant quatre an-

nées. Lorsqu'il se sentit enfin la force de rompre sa chaîne, il jeta pour adieu à la femme qu'il avait aimée quelques stances assez fières, mais dont le dépit éloquent décèle encore la passion.

… Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe
Que l'on a trop foulée, et qui ne fleurit plus.
Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beautés, et moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince
Mariront ma fortune avecque le bonheur :

Ayant un souvenir de ma peine fidèle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.

Mais quelque dédaigneuse fierté que respirent ces vers, dix-huit ans après, c'est-à-dire en 1604, Malherbe trouvait encore dans le souvenir de Nérée quelque chose des inspirations de sa jeunesse.

La protection du grand-prieur le rendit plus heureux auprès d'un président du parlement d'Aix, Coriolis, dont il épousa la fille, déjà veuve d'un conseiller. Rien dans les mémoires contemporains, rien dans les œuvres de Malherbe, sur cette époque de sa vie. Malherbe est de tous les poètes le moins intime, le moins fécond en épanchemens personnels. Il aima tendrement les siens, mais de cette affection austère qui supprime comme indignes de l'homme les signes extérieurs des sentimens les plus légitimes. Pendant une maladie de sa femme, il promit à Dieu, s'il la lui conservait, d'aller à pied et la tête nue l'en remercier à la Sainte-Baume. On sait comment il ressentit la mort cruelle de son fils, et

s'il a mis tant de pathétique dans les stances à Duperrier, c'est qu'en les écrivant il croyait sans doute pleurer encore sa jeune fille, morte de la peste entre ses bras.

Au mois de juin 1586, un événement tragique lui enleva son protecteur. Un gentilhomme italien, d'autres disent marseillais, nommé Philippe Altoviti, capitaine de galère, avait écrit en cour contre le fils de Henri ii. Ce dernier le sut, et s'en plaignit violemment. L'Italien nia le fait. Le prince irrité tira son épée et l'en frappa. Altoviti tomba sur ses deux genoux, et mourut aux pieds du grand-prieur, mais non sans lui porter au ventre un coup de dague dont il mourut lui-même sept heures après. Un fils illégitime de Charles ix hérita de tous les biens et de tous les honneurs du bâtard de Henri ii. C'était alors, à ce qu'il semble, le sort de la Provence.

Cependant Malherbe s'était fait une famille de celle de sa femme ; on peut le croire du moins en le voyant rester en Provence, au lieu de revenir en Normandie. Il suivit quelque temps le parti des armes, et Racan nous a conservé quelques traits de sa vie militaire.

Pendant la ligue, un jour qu'il se trouvait à la tête d'un corps de troupes avec un nommé Larroque, poète comme lui, et plus tard attaché au service de la reine Marguerite, ils poussèrent si vertement Sully, qu'ils le firent reculer lui et les siens, l'espace de deux ou trois lieues. Malherbe aimait à raconter que Sully ne le lui avait jamais pardonné. Mais il s'en consolait sans doute en songeant que deux poètes avaient mené le hautain ministre de manière à lui ôter à jamais le droit de parler du bouclier d'Horace.

Quelque temps après, la peste s'étant déclarée à Martigues, les Espagnols bloquèrent la ville par mer, et les Provençaux envoyèrent deux cents des leurs pour la tenir fermée du côté de la terre. Malherbe, choisi pour mener cette troupe contre la peste, ne se retira pas qu'il n'eût vu le dernier vivant arborer le drapeau noir sur les murailles.

C'était là une merveilleuse école pour Malherbe, et on ne peut douter que l'aspect de ces calamités, presque toujours inséparables des guerres civiles, n'ait contribué à lui enseigner ce langage inexorable qui, dans les rudes conseils donnés plus tard à Louis xiii, a pu passer quelquefois pour du fanatisme religieux.

Ce serait étrangement se méprendre que de regarder Malherbe comme un fanatique. Le spectacle des guerres de religion le ramène, il est vrai, par momens au souvenir de la croisade, et son imagination parfois se préoccupe de l'Orient. Mais c'était la pensée de gentilhomme qui ne veut pas oublier que ses aïeux ont vu la Terre-Sainte, pensée de poète qui cherche dans les grandeurs du passé de brillantes analogies qui couvrent les tristesses du présent. Ce n'était nullement ferveur de catholique et renaissante furie de vieux ligueur. Loin de là, Malherbe semble n'avoir rapporté des expériences de sa jeunesse qu'une sorte d'indifférence religieuse. C'est le malheur des guerres de religion de laisser le doute et l'indifférence après elles. Il en fut ainsi pour Malherbe ; nous citerons en témoignage quelques anecdotes de sa vie.

Lorsqu'en 1614 s'ouvrirent à Paris ces états-généraux qui, tout impuissans qu'ils furent, essayèrent à plusieurs reprises de poser les prémisses de ceux de 1789, les évêques ayant menacé de mettre la France en interdit, comme M. de Bellegarde faisait

mine de trembler : « Eh bien ! lui dit Malherbe, tant mieux pour vous ! quand vous serez noir comme les excommuniés, vous n'aurez plus besoin de vous peindre la barbe et les cheveux. »

Un jour, de compagnie avec Racan, il était allé voir aux Chartreux un certain père Chazerey. On voulut, avant de les introduire, que chacun d'eux dît un Pater, et cela fait, le père vint leur dire lui-même qu'il ne pouvait les entretenir. — Eh ! rendez donc au moins le Pater ! s'écria Malherbe.

Certain jour il prit envie à un huguenot de le convertir. Malherbe le laissa discourir tout à son aise, et quand notre homme se fut bien échauffé : « Dites-moi, lui répliqua-t-il froidement, boit-on de meilleur vin à La Rochelle, et mange-t-on de meilleur blé qu'à Paris ? »

C'est qu'impatient des agitations auxquelles la France était en proie, Malherbe s'était de bonne heure réfugié dans l'idée du pouvoir, pensant y trouver quelque repos. Aussi lui arrivait-il souvent de dire qu'un bon sujet ne doit avoir de religion que celle de son prince, ajoutant d'ailleurs qu'il ne fallait point se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'est que simple passager.

Ces deux mots donnent à la fois la mesure de sa conviction religieuse et le secret de sa conduite politique. Cependant il accomplissait avec régularité ses devoirs de chrétien, ne pensant pas, disait-il, que Dieu fît un paradis tout exprès pour lui, et voulant aller où les autres allaient.

Le recueil de Malherbe ne nous offre qu'un petit nombre de pièces qui datent de son séjour en Provence. Il ne faut cependant pas compter parmi ses coups d'essai le poème des Larmes de Saint-Pierre, quoiqu'il remonte jusqu'à l'année 1587. Il y a là une

fermeté de versification, une franchise d'allure qui accuse un talent long-temps exercé ; il y a là aussi de ces vers dont la grâce mélancolique trahit l'ame blessée du père sous les patientes études de l'écrivain :

Ce furent de beaux lis qui…
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
À leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

En 1599, un ami de Malherbe, François Duperrier, perdit sa fille unique ; la mort de cette jeune fille mit en émoi les poètes de la Provence. De tous les chants qu'elle inspira, un seul nous est venu, ces admirables stances de Malherbe. Voici plus de deux siècles que les étrangers vont visiter à Aix la maison, encore debout, où Marguerite Duperrier ne vécut que l'espace d'un matin, ce que vivent les roses !

L'année suivante, 1600, Marie de Médicis vint régner en France. Duperrier se souvint alors de celui qui avait fait ses larmes immortelles ; il présenta son ami à la jeune reine, et celui-ci célébra la bienvenue de Marie par de magnifiques strophes, desquelles date, il faut le dire, le véritable avènement de notre poésie lyrique. Toute la France du midi s'émut en écoutant cette langue, déjà plus française qu'elle-même.

Le nom de Malherbe était grand de ce côté, mais il était encore inconnu à la France du nord : elle vint d'elle-même au-devant de sa renommée. Dans un voyage que Henri iv fit à Lyon, il demanda au cardinal Duperron s'il ne faisait plus de vers. Le cardinal répondit qu'il ne fallait point que personne s'en mêlât après un certain gentilhomme de Normandie, habitué en Provence.

Ce gentilhomme, c'était Malherbe.

Comment Henri iv ignorait-il encore le nom de celui qui, dès 1596, lui avait adressé, sur la prise de Marseille, une ode animée certes d'une tout autre inspiration que les vers chantés à Paris ? Peut-être à cette époque, la rancune de Sully empêcha-t-elle le nom du poète d'arriver aux oreilles de Henri iv. Malherbe d'ailleurs ne venait que rarement à Paris, et seulement lorsque ses affaires l'y appelaient. Ces affaires, c'était un procès qu'il eut avec son frère, et qui dura toute sa vie. Comme on le lui reprochait un jour ? « Et avec qui voulez-vous que je plaide ? » répondit-il : « Avec les Turcs et les Moscovites ? Je n'ai rien à partager avec eux. » Molière, qui prenait son bien partout, a pourtant oublié ce mot-là.

Cette fois Henri iv retint le nom de Malherbe. Il en parla à Désivetaux, qui, à plusieurs reprises, offrit de le faire venir ; mais Henri iv sentait que c'était une pension à donner, et il avait peur de Sully. Il s'inquiétait bien un peu de laisser si loin de lui une des renommées de son règne. Le roi gascon aimait la gloire, et il savait bien que les belles actions deviennent plus belles en passant par la bouche des poètes. Pour alléger les impôts, il avait Sully qui mettait l'ordre en ses finances ; Sully suffisait au roi, mais au héros il fallait aussi le poète. Et puis, hélas ! faut-il le dire, Henri, qui n'était plus jeune, se serait volontiers accommodé d'un courtisan qui, ayant des vers prêts en toute rencontre, tout haut servirait sa gloire, tout bas ses amours.

En 1605, Malherbe vint à Paris. Désivetaux le dit au roi qui le voulut voir ; l'entrevue fut favorable à l'un et à l'autre. Il y avait de l'Henri iv dans Malherbe. Lui aussi il venait, après des guerres civiles littéraires, pacifier les intelligences ; il venait annoncer

Corneille, comme Henri iv Louis xiv. Ces deux hommes eurent l'air de se comprendre au premier coup d'œil, et, comme les qualités étaient connues entre le roi et le poète, l'égalité bannit l'étiquette, la royauté gasconne devina la royauté normande.

Le roi de France allait partir pour le Limousin, où quelque chose remuait. Ce voyage fut le premier sujet qu'il offrit à la verve de Malherbe. Celui-ci s'en acquitta si bien, que le roi le retint à son service ; mais craignant encore Sully, il chargea de sa reconnaissance son écuyer, le duc de Bellegarde : celui-ci fit bonne mine au protégé du roi, le prit chez lui, lui entretint un domestique et un cheval, et lui donna 1,000 fr. d'appointemens. Malherbe prit le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre ; ce ne fut qu'à la mort de Henri iv qu'ayant reçu de la reine une pension de cinq cents écus, il cessa d'être à la charge du duc de Bellegarde. Ce fut aussi, je crois, tout ce que lui valut la faveur des grands ; car il se plaignait souvent de n'être pas riche, et Désivetaux avait coutume de dire qu'il demandait l'aumône le sonnet à la main. Si le mot était piquant, le reproche n'était pas juste. « Si je n'ay autre avantage, écrit Malherbe à Racan, pour le moins ay-je celuy de n'être point venu à la cour demander si l'on avait affaire de moi. » — Il avait écrit plus haut : « J'ai le courage d'un philosophe pour les choses superflues ; pour les nécessaires, je n'ay autre sentiment que d'un crocheteur. Il est aisé de se passer de confitures, mais de pain il en faut avoir ou mourir. »

Henri iv fit son entrée à Paris en 1594, Malherbe en 1605.

Henri iv avait mis la paix dans la société, il restait à l'établir dans les mots ; ce fut l'œuvre de Malherbe. Ses amis se divertirent à le surnommer le tyran des mots et des syllabes ; il en fut

plutôt le législateur. Comme poète, sa place est belle encore ; comme organisateur de la langue, elle est plus haute.

Au bon sens pratique du génie gaulois, Henri iv était venu mêler la vivacité gasconne, et de ce mélange était né, après l'apaisement de la guerre civile, ce qu'aujourd'hui nous appelons l'esprit français. Malherbe essaya de le naturaliser dans les livres.

Lorsqu'il vint se fixer à Paris, le désordre était grand au pays de poésie. L'école de Ronsard, avec la généreuse imprévoyance de l'innovation, avait jeté dans la langue littéraire une foule d'expressions grecques et latines, de tours nouveaux, d'allures inaccoutumées. Régnier, libre écolier de cette réforme poétique, avait bien senti le besoin, pour rester Français, de retremper son génie satirique aux sources limpides du gaulois de Marot ; mais le genre dans lequel il s'exerçait ne tenait pas en poésie un rang assez haut pour avoir sur le mouvement des esprits une assez vaste influence. Régnier serait demeuré une merveilleuse exception dans l'histoire de notre littérature, et l'école de Ronsard, prolongeant son règne, eût ajourné long-temps encore l'avènement de la véritable langue de France.

Malherbe vint donc fort à propos pour discipliner à la française cette armée de mots de tout âge et de toute contrée. Par un heureux hasard qui rendit sa réforme décisive, il porta cette limpidité de la pensée et cette propriété de l'expression dans le genre le plus élevé, dans celui où le poète, échappant par le droit de l'inspiration aux conditions de l'idiome vulgaire, a plus de facilité à corrompre une langue qui vient de naître. Il se rencontra un poète lyrique, assez maître de son enthousiasme pour rompre brusquement avec toute forme qui lui parut hostile au génie de notre langue. C'est plaisir de le voir faire, il met en pièces la

grande phrase latine où s'émoussait la vivacité de l'esprit français ; il révise, il exclut, il admet. N'ayez crainte ; le génie des écrivains originaux saura bien où retrouver les bons épis que le souffle de Malherbe disperse pêle-mêle avec la paille stérile. Molière et La Fontaine ne seront pas en peine de savoir où reprendre le mot naïf et le tour gaulois. Saint-Simon ne perdra pas beaucoup de temps à chercher le secret perdu de cette admirable phrase qui embrasse si largement, et revêt, pour ainsi dire, avec tant de richesse et d'ampleur, tous les membres de la pensée. Ce qu'il fallait à l'époque de Malherbe, ce n'était pas une langue pour les hommes de génie qui ne sont jamais embarrassés pour se créer la leur ; ce qu'il fallait, c'était une langue pour tous, une langue pour la France, et si Malherbe a voulu la faire claire, limpide et concise, convenons qu'il y a merveilleusement réussi. Cette langue une fois faite, il l'appliqua à la poésie, mais à la façon de ces dialecticiens habiles qui, peu soucieux de la vérité en elle-même, n'abordent la métaphysique que pour essayer leur méthode. Quand Malherbe s'avise d'être poète, béni soit Dieu ! Mais sa grande affaire, c'est la langue ; il y mit tout son génie. C'était faire le titre de grammairien presque aussi beau que celui de poète ; car c'était fonder en Europe la royauté de la langue française.

Malherbe se dévoua donc à cette œuvre de réforme avec la même ferveur d'enthousiasme qu'un autre eût fait à la poésie. Un autre idéalise ses passions, ou met son ame aux prises avec elles ; un autre cherche dans l'inspiration un refuge contre les désolantes réalités de la vie : Malherbe, grammairien indépendant et chevaleresque, faisait métier de poésie. Henri iv n'eut rien obtenu de lui contre le droit du langage ; mais des vers pour ses amours, Malherbe ne lui en refusa jamais. Il pouvait tout à son

aise, pour me servir de la spirituelle expression d'une femme, envoyer ses pensées au rimeur. Elles prenaient entre les mains de Malherbe une grâce vraiment royale. C'est pitié de voir un poète prêter ainsi la poésie aux passions de son maître ; c'était bien assez déjà que le fol amour de Henri iv pour la princesse de Condé fût une tache à la mémoire du bon roi, sans que pareil souvenir vînt souiller aussi le nom de Malherbe.

On voit par là quelle idée peu élevée il se faisait de la poésie. Elle lui semblait bonne tout au plus pour le plaisir des oreilles, et pour lui un poète n'était pas plus utile à l'état qu'un joueur de quilles.

Henri iv avait fait de la cour de France une cour gasconne ; Malherbe, le mot est de lui, essaya de la dégasconner.

Ses façons quelque peu hautaines et sentant leur gentilhomme, le mépris superbe qu'il avait apporté de Provence pour les disciples de Ronsard, et qu'il manifestait en toute occasion, lui attirèrent peu à peu la haine de l'école. On se demandait quel était ce nouveau-venu qui s'en venait ainsi censurer les plus hautes renommées, et insensiblement il se formait une sorte de ligue contre ce huguenot de la poésie. Régnier lui-même, que l'élévation de son génie avait fait d'abord l'ami de Malherbe, passa dans le camp de ses ennemis, et voici à quelle occasion :

Régnier, neveu de Desportes, un de ces poètes continuant Ronsard avec une décence et une retenue qui laissaient trop souvent regretter la fougue et la hardiesse du maître, mena certain jour le lyrique dîner avec lui chez son oncle. On était à table, et le potage était servi. L'abbé se leva et offrit galamment à Malherbe d'aller lui chercher dans sa chambre un exemplaire de ses

Psaumes. — Laissez, dit Malherbe, je les connais, et j'aime mieux votre potage. — Desportes reprit sa place sans mot dire. Le repas s'acheva en silence ; on se sépara froidement, et Régnier s'en alla faire la belle satire qui commence par ce vers :

Rapin, le favori d'Apollon et des Muses, etc.

C'est une éloquente invective contre Malherbe et son école ; c'est en même temps le tableau le plus animé que nous ayons de la situation des deux écoles rivales, et un commentaire de cette satire serait l'histoire complète de la poésie de l'époque.

Pour résister à la ligue qui le menaçait, Malherbe, de son côté, se mit à compter ses disciples.

Mais avant d'assembler les élèves autour de lui, entrons un moment chez le maître. Il avait alors cinquante ans. C'était un homme grand et bien fait, l'œil fier et la moustache retroussée, quelque chose d'impérieux dans sa parole et de brusque dans ses mouvemens, un air de puritain dans toute sa personne. Peu prodigue de phrases, il avait d'ailleurs la voix sourde et articulait mal. Je suis, disait-il gaiement dans la langue de Rabelais, je suis de balbut en balbutie. Mais il ne voulait pas qu'autre que lui le remarquât. Racan, s'excusant un jour de n'avoir pas entendu ses vers, parce que, disait-il, il en avait mangé la moitié : — Mordieu ! ils sont bien à moi, dit Malherbe, et si vous me fâchez, je les mangerai tous.

Son logis était simple et austère comme lui ; c'était d'ordinaire une pauvre chambre, assez mal meublée. Le nombre des chaises était petit ; lorsqu'elles étaient toutes occupées et qu'il survenait un visiteur : « Attendez, criait-il sans ouvrir la porte, il n'y a plus de chaises ! » Ainsi délabré, ce petit logis lui plaisait. « Pour l'hi-

ver, écrivait-il à Racan, je suis d'avis que nous le passions à Paris, c'est un lieu où toutes choses me rient. Mon quartier, ma rue, mon voisinage, m'y appellent et m'y proposent un repos que je ne pense point trouver ailleurs. » Sa manière de vivre répondait à merveille à tout cela. Rien de plus frugal que son ordinaire. Patrix lui étant arrivé un soir à l'heure du souper : « Monsieur, lui dit-il, j'ai toujours eu de quoi dîner, jamais de quoi rien laisser au plat. » Un autre jour il avait invité sept de ses amis ; il leur fit servir sept chapons bouillis, parce que les aimant tous également, il ne voulait pas, disait-il, servir à l'un la cuisse, à l'autre l'aile.

S'il lui arrivait de souper de jour, il faisait fermer les volets et allumer les bougies : « Autrement, disait-il, je croirais dîner deux fois. » Il avait pris à son service un valet auquel il donnait dix sous par jour et vingt écus de gage ; lui arrivait-il de le prendre en faute, il lui disait : « Mon ami, offenser son maître, c'est offenser Dieu, et quand on offense Dieu, il faut, pour en obtenir pardon, jeûner et faire l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sous sur votre dépense que je donnerai aux pauvres à votre intention, pour l'expiation de vos péchés. » Ses habitudes avaient la même originalité. Le froid, disait-il, est pour les pauvres et les sots, et comme il n'était ni l'un ni l'autre, il s'affublait d'une telle quantité de paires de bas, que, pour ne pas en mettre à une jambe plus qu'à l'autre, à chaque bas qu'il chaussait, il jetait un jeton dans une écuelle. Racan, l'ayant un jour surpris à cette besogne, lui conseilla de placer à ses bas une lettre de soie de couleur différente, et de se chausser par ordre alphabétique. L'expédient plut à Malherbe, qui le mit aussitôt en œuvre ; et le lendemain, jour assez froid, ayant quelque part rencontré son disciple, du plus loin qu'il l'aperçut : Ah ! mon ami, s'écria-t-il, j'en ai jusqu'à l'L ! Il se chargeait aussi de chemisettes, puis il mettait sur sa fenêtre

quelques aunes de frise verte, et disait : « Il m'est avis que ce froid s'imagine que je n'ai plus assez de frise pour faire encore des chemisettes ; je lui montrerai bien que si. » Et quand le froid devenait trop vif, il ôtait du feu avec colère ses chenets, surmontés de satyres barbus, en disant : « Voyez un peu ces gros joufflus qui se chauffent là tout à leur aise, tandis que je meurs de froid ! »

Quels étaient maintenant les bienheureux disciples admis à ces conférences que chaque jour Malherbe tenait dans sa petite chambre ? Plusieurs d'entre eux échangèrent depuis l'humble chaise qu'ils y occupaient contre le fauteuil de l'Académie.

C'était d'abord un jeune page que Malherbe trouva chez le duc de Bellegarde, où il se mêlait de rimailler. Honorat de Beuil, marquis de Racan, né en 1589, sur un rocher de Touraine, dont le souvenir le fit une fois grand poète ;

C'était le peintre Dumontier, le même, je crois, à qui nous devons tant de portraits historiques ;

C'était Yvrande, gentilhomme breton, page de la grande écurie, dont la renommée tout entière est restée ensevelie dans le recueil des Ana du temps ;

C'était encore de Touvant, qui n'était pas grand'chose, disent les Mémoires, mais que Malherbe jugeait propre à la poésie.

Il ne faut pas oublier Colomby, un Normand, parent de Malherbe, qui recevait, tous les ans, douze cents écus, pour exercer la charge singulière d'orateur du roi pour les affaires d'état. N'oublions pas surtout Maynard, esprit facile et délicat, dont les son-

nets, pour avoir de la grâce, ne valent pas toutefois de longs poèmes.

Un grand critique de nos jours a représenté avec cette verve pittoresque qu'on lui connaît les derniers disciples de Ronsard groupés ou plutôt rangés en bataille autour de la gigantesque édition de M de Gournay. Ce fut aussi autour d'un Ronsard que Malherbe convoquait ses élèves ; mais ce Ronsard, il en avait effacé la moitié, et comme on lui demandait s'il approuvait ce qu'il n'avait pas effacé : « Pas plus que le reste, répondait-il. — On pourrait le croire après votre mort, dit Colomby. — C'est vrai ! » dit Malherbe, et tout fut effacé. Pauvre Ronsard ! il ne lui manquait plus que d'aller tomber des mains de Malherbe dans celles de Boileau. Aujourd'hui que la nationalité de notre langue est sauvée, remercions M. Sainte-Beuve d'avoir été pieusement recueillir les belles inspirations de Ronsard jusque sous les ratures de Malherbe.

Veut-on savoir jusqu'à quel point Malherbe était jaloux de l'autorité qu'il exerçait dans son école ? Un bonhomme d'Aurillac, où Maynard était président, s'en vint un soir frapper à la porte du cénacle, demandant si monsieur le président n'y était pas. « De quel président me parlez-vous ? dit brusquement le maître en se levant, il n'y a que moi qui préside ici. »

Pour rendre plus docile à ses leçons l'esprit de ces honnêtes gentilshommes, il leur disait que c'était folie de vanter sa noblesse, et de peur que le marquis de Racan ne fût tenté de lui remontrer quelque chose, et de l'interpeller du haut de son donjon de Touraine, il ajoutait, s'adressant à lui, que plus cette noblesse était ancienne, plus douteuse elle était.

Il serait ridicule de voir dans l'école de Malherbe une sorte de sénat souverain institué pour fonder une constitution grammaticale et poétique, une Sorbonne littéraire établie pour résoudre les cas de conscience en poésie. Non, c'était simplement une réunion d'esprits sages et éclairés, assemblés pour deviser entre eux du droit d'initiative de l'écrivain en fait de langage, et de l'autorité constitutionnelle du génie. L'œuvre linguistique de Malherbe n'est pas un ensemble de lois et d'ordonnances, et à ceux qui lui conseillaient d'écrire une grammaire, il répondait fièrement qu'on n'avait qu'à lire sa traduction du trente-troisième livre de Tite-Live. Ses oracles se formulaient au hasard, selon le moment, en critiques ou en conseils, le plus souvent en brusques saillies et en bons mots. Lui demandait-on son avis sur la légitimité de quelque mot, il renvoyait aux crocheteurs du Port-au-Foin. À part le tour comique du conseil, Malherbe, par cette boutade, ne traçait-il pas nettement à la langue qui pliait sous le poids des stériles conquêtes de Ronsard, la voie toute nationale qu'elle devait suivre ? N'était-ce pas aussi la défendre des funestes importations du pédantisme, que de proscrire les vers latins dont les érudits de l'époque inondaient le Parnasse, comme on dit ? — « Ah ! disait souvent Malherbe, si Virgile et Horace revenaient, comme ils donneraient le fouet à Bourbon et à Sirmond ! » Ne croyez pas cependant qu'il eût les anciens en grande vénération. L'inspiration pindarique n'était pour lui que du galimatias. Ronsard lui avait gâté Pindare, et je crois, Dieu me pardonne ! que son dédain pour les vers latins atteignait Virgile lui-même, derrière Sirmond. Stace lui plaisait mieux. Il s'indignait de s'entendre objecter sans cesse les vieilles renommées. Si on lui reprochait d'avoir altéré le sens de quelque passage de David : « Suis-je donc, répondait-il, le valet de David ? J'ai bien fait parler le

bonhomme autrement qu'il n'avait fait. » Son mépris pour l'érudition allait jusqu'à la moquerie. « M. Gaumin a retrouvé la langue punique, lui dit quelqu'un un matin, et il a traduit le Pater en carthaginois. — Le Pater ! dit Malherbe, eh bien ! voici le Credo ; » et il se mit à proférer des mots sans suite.

« Lisez les livres imprimés, disait-il encore à Chapelain, et ne dites rien de ce qu'ils disent. » Il y a dans ce mot quelque chose de mieux qu'une boutade ; il y a le sentiment profond de l'originalité individuelle ; et qu'on ne s'y trompe pas, Malherbe a bien aussi son originalité comme écrivain. Elle est, si on le compare aux poètes qui l'ont précédé, dans la clarté de son langage. Il était arrivé à cette pureté de l'expression à force d'étude et de labeur. « Quand on a fait cent vers et deux feuilles de prose, disait-il, il faut se reposer dix ans. » On raconte qu'il employa une demi-rame de papier à corriger une seule stance. C'est celle qui commence par ce vers :

Comme en cueillant une guirlande, etc.

Il lui arriva certain jour qu'ayant composé une ode pour consoler le président de Verdun de la mort de sa femme, lorsqu'il lui porta son ode, il le trouva remarié. Le président était un homme grave et qui avait religieusement attendu la fin de son deuil. Mais le poète avait mis trois ans à faire son ode. Certes, ce n'est pas nous qui prêcherons aux poètes le mépris des longues veilles ; nous savons tout ce que le style emprunte à la correction de grâce élégante et de durable fermeté. Mais à côté, mais avant l'art qui achève l'œuvre, il y a, surtout dans la poésie lyrique, l'inspiration qui la produit d'un jet libre et spontané. L'art, c'est le héros barbare qui, pour le rendre plus fort, plonge dans l'eau

glacée du fleuve l'enfant qui vient de naître ; l'inspiration, c'est la mère qui l'enfante dans un moment de sublime douleur.

Malherbe composait rarement. Il fallait, pour l'arracher à sa paresse, quelque grande et tragique aventure. Louis xiii s'apprête-t-il à partir pour La Rochelle, Malherbe, aussitôt se souvenant qu'il a été ligueur, trouvera dans son humeur guerrière ces fermes et héroïques strophes qui sont dans toutes les mémoires. Le couteau d'un misérable s'est-il brisé sur les dents de Henri iv, Malherbe s'écrie avec une sainte colère :

Que direz-vous, races futures ? etc. ;

et son ode, répétée par toute la France, où elle ajoute encore à l'indignation publique, s'en va dans Château-Thierry éveiller le génie de La Fontaine. Le bonhomme, en l'écoutant, se crut un moment poète lyrique : Il pensa me gâter, écrivait-il plus tard ; puis il retournait à ses fables.

Ce Malherbe avait de piquans procédés de composition. Vous savez la charmante élégie qui commence par ce vers :

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses !

Je vais peut-être vous la gâter. Mais voici ce qu'à ce sujet les contemporains ont raconté : Racan entra un matin chez son maître et le trouva qui comptait cinquante sous. Il mettait ensemble dix sous, puis dix, puis cinq, puis dix encore, et encore dix et cinq encore. — Qu'est ceci, dit Racan étonné ? — C'est, dit Malherbe, que j'avais certaine stance dans la tête, où il y a deux grands vers et un petit, puis deux alexandrins encore, et un autre demi-vers. — Et le bonhomme traçait tout simplement le plan stratégique de sa stance. Je ne m'étonne plus que Balzac ait dit

quelque part que Malherbe traitait les affaires du gérondif et du participe comme celles de deux puissans peuples.

On demandait un jour à Malherbe pourquoi il ne faisait pas d'élégies. — « C'est, répondit-il, que je fais des odes. » S'il se fût arrêté là, la réponse était d'un critique et d'un poète. Mais il ajouta par malheur : « Et on doit croire que qui saute bien pourra bien marcher. » Ceci n'est plus que ridicule. La critique véritable ne reconnaît pas d'hiérarchie parmi les genres et croit à la fatalité des vocations spéciales.

Toutes ces anecdotes expliquent à merveille le caractère du talent de Malherbe, et font admirablement comprendre à combien de titres il était fait pour la mission qu'il s'imposa. La voie qu'il s'était tracée à lui-même, il y poussait avec ardeur tous ses disciples.

Celui de tous qu'il préférait, c'était Racan. Il le nommait son fils, et Racan appelait Malherbe son père. Mais Racan, génie facile et négligé, se souciait peu de la correction sévère de son maître qui souvent le traitait d'hérétique. Il y avait alors par le monde un autre jeune homme qui, aussi bien que Racan, eût mérité d'être le disciple bien-aimé de Malherbe ; Malherbe avait dit de lui : « Ce jeune homme ira plus loin pour la prose que personne n'a encore été en France. » Je veux parler de Balzac, le Malherbe de la prose. Deux hommes ont mérité de rester debout sur le seuil du grand siècle : Balzac et Malherbe.

J'ai dit que l'autorité de Malherbe ne fléchissait devant aucune volonté. En voici des exemples : Il nommait le pays d'Adiousias les contrées situées au-delà de la Loire, où l'on se servait de ce mot pour dire adieu, et celui d'en-deçà, il le nommait par la

même raison le pays de Dieu vous conduise. Or, entre gens des deux pays s'émut le débat de savoir s'il fallait dire un cuiller, comme les uns, ou une cuillère comme les autres. Le mot est féminin, disaient ceux-ci : donc il lui faut une terminaison féminine. Mais, répliquaient les autres, perdrix est aussi féminin, et sa terminaison est néanmoins masculine. Henri iv et le duc de Bellegarde, tous deux du pays d'Adiousias et tenant pour cuillère, s'en vinrent trouver Malherbe. Malherbe recommença comme d'habitude par les envoyer au Port-au-Foin. Mais comme Henri ne paraissait pas se rendre de bonne grâce : « Sire, ajouta Malherbe, vous êtes le plus absolu roi qui ait jamais gouverné la France, et avec tout cela vous ne sauriez faire dire de deçà la Loire une cuillère, à moins que de faire défense, à peine de cent livres d'amende, de la nommer autrement. » Le panache d'Ivri recula en cette rencontre. Mais ce qu'il y a de piquant, c'est qu'entre le poète et le roi, la postérité semble avoir décidé en faveur du roi.

Àquelques jours de là, Bellegarde eut son tour : il s'avisa un beau matin d'envoyer demander à Malherbe quel était le meilleur de dépensé ou de dépendu. Dépensé est plus français, répondit-il, mais pendu et ses composés vont beaucoup mieux aux Gascons.

Il ne s'épargnait pas lui-même dans ses critiques. Lorsqu'il lisait à ses amis quelque production imparfaite de sa jeunesse, ici, disait-il, je ronsardisais. M de Gournay reprochait plus tard à Racan de malherbiser. Le maître ne voulait pas cependant qu'on s'autorisât toujours de son exemple, et un jour que Racan le citait lui-même. « Eh bien ! dit-il, si je fais une sottise, est-il juste que vous en fassiez une autre ? »

Cette verve mordante de Malherbe ne se bornait pas à ses amis. Henri iv étant venu un jour lui montrer tout triomphant la première lettre que le dauphin lui eût écrite, Malherbe, qui cependant aimait assez ses enfans pour comprendre la joie d'Henri iv, se contenta de demander si le prince avait nom Loys, car c'était ainsi qu'il avait signé. Il lui fallut désormais signer Louis, et notre homme allait disant partout que si le roi se nommait Louis xiii, c'était à lui qu'on le devait.

Voyez un peu jusqu'où le menait ce dévouement à la bonne langue. Si quelque pauvre lui disait : Mon noble gentilhomme, au lieu de mettre plus vite la main à sa poche : « Si je suis gentilhomme, je suis noble, » répondait-il brusquement, et il continuait son chemin, croyant sans doute que sa leçon pouvait passer pour une aumône.

Sa justice était quelquefois peu obligeante. Un président ayant fait placer au-dessus de sa cheminée je ne sais quelle sotte devise : « Que vous en semble, dit-il au poète ? — Il ne fallait, dit l'autre, que la mettre un peu plus bas. »

Cette dureté de ses jugemens littéraires, il la portait trop souvent aussi dans ses relations avec le monde. Il s'en revenait un soir de chez M. de Bellegarde. Saint-Paul, un de ses parens, l'arrêta pour lui conter quelque misère. — Adieu, adieu, lui dit-il, vous me faites brûler là pour cinq sous de flambeau, et ce que vous me dites ne vaut pas un carolus. »

Un sot lui fit avec emphase l'éloge d'une dame qui était présente, et finit par dire en la désignant de la main : « Voilà, monsieur, ce qu'a fait la vertu. » Malherbe promena les yeux sur la compagnie, et apercevant la connétable de Lesdiguières : —

« Voilà, dit-il, ce qu'a fait le vice. » Ce mot résume avec un laconisme effrayant le chapitre de Tallemant des Réaux qui porte en tête le nom de cette dame.

La misanthropie de Malherbe n'allait pas seulement aux vices de son temps, elle embrassait l'humanité tout entière : « Ne voilà-t-il pas un beau début ? disait-il après avoir raconté la mort d'Abel, ils ne sont que trois ou quatre au monde, et ils s'entretuent déjà. Après cela que pouvait espérer Dieu des hommes pour se donner tant de peine à les conserver ? »

On doit bien penser que le ligueur se trahissait encore par momens sous cette rude écorce de courtisan. Il y a de lui des mots qui le décèlent. Cette princesse de Condé si ridiculement aimée par Henri iv accoucha de deux enfans morts au bois de Vincennes où elle était allée s'enfermer avec son mari. Beaucoup s'en affligeaient. « Ne vous souciez que de bien servir, leur disait Malherbe, les maîtres ne vous manqueront pas. »

Il y avait aussi chez lui de cette haine que les aristocraties ont toujours eue pour les favoris de bas lieu. M de Bellegarde se trouvant à la messe un jour que Malherbe venait la voir : « Eh ! qu'a-t-elle à demander à Dieu, s'écria-t-il, après qu'il a délivré la France du maréchal d'Ancre ? »

Il ne traita pas mieux le duc de Luynes ; au moins ne fallait-il pas lui offrir en termes si magnifiques la traduction d'un livre retrouvé de Tite-Live.

Jeté au milieu d'une cour galante, et ayant, lui aussi, sa cour qu'il rudoyait à la Henri iv, il voulut, comme le roi, avoir des maîtresses. Il ne portait d'ailleurs dans l'amour ni délicatesse, ni poésie, et s'il enviait quelque chose au vieux duc de Bellegarde, ce

n'était pas, disait-il, sa duché-pairie. Ses mots les plus gracieux, en fait de galanterie, ont un arrière-goût de volupté sensuelle : « Dieu, disait-il, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. » Il a écrit quelque part : « Il est malaisé que je n'ay dit devant vous ce que j'ay dit en toutes les bonnes compagnies de la cour, que je ne trouvais que deux belles choses au monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons. » Voici un mot qui a plus de délicatesse, c'est Tallemant qui le rapporte :

Il était allé rendre visite à M de Rambouillet. Ne l'ayant pas trouvée, il s'arrêta un moment à causer avec une jeune fille qui se trouvait là par hasard. Je ne sais comment il arriva qu'un coup de mousquet ayant été tiré du dehors, la balle passa près de Malherbe. Le lendemain, M de Rambouillet lui fit quelque compliment à ce sujet : « Je voudrais, répondit-il, avoir reçu la balle ; je suis vieux, j'ai assez vécu, et puis on m'eût peut-être fait l'honneur de croire que M. de Rambouillet l'aurait fait faire. » Ce fut lui qui donna à la marquise ce fameux surnom d'Artémise. Qui l'eût dit cependant que Malherbe serait le parrain de tout l'hôtel de Rambouillet ?

Cette réunion se formait dès cette époque. Malherbe y parut rarement. Ce dut être une chose piquante que le spectacle du vieux Malherbe assistant à la naissance de cette précieuse académie que Molière heurta si rudement le jour où il la rencontra sur son chemin. Je ne serais pas éloigné de croire que le héros du bon parler vit sans déplaisir se former une société qui, par la pureté de son langage, semblait devoir transmettre au siècle qui naissait les pures traditions de sa dictature grammaticale.

Cependant il fallut à ce dictateur une maîtresse en titre : il jeta les yeux sur la vicomtesse d'Auchy. C'était une jeune femme d'une beauté assez peu remarquable, mais qui avait du goût pour les lettres, et le désir de plaire à ceux qui les cultivaient. Elle eut aussi plus tard son hôtel de Rambouillet. On sait tout ce que Malherbe a écrit de vers pour la belle Calixte. Calixte, c'est la vicomtesse d'Auchy. Le poète, dans ses lettres, lui baise les pieds en toute humilité. Mais il faut se défier de ces belles assurances. Il lui écrivait un jour : « J'ai failli, madame, j'ai failli, et failli si extraordinairement que, si j'avais trahi mon roi, vendu mon pays et généralement violé toutes sortes de lois divines et humaines, je ne penserais pas être coupable comme je suis, etc. » Cela ne ressemble pas mal à la langue que M de Scudéry va enseigner aux beaux esprits du xvii siècle. Mais ce qui sent assez peu le Cyrus, c'est le fait pour lequel Malherbe a demandé grâce dans sa lettre. On raconte qu'ayant soupçonné la vicomtesse d'Auchy de quelque infidélité, il alla la voir, et que l'ayant trouvée seule sur son lit, il lui prit les deux mains dans l'une des siennes et s'emporta jusqu'à la frapper ; on comprend sans peine maintenant pourquoi Malherbe goûtait si peu la délicieuse poésie de Pétrarque.

Malherbe était déjà vieux lorsqu'il perdit sa mère. Pourquoi faut-il que nous apprenions ce fait de ses contemporains, et que rien dans son livre ne nous laisse voir la trace profonde que ce coup lui laissa au cœur ? Il trouva cependant de belles et graves paroles pour répondre au gentilhomme que lui envoya la reine-mère : « Dites à la reine que je ne puis me revancher de sa bonté qu'en priant Dieu que le roi pleure sa mort, aussi vieux que je pleure celle de ma mère. » Il avait alors plus de cinquante-huit ans. Lorsqu'on lui parlait de prendre le deuil : « Je suis en propos

de n'en rien faire, disait-il, car regardez le gentil orphelin que je ferais. » Il le prit pourtant. Je raconte à regret ce triste bon mot. Après de pareilles anecdotes on éprouve le besoin de relire dans les Harmonies poétiques la pathétique élégie qui a pour titre : Le tombeau d'une mère.

Malherbe n'avait guère l'instinct de la famille. Sa femme lui survécut de quelques années. Nulle part dans ses vers il n'est parlé de sa femme. Loin de là, toutes les anecdotes que nous avons rapportées décèlent dans sa manière d'être les habitudes d'une vie solitaire. Il ne semble pas qu'il ait jamais eu besoin d'une douce compagne qui tremble à l'idée de le savoir damné comme l'humble femme de Jean Racine, ou comme le curé de campagne d'une bonne sœur qui l'empêche de tout donner au pauvre, et qui l'aide à vivre comme tout le monde, ou si sa rêverie va aussi loin que celle de La Fontaine, d'une aimable La Sablière qui ait presque autant d'attention pour lui que pour son chat. Malherbe, après tout, aimait les siens. À la mort de son fils, sa douleur fut éclatante et désespérée.

Ce fils se nommait Marc-Antoine. C'était un jeune homme de mérite et dont les vers avaient du feu. Il avait alors vingt-neuf ans, et était conseiller au parlement d'Aix. Pour que ce père souffrît ce qu'il regardait comme une dérogation à sa noblesse, il avait fallu lui prouver que M. de Foix, archevêque de Toulouse, et allié à tous les souverains de l'Europe, était conseiller au parlement de Paris. Le jeune homme fut tué en duel. Tallemant dit qu'il périt assassiné dans une querelle, Malherbe voulut se battre contre le meurtrier, et comme Balzac lui représentait que de Piles n'avait pas vingt-cinq ans, et qu'il en avait, lui, soixante et douze : « C'est bien pour cela, répondit-il ; je ne hasarde qu'un sou contre une

pistole. » La famille de Piles lui offrit de l'argent pour l'apaiser. Il refusa d'abord avec opiniâtreté ; mais ses amis lui persuadèrent enfin qu'il devait accepter les dix mille écus qu'on lui offrait : « Je prendrai cet argent, puisqu'on m'y force, dit-il, mais je n'en garderai par un teston pour moi ; j'emploierai le tout à faire bâtir un mausolée à mon fils. » C'était un mot nouveau qu'il donnait à la poésie. Il faut croire que ces conventions ne furent pas exécutées ; car, en envoyant sa belle ode à Louis xiii, qui assiégeait alors La Rochelle, il écrivit à ce prince une longue lettre pour éloigner le pardon royal des meurtriers de son fils. Il fallait aussi prévenir le roi contre les menées d'un conseiller de Provence qui prêchait en tout lieu la vertu de ses pistoles. Cette lettre, c'est Malherbe tout entier, avec cette fierté de naissance contre laquelle il avait si souvent conseillé à Racan de se prémunir. Qu'est-ce en effet que ce Cauvet qui ose comparer la noblesse de sa maison à celle d'un descendant des conquérans de l'Angleterre ? « Le fils et le neveu de deux hommes que beaucoup de gens ont vus arriver à Marseille, petits marchands, avec des balles de canelle, poivre, gingembre, raisins et autres denrées. » Puis, après un long exposé de l'affaire, et un pathétique tableau de tout le peuple d'Aix se pressant autour du corps de la victime, et demandant à la voir une dernière fois dans son cercueil, il termine par cette pensée touchante : « Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde que vous désiriez, et qui vous soit si désirable, comme d'être père ; vous le serez, sire, par beaucoup de raisons ; mais ce ne sera pas une des moindres que la compassion que vous aurez eue d'un père affligé comme je le suis. » Ces dernières paroles sont belles et grandes. On voudrait croire que ce vœu d'un père a été pour quelque chose dans la naissance de Louis xiv ?

Malherbe se rendit lui-même à La Rochelle. Mais Richelieu ne lui était guère plus favorable que Sully. Le poète, ayant voulu louer le cardinal, n'avait trouvé rien de mieux que de rajuster en son honneur deux strophes qu'il avait commencées il y avait trente ans. Corneille touche à Malherbe dans la haine de Richelieu.

Malherbe donc, ne trouvant pas bon accueil auprès du roi, en revint à l'idée de se battre. Comme il le disait tout haut à de Nesle dans la cour du logis du roi, et que les pages en riaient, Racan le prit à part pour le calmer ; mais il n'en put tirer autre que la réponse déjà faite à Balzac. Le vieux poète, mal accueilli de la jeune cour, s'en revint tristement à Paris, ayant au cœur le germe de la maladie dont il devait mourir cette même année, 1628. Sa fin ressembla au reste de sa vie. Plus d'une fois ses yeux mourans cherchèrent Racan à ses côtés. Mais il l'avait laissé à La Rochelle où il commandait les gendarmes du maréchal d'Effiat.

Lorsqu'on lui parla de se confesser (c'est Yvrande qui le racontait à Racan), il répondit qu'il n'avait l'habitude de le faire qu'à la Toussaint, et comme on lui représenta qu'il avait toujours fait comme les autres, et que les autres se confessaient avant de mourir : — « Je veux donc aussi me confesser, répliqua-t-il, je veux aller où vont les autres. » Il envoya quérir le vicaire de Saint-Germain l'Auxerrois.

Une heure avant de mourir, il se réveilla tout à coup en sursaut. Il n'avait pas entendu, comme Mirabeau, le canon qui annonçait les funérailles d'Achille ; c'était tout simplement sa garde qui se servait d'un mot impropre. On lui recommanda de se tenir en repos : « Laissez, dit-il, je maintiendrai jusqu'au bout la pure-

té de la langue française. » Ce furent à peu près ses dernières paroles. Elles résument toute sa vie.

Placé entre les aventureux disciples de l'école de Ronsard et les pacifiques créateurs du grand siècle, Malherbe parut comprendre qu'à cette littérature qui allait naître d'une ère moins orageuse dans sa grandeur que l'âge qu'il voyait finir, il fallait une langue. Ce fut sa gloire d'avoir créé cette langue. Son tort fut de croire qu'une langue était à elle seule toute une poésie. Mais ainsi va l'esprit humain. On n'est fondateur qu'à la condition d'abaisser toute idée devant celle que l'on édifie, et de ne reconnaître à l'édifice d'autre base que la pierre que l'on a posée. Né à une époque où il y avait encore quelque chevalerie dans les ames, il semble que Malherbe ait cherché autour de lui, en l'honneur de qui il ferait la veille des armes, et que, voyant cette pauvre langue de France en proie aux téméraires innovations de Ronsard, il en ait eu pitié, et se soit dévoué à la servir.

Si l'avenir révise avec quelque sévérité la gloire poétique de Malherbe, du moins fera-t-il immense la part de son heureuse influence sur la langue. Après lui et par lui, les grands poètes de l'âge suivant ont pu impunément oser les hardiesses de leur génie. Il y a plus : de nos jours où l'esprit humain a si justement revendiqué sa liberté, que de fois les limites posées à la langue par Malherbe ont défendu contre leurs propres excès de nobles imaginations qui, si elles n'eussent rencontré cette digue, au lieu de féconder le champ de l'art, auraient stérilement jeté aux vents de précieuses facultés ?

Antoine de Latour.

Racan

ANCIENS

POÈTES FRANÇAIS.

II.

Il semble que, pour produire certains génies, la nature s'y prenne à deux fois. C'est comme un essai qu'elle fait de ses forces, et une esquisse de son œuvre qu'elle jette avec une grâce négligente, avant de la réaliser avec toute sa puissance. Il est rare qu'un grand homme n'ait point de précurseur, et que Rotrou ne précède point Corneille. Il ne faut, pour s'en convaincre, que parcourir cette époque de transition intellectuelle qui commence à la mort de Henri iv et s'arrête à l'avènement de Louis xiv. Il y a dans cette époque, tour à tour livrée à l'influence italienne ou espagnole, bien des physionomies indécises qui, dans l'âge suivant, nous apparaissent de nouveau, mais plus fièrement dessinées. Racan, dont je vais raconter la vie, est une première ébauche de La Fontaine.

Lorsque j'ai secoué la poussière qui couvrait ces deux minces volumes, j'ai cru d'abord qu'après Malherbe j'allais avoir à exposer l'histoire de son école ; j'avais lu partout qu'elle se personnifiait dans Racan. Mais c'était autre chose encore : les vrais disciples de Malherbe, ce sont Maynard, Bertaut, l'évêque de Grasse ; Racan regarde bien aussi Malherbe, mais il est à demi tourné vers La Fontaine.

Ce n'est pas qu'il n'ait gardé quelque chose de cette haute et rigide expression de son maître, de cet essor d'ame qui élève plus

souvent la pensée que l'imagination. Mais essayez de le surprendre à l'une de ces heures où, moins préoccupé du joug, il suit avec nonchalance la pente naturelle de son génie, et vous serez étonné de lui trouver une allure qui ressemble si fort à celle du fabuliste. C'est souvent dans sa manière le même laisser-aller de rhythme et de langage, c'est dans ses opinions le même épicuréisme indolent et sensuel, c'est dans l'instinct de ses goûts le même amour des champs et de la solitude, c'est jusque dans sa vie privée la même bonhomie : Racan, par la naïveté de ses distractions, appartient aussi à la famille de ces rêveurs que Dieu n'a pas le courage de damner.

Ce poète nous apparaît donc comme l'anneau qui lie dans l'histoire de notre poésie ces deux hommes de races si diverses, Malherbe et La Fontaine. C'est comme présentant ce singulier caractère qu'il nous semble curieux à étudier. Nous essaierons de retrouver dans sa vie, d'une part l'écho affaibli de l'inspiration grave de Malherbe, de l'autre ces épanchemens naïfs d'une verve heureuse et facile qui n'attend plus que La Fontaine pour devenir du génie.

Si Racan eût été un poète créateur, il eût fait l'une de ces deux choses : ou il serait entré hardiment dans la route frayée par Malherbe, et moins gêné désormais par la forme, il serait devenu un franc lyrique ; ou, plus docile au penchant mélancolique de sa nature, il eût rouvert sous le règne de Louis xiii ces sources murmurantes de poésie champêtre que Théocrite retrouva, comme par enchantement, au sein d'une époque Alexandrine. Mais Racan n'était pas un homme de génie. Disciple de Malherbe, quand il imite et quand il invente, sa gloire est d'avoir répandu çà et là sur

ce qu'il invente et sur ce qu'il imite quelque chose de la poésie qui va naître.

Toutefois, ce double caractère ne se présente pas ici d'une manière assez distincte, pour qu'il soit possible de faire deux parts de cette vie. C'est chose facile d'ordinaire, surtout à ces époques où le mouvement intellectuel suit une pente uniforme. Presque toujours alors le jeune écrivain paie tribut d'imitation au modèle qu'il admire, avant d'entrer d'un pas ferme dans une voie de conquête et de création. La critique a dès-lors bonne grâce à choisir et à classer. Les jours de cette vie qu'elle se voue à raconter se partagent d'eux-mêmes : les uns appartiennent aux premières sympathies du cœur, aux premières admirations de l'esprit ; les autres, à l'inspiration personnelle. L'enfant ne quitte sa mère que le jour où il peut marcher seul ; jusque-là il vit de la vie, il pense avec la pensée de sa mère : le génie exerce autour de lui comme une sorte d'autorité irrésistible et suave qui ressemble à l'amour d'une mère. On s'abrite sous son aile quand il la déploie ; les cieux que l'on parcourt sont les siens, la foi que l'on chante est la sienne, les émotions dont on croit souffrir sont à lui ; cela dure jusqu'au moment où nous nous sentons vivre nous-mêmes. La première passion qui s'éveille en nous commence la séparation douloureuse ; elle nous ouvre un monde qui est à nous, elle nous arrache des larmes qui sont bien nôtres ; en un mot, elle nous révèle notre poésie, en nous initiant à la vie. Alors on va seul, faible encore, hélas ! mais seul ; puis la tête se redresse, le pied s'affermit, la voix devient plus sonore, la parole plus accentuée. Ainsi va la destinée du poète ; lorsque le biographe se met à son œuvre, la chronologie a pris soin déjà de la faire à demi. Autre chose est la vie de Racan ; tout s'y mêle, tout s'y confond, l'imitation et l'originalité s'y présentent presque toujours ensemble. Nous la raconte-

rons au jour le jour, pour ainsi dire, laissant à chacun le soin d'y retrouver la double tendance que nous venons de signaler.

Vers la fin du xvi siècle, vivait à l'extrémité de la Touraine un vieux gentilhomme retiré de la cour. Il avait servi long-temps avec honneur, et avait rapporté dans sa terre, avec le titre de chevalier de l'ordre, le grade de maréchal de camp. Son nom était Honorat de Bueil. Homme de mœurs simples et douces, il aimait fort sa femme, et l'un et l'autre ils employaient leurs loisirs à tourner des vers, en attendant que Dieu leur fît la grâce de leur envoyer un héritier. En l'année 1589, il leur naquit un fils. Ce fut un beau jour. Il y avait dans le voisinage un moulin que l'on appelait Laroche-Racan. C'était un fief ; le sire de Bueil l'acheta le jour même, et voulut que dès-lors son fils en prît le titre. Le jeune Racan passa ses premières années dans la maison paternelle. Il y puisa de bonne heure le goût des vers ; de bonne heure aussi, il témoigna pour l'étude une aversion assez grande, jusque là même, dit-on, qu'il ne comprit jamais le latin, et n'eût su dire son Confiteor. Ne croirait-on pas qu'il va sortir de là un génie libre de l'érudition pédantesque qui étouffe le siècle, un poète original ?

L'enfant grandissait. Il fallut songer sérieusement au renom de la famille. L'usage voulait qu'un bon gentilhomme allât à la cour pour y prendre les belles manières, et guerroyât à la suite de quelque grand seigneur. On se souvint au vieux manoir que l'écuyer de Henri iv avait épousé une dame de la maison de Bueil, et on se décida à lui adresser le jeune Racan pour qu'il en fît son page. Abandonner seul à Paris cet enfant si frêle et si délicat, c'était grand souci pour la pauvre mère. Je ne sais si l'enfant regretta fort sa Touraine : ce nom de Paris a tant de prestige pour une jeune ame. Les mères seules en ont peur.

Racan apprit bien vite à cette nouvelle école le scepticisme et l'immoralité galante de la cour de Henri iv. On peut en juger par ses premiers vers :

Vieux corps tout épuisé de sang et de moüelle, etc.

Il y a dans ces imprécations contre un vieillard jaloux une naïveté de sensualisme qui étonne.

Précisément à la même époque, Henri iv envoyait au duc de Bellegarde un nouveau commensal : c'était Malherbe. Racan dit simplement le fait dans ces mémoires qu'il a écrits pour Ménage. J'aurais voulu apprendre de lui-même comment se forma entre son maître et lui cette amitié qui dura jusqu'à la mort du premier. J'imagine que madame de Bellegarde, pour faire à son nouvel hôte les honneurs de sa maison, lui dit négligemment qu'il y avait par là un petit page qui se mêlait aussi de faire des vers. On fit sans doute avertir le jeune homme, qui vint en rougissant saluer Malherbe. Je crois le voir regarder avec une pieuse crainte cette belle et sévère figure ; puis, pour obéir à sa noble parente, réciter d'une voix émue cette première élégie dont je parlais tout à l'heure. Le page embarrassé froisse dans ses doigts sa toque à plumes, et jette tour-à-tour un coup d'œil furtif à la duchesse, dont il redoute fort la colère, et à cet étranger, dont il attend l'arrêt avec tremblement. J'ignore comment la belle duchesse prit les vers ; mais je ne doute pas qu'ils n'aient été du goût de Malherbe. Il n'y avait rien dans les idées qui fût de nature à lui déplaire, et la versification avait une sorte de fermeté qui dut le charmer. J'ai peine à croire que les choses ne se soient pas ainsi passées. Racan emporta sans doute de cette première entrevue du bonheur pour toute sa vie ; ce n'était pas, comme Chérubin, le baiser de Rosine, c'était le sourire d'un grand poète.

Quelques années après, Racan prit le chemin de Calais pour y faire ses premières armes. Il est probable qu'il y fit aussi des vers ; mais aucune pièce, dans son recueil, ne porte assez distinctement la date de cette époque. Ce fut seulement après son mariage qu'il abandonna la profession des armes. Il nous apprend lui-même, dans une ode à Louis xiv, qu'il prit part à presque toutes les expéditions de Louis xiii.

Je l'ai suivi dans les combats,
J'ai vu foudroyer les rebelles,
J'ai vu tomber les citadelles
Sous la pesanteur de son bras ;
J'ai vu forcer les avenues
Des Alpes qui percent les nues,
Et leurs sommets impérieux
S'humilier devant la foudre
De qui l'éclat victorieux
Avait mis La Rochelle en poudre.

Il nous reste, de la vie militaire de Racan, un monument qui mérite de nous arrêter : c'est une scène de bivouac, décrite avec une vérité de détails vraiment originale. Je ne saurais dire à quelle date précise elle appartient ; mais il y a là d'abord une verve de récit, libre encore de toute imitation, et ensuite une manière de prendre en riant les réalités de la vie, qui dénotent également les insouciantes années de la jeunesse. On se demande pourquoi Racan n'a pas gardé cette vive allure de style. Ce morceau est fort peu connu : je le cite presque tout entier.

Pour combler mon adversité
De tout ce que la pauvreté
A de rude et d'insupportable,

Je suis dans un logis désert,
Où partout le plancher y sert
De lit, de buffet et de table.
Nostre hoste avec ses serviteurs,
Nous croyant des réformateurs,
S'enfuit au travers de la crote,
Emportant ployé sous ses bras
Son pot, son chaudron, et ses dras,
Et ses enfans dans une hote.
Ainsi plus niais qu'un oison,
Je me vois dans une maison,
Sans y voir ny valet ny maistre ;
Et ce spectacle de malheurs
Pour faire la nique aux voleurs
N'a plus ny porte ny fenêtre.
D'autant que l'orage est si fort,
Qu'on voit les navires du port
Sauter comme un chat que l'on berne.
Pour sauver la lampe du vent,
Mon valet a fait en resvant
D'un couvre chef une lanterne.
Après maint tour et maint retour,
Nostre hoste s'en revint tout cour
En assez mauvais esquipage,
Le poil crasseux et mal peigné,
Et le front aussi renfrogné
Qu'un escuyer qui tance un page.

Quand ce vieillard déjà cassé,
D'un compliment du temps passé
À nous bien peigner s'évertue,

Il nous semble que son nez tors
Se ploye et s'alonge à ressors,
Comme le col d'une tortüe.
Force vieux soldats affamés,
Mal habillés et mal armés,
Sont icy couchés sur du chaume,
Qui racontent les grands exploits
Qu'ils ont faits depuis peu de mois
Avecque monsieur de Bapaume.
Ainsi nous nous entretenons,
Sur le cul comme des guenons,
Pour soulager notre misère :
Chacun y parle en liberté.
L'un de la prise de Pate,
L'autre du siège de Fougère.
Nostre hoste qui n'a rien gardé,
Voyant nostre souper fondé
Sur d'assez faibles espérances,
Sans autrement se tourmenter,
Est résolu de nous traiter
D'excuses et de révérences.
Et moi que le sort a réduit
À passer une longue nuit
Au milieu de cette canaille,
Regardant le ciel de travers,
J'écris mon infortune en vers,
D'un tison contre une muraille.

Ce tableau d'une halte militaire, sur la côte, par une nuit d'orage, indépendamment de son côté pittoresque, est un vrai morceau d'histoire. On regrette, pour le génie du poète, cette

rude école de la vie active ; il semble qu'elle l'aurait mieux inspiré que les leçons de Malherbe.

Àson retour de Calais, c'était vers 1608, Racan prit Malherbe à l'écart, et lui demanda conseil sur la carrière qu'il devait suivre. Plusieurs chemins s'ouvraient devant lui. D'abord, se souvenant de la glorieuse vieillesse de son père, il songeait à prendre le parti des armes. Mais il n'y avait alors en France nulle gloire à recueillir ; il fallait aller chercher une guerre en Suède ou en Hongrie. Donc, pour la faire avec honneur, c'était peu pour un gentilhomme que d'avoir du courage, s'il n'avait aussi de l'argent, et Racan ne voulait pas vendre le vieux manoir où son père était mort, où lui-même il espérait mourir.

Resterait-il à Paris pour mettre ordre à ses affaires ? C'était bien le parti le plus sage. Mais imaginez un poète d'humeur rêveuse, occupé à liquider de vieux procès de famille ; et puis, avec la fortune de M de Bellegarde, il lui sera facile quelque jour de débrouiller tout cela.

Maintenant il y a là-bas, en Touraine, cette terre de Racan qu'il a quittée si jeune, et dont le souvenir lui revient encore bien souvent. Le vœu secret de son cœur serait d'aller y cacher sa vie, et je m'assure que, pour l'accomplir, il n'attendra pas la vieillesse. On sent, à lire sa belle élégie sur la retraite, si calme, si mélancolique, si attrayante, que ce n'est pas là une pensée éclose par hasard dans son ame, aux rayons de quelque beau soleil d'automne, dans les camps, loin des amis, ou bien encore à la cour, dans la salle des Gardes, après quelques pistoles perdues au jeu. Cette pensée, qu'il exhale en vers si doux, il l'a couvée toute sa vie, il se la chante à lui-même depuis des années… Ira-t-il ensevelir le reste de ses jours à Laroche-Racan ? Hélas ! non ; il se sent rete-

nu par sa jeunesse, et puis encore par je ne sais quel murmure de gloire qui commence à s'élever autour de lui.

Eh bien donc, il se mariera. Cette paisible existence dont il a besoin, n'osant, à son âge, la demander aux champs, il la trouvera dans le mariage. Mais quoi ! le mariage est une mer orageuse : on le lui a dit, lorsqu'il était page, et lui-même il a fait des vers contre un mari jaloux. Maintenant il s'épouvante de ses propres vers : il a oublié tous les autres, ceux-là lui reviennent toujours.

Ainsi, à chaque tableau qu'il se faisait, son embarras allait croissant, et à chaque objection qu'il s'adressait, il ajoutait ce refrain : Et puis que dira-t-on à la cour ? que dira-t-on à la ville ?

Malherbe le laissait dire. Ces projets divers lui souriaient médiocrement. La guerre ? Il l'avait faite en sa jeunesse, et elle lui avait rapporté moins de gloire qu'un sonnet. La vie des champs ? Il ne conservait de la terre natale autre souvenir que celui de son blason gravé aux murs de l'abbaye de Saint-Étienne. Le mariage ? Où était sa femme ? Il n'en parle jamais, et on sait à peine d'où lui vient ce fils tant pleuré. Les procès et les affaires ? Il plaide contre son frère, et ne cesse de s'emporter contre les juges qui jamais ne concluent. Racan n'avait donc qu'à choisir lui-même. Quant à satisfaire tout le monde, Malherbe, pour toute réponse, raconta la fable du Meunier. Il l'avait lue sans doute dans le Pogge, à l'époque où il était en proie à cette fièvre d'imitation italienne qui nous a valu les Larmes de saint Pierre. Entre deux poètes, l'entretien ne pouvait rester long-temps dans les termes de la prose ; il devait tourner vite à la poésie : ainsi fit-il, comme on voit. Ce conseil à la façon d'Ésope fut-il perdu pour Racan ? Je ne sais. Du moins ne le fut-il pas pour la poésie : La Fontaine était là qui écoutait.

Il était là aussi, lisant par-dessus l'épaule de Racan, le jour où ce dernier écrivait à son maître je ne sais quelle aventure scandaleuse arrivée à La Flèche. Malherbe, dans sa réponse, demande les détails avec une avidité singulière ; et dans le conte qu'il en fait, on voit que La Fontaine n'a pas perdu un mot du récit. Il était de mon sujet de suivre partout dans les œuvres de La Fontaine la trace de Racan.

Racan resta donc à Paris, suivant la cour, suivant la guerre, écrivant sous les yeux de Malherbe, vivant du reste assez pauvrement, vrai poète pour l'insouciance et le laisser-aller de sa vie. Il habitait, dit-on, un mauvais cabaret, et comme Conrart voulait l'en tirer : Laissez, répondait-il, je suis bien ici ; je dîne pour tant, et le soir on me trempe pour rien un potage. À Tours, où la cour était alors, il eut une fois besoin de deux cents livres. Boisrobert les lui prêta, et ce fut tout gain pour la gloire de Racan, car déjà il était en train de rimer quelques chansons pour un commis qui mettait ce prix à son obligeance.

Toute cette époque, dans la vie du poète, semble avoir appartenu au mouvement imprimé par Malherbe à notre poésie. Nous avons tenté d'expliquer ailleurs l'œuvre de réforme et de création régulière que quelques hommes poursuivaient alors sous la sévère discipline du poète normand. On a dit, et avec raison, que Racan était le disciple bien-aimé de Malherbe ; ajoutons cependant qu'il n'était pas le plus docile. Ces maîtres acerbes aiment souvent de préférence ces écoliers d'humeur mutine ; ils se laissent séduire, malgré eux, à ce quelque chose qui leur résiste. Malherbe faisait bonne guerre aux longueurs de Racan, à ses rimes faciles, à ses épithètes traînantes. Racan gardait ses épithètes, ses rimes et ses longueurs, et Malherbe l'aimait avec tout

cela. Puis il avait, pour ainsi dire, vu naître ce jeune homme ; il avait été le confident de ses premiers vers, et il trouvait en lui ce scepticisme que lui-même il avait puisé au spectacle des contradictions de son siècle. Racan ne demandait souvent pas mieux que d'obéir ; mais le naturel l'emportait. Souvent le premier à se soumettre, le premier aussi il s'ennuyait de la règle. Malherbe fait un signe, et voilà toute l'école qui s'escrime en sonnets irréguliers. Racan en fait à peine deux ou trois, et s'en lasse. Maynard en fit jusqu'à la mort. Malherbe défend de rimer les dérivés, et même tous mots qui ont entre eux quelque convenance : il ne veut pas davantage des vers rimés en noms propres. Racan s'observe un moment, puis il retourne à ses rimes qui viennent d'elles-mêmes, à ces épithètes naïves qui ont parfois chez lui une grâce virgilienne. Aussi que vouliez-vous qu'il fît, lui, poète de nature, des raisons de Malherbe ? Les rimes rares et difficiles, disait ce dernier, conduisent l'esprit à de nouvelles pensées : c'est-à-dire que le poète allait de la rime à la pensée, comme un mineur qui sonde les rochers, parce que le filon se rencontre souvent en des lieux d'aspect sauvage.

Toutefois, au milieu de cette discussion par articles de notre charte poétique, Racan un jour eut tort contre le maître ; voici à quelle occasion. La stance de six vers est, entre toutes, celle qu'affectionnent nos vieux lyriques ; elle a de la grâce et de l'harmonie, mais à la condition de placer un repos après le troisième vers ; ce repos est nécessaire au rhythme. Malherbe, lorsqu'il vint à Paris en 1605, n'observait pas cette règle. Il traversa, sans la reconnaître, tout le règne de Henri iv ; en 1612, il ne s'y soumettait point encore. Sur la proposition de Maynard, elle fut sérieusement examinée, et Malherbe se rendit. La stance de six vers une fois constituée, la révolution s'étendit à cette majestueuse

strophe de dix vers, création de Ronsard, qui vaut seule le nom qu'on lui a fait. Fallait-il établir un repos après le septième vers ? Malherbe dit oui, Racan dit non ; sa raison était que cette strophe ne se chante pas, et que, fût-elle chantée, elle ne le serait pas en trois reprises. Racan abusait ici de son petit talent à jouer du luth. L'usage a prononcé contre lui, et a donné gain de cause à l'église contre l'hérésie. La strophe, telle que Malherbe nous l'a léguée, rapide et solennelle tout ensemble, ajoute encore à la majesté de la pensée la plus haute et à l'essor de la plus fougueuse inspiration.

Je trouve ici, dans les œuvres de Racan, une ode bachique qui, par la fermeté du style, dénote le voisinage de Malherbe ; elle s'adresse au grave Maynard, et porte sa date dès les premiers vers.

Maintenant que du capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons notre ennui dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers-état et du clergé.

Il y a là une allusion évidente à ces états généraux de 1614, qui s'annoncèrent avec tant de grandeur, et qui nous apparaissent aujourd'hui comme un prélude lointain de ceux de 1789. Racan avait alors vingt-cinq ans.

Mais quelque passion ne viendra-t-elle pas enfin éveiller cette verve heureuse qui s'avoue sa paresse à elle-même avec tant de grâce et de bonhomie. Un mot de Malherbe négligemment jeté dans une lettre nous apprend que son disciple avait inutilement

soupiré en Bretagne ; mais cet amour n'a pas laissé trace distincte dans son livre. Racan, de sa nature, était plus galant qu'amoureux. Malherbe l'a bien jugé dans certaine lettre à Balzac : « Cette affaire (une affaire !) veut, dit-il, une sorte de soin dont sa nonchalance n'est pas capable ; s'il attaque une place, il y va d'une façon qui fait croire que, s'il l'avait prise, il en serait bien empêché. » Vous reconnaissez votre Malherbe à ces paroles ; elles peignent aussi Racan. Voici qui le peint mieux encore ; c'est lui-même qui parle : « Racan et lui, dit-il, s'entretenaient un jour de leurs amours, c'est-à-dire du dessein qu'ils avaient de choisir quelque dame de mérite et de qualité, pour être le sujet de leurs vers. » C'est donc à dire, messieurs les poètes courtisans, que la poésie se prêtera comme une esclave à toutes les fantaisies étudiées de vos passions d'emprunt ; elle aura pour vous des chants d'ivresse et des cris de douleur, quand vous n'avez dans l'ame ni joie ni désespoir ; elle sera pour vous suppliante, jalouse, emportée, quand jalousie, remords, emportement, rien de tout cela n'est en vous ; allez, vous méritez bien que l'amour vous ait si mal inspirés l'un et l'autre. Je ne puis m'empêcher de me souvenir que l'année même où Malherbe arrivait à Paris, le don Quichotte s'imprimait à Madrid. Lisez la page où le héros se choisit sa maîtresse ; le ridicule est-il plus grand ?

Malherbe ne vit rien de plus illustre que madame de Rambouillet, et il la prit pour dame de ses pensées. Racan choisit la belle-sœur du duc de Bellegarde, madame de Thermes. Don Quichotte avait donné à sa dame le nom de Dulcinée ; nos deux poètes en cherchèrent un pour les leurs. L'une et l'autre se nommaient Catherine ; on passa toute une journée à tourmenter les syllabes de ce mot, pour en tirer des noms gracieux. Celui d'Arténice parut le plus galant, il revenait de droit à madame de Ram-

bouillet. Malherbe se proposait d'immortaliser par une églogue son entretien avec Racan ; mais ce dernier le gagna de vitesse, et le premier, dans ses vers, il donna ce nom d'Arténice à madame de Thermes. La postérité s'est obstinée à le conserver à madame de Rambouillet. L'églogue de Malherbe ne nous est pas venue : celle de Racan se lit à la suite des Bergeries ; il y est parlé naïvement d'une bergère dont les appas

..... trop chastement gardés,
Par le seul Alcidor ont été possédés,
Celui de qui la mort si digne de la vie
Fit moins aux braves cœurs de pitié que d'envie.

Alcidor n'est autre que M. de Thermes qui venait de mourir. Racan s'échauffa si bien à célébrer les vertus de sa veuve, qu'il en devint sérieusement amoureux. Il fit, pour la voir, plusieurs voyages en Bourgogne. Malherbe n'approuvait pas cette passion : « Pour la dame de Bourgogne, écrivait-il à Racan, je ne lui écrirai point ; si elle m'eût envoyé de la moutarde, son honnêteté eût excité la mienne ; mais elle n'a que faire de moi, ni de vous non plus, quoi que vous disent ses lettres. » Que disaient ces lettres ? Je ne sais : rien, à ce qu'il semble, qui rassurât Malherbe. « Il faut éviter, continuait-il, la domination de je ne sais quelles suffisantes qui veulent faire les rieuses à nos dépens ; celle à qui vous en voulez est très belle, très sage, de très bonne grâce et de très bonne maison : elle a tout cela, je l'avoue ; mais le meilleur y manque, elle ne vous aime point. » Cela ressemblait fort à la vérité ; mais Racan était aveugle. Pendant qu'il s'occupait à rimer le nom d'Arténice, Arténice recevait les hommages de toute la province. Le bruit en venait jusqu'à Malherbe, qui aussitôt écrivait en Touraine : « Je voudrais que vous eussiez entendu l'homme

qui vient du lieu où est votre prétendue maîtresse ; vous auriez appris, etc.... » Et Malherbe partait de là pour exposer à son aise tout un code de galanterie vulgaire, sensualisme grossier qu'il ne prenait pas même le soin de relever d'un peu d'amour. À l'appui de ses théories, il citait son exemple : « Dans ma jeunesse, dit-il, quand quelqu'une m'avait donné dans la vue, je m'en allais à elle ; si elle m'attendait, à la bonne heure ; si elle se reculait, je la suivais cinq ou six pas, et quelquefois dix ou douze, selon l'opinion que j'avais de son mérite ; si elle continuait de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissais aller. » Mais M de Thermes avait beau reculer, ce pauvre Racan avançait toujours. Enfin Malherbe lui écrivait : « Vous avez, aussi bien que moi, une certaine nonchalance qui n'est pas propre aux choses de longue haleine. » Il disait vrai cette fois : Racan s'éveilla un matin sans plus songer à M de Thermes, et tourna ses vœux autre part. C'était par distraction, sans doute, qu'il l'avait aimée si long-temps.

Toutefois, il ne faut pas s'y tromper, l'amour ne faisait pas perdre à Racan tout souci de sa renommée. Il avait achevé, en 1625, son poème des Bergeries. Retiré dans son domaine, il écrivait avec une candeur charmante : « Je jouis, dans ma solitude, d'un repos aussi calme que celui des anges ; j'y suis roi de mes passions aussi bien que de mon village ; j'y règne paisiblement dans un royaume qui est une fois aussi grand que le diocèse de l'évêque de Bethléem. » Ce n'est pas là le langage d'un homme que la passion dévore. Une nouvelle vient troubler son bonheur. Il apprend que des copies de son poème courent le monde. L'imprimer devient nécessaire. Il y a regret, je vous assure : c'est son poème de prédilection ; il y met l'histoire de ses amours ; c'est un compagnon qui le suit à la guerre, c'est un ami qui anime la solitude du manoir. Lorsqu'il l'emporte avec lui à Laroche-Racan, le

souvenir de M de Thermes ne lui apparaît plus qu'à travers un léger nuage de douce poésie, et s'il écrit à Malherbe, ce n'est plus pour lui parler d'elle, mais pour l'inviter à venir entendre ses vers et goûter ses melons. « En l'état où est ma pastorale, ajoute-t-il, je ne serai repris que des belles bouches de la cour, de qui les injures même me sont des faveurs ; au lieu que, si je suivais votre conseil, je m'abandonnerais à la censure de tous les auteurs du pays latin, dont je ne puis pas seulement souffrir les louanges. » C'est le poète grand seigneur. Ce peu de lignes jugent le poème. Ce n'est en effet que la pastorale des ruelles : des bergers à houlettes d'or, et des moutons ayant au col des rubans roses.

Ce type italien de la pastorale, que Tasse et Guarini ont élevé par la grâce du style jusqu'à la poésie, dépouillé de ce prestige, n'est plus qu'une froide allégorie de la vie de cour. Vous souvenez-vous de ces paysages du siècle dernier, où de belles dames poudrées et habillées de satin se promènent, l'éventail en main, dans des bocages émondés ? Les bergères de Racan ne sont pas autre chose. Ajoutez à cela les petites façons des boudoirs, des aventures invraisemblables, des sentimens faux, des passions étudiées, un dialogue affecté, et vous aurez une idée de ce qu'était la poésie bucolique au commencement du xvii siècle.

Ce que Malherbe a dit des amours de Racan, nous le dirons, nous, de ses ouvrages. Les longs poèmes ne lui conviennent pas. Tallemant raconte que ce poète, commandant un jour un escadron de gentilshommes de l'arrière-ban, « ne put jamais les obliger à faire garde, ni autre chose semblable, et qu'enfin il fallut demander un régiment pour les enfermer. » Eh bien ! Racan n'avait pas moins de peine à discipliner ses pensées.

On n'attend pas de moi sans doute que j'analyse sa pastorale ; mais, si je l'ai citée, ce n'est pas seulement pour son étendue ; elle a un mérite de détail qu'il faut reconnaître. C'est, dans l'ensemble, une assez pauvre composition. Mais s'il arrive, fois ou autre, qu'à travers les flots de rubans dont il couvre la tête de ses personnages, le pauvre Racan entrevoie la nature, il rencontre alors pour la peindre des traits d'une grâce charmante. Par-delà les brouillards de Paris, il a vu Laroche-Racan. Je vais donc refeuilleter ce livre, recueillant çà et là, sur mon chemin, ces fleurs de nature, dont le parfum n'a pas vieilli. Il faut, pour les atteindre, traverser bien des landes incultes. Ce sont de ces fleurs qui croissent solitairement sous le rocher, ou au bord de quelque ruisseau courant à travers de maigres prairies.

Vous savez l'idylle vantée de M Deshoulières, Petits moutons, etc. ; elle est tout entière, moins les fades longueurs, dans ce vers si naturel et si simple :

Petits oiseaux des bois, que vous êtes heureux !

Une bergère raconte qu'elle a vu son amant :

Aussitôt qu'il fut jour, j'y menai mes brebis ;
À peine du sommet je voyais la première
Descendre dans ces prés qui bornent la rivière,
Que j'entendis au loin sa musette et sa voix
Qui troublaient doucement le silence des bois ;
Quelle timide joie entra dans ma pensée !

Il y a, dans ce dernier vers, une délicatesse exquise.

On cite partout deux vers de Théocrite que Virgile a traduits d'une façon charmante ; trouve-t-on que la pensée ait rien perdu

de sa naïveté dans les deux vers suivans :

Il me passait d'un an, et de ses petits bras
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas.

Ceux-ci rappellent une scène touchante d'Hamlet :

Je crois que la voilà toute triste et pensive
Qui va cueillant des fleurs au long de cette rive.

D'autres, avec plus de simplicité encore, n'ont pas moins de mélancolie :

La grâce, la beauté, la jeunesse et la gloire
Ne passent point le fleuve où l'on perd la mémoire.

On se souvient de ce vers superbe de la première églogue de Virgile : Canit frondator ad auras. N'en retrouve-t-on pas quelque chose dans ceux-ci ? Il est parlé d'un magicien :

Car je l'entends déjà sur le haut de ces monts
D'une voix éclatante invoquer les démons.

Plusieurs se distinguent par une élégance déjà racinienne :

Celui sur qui le jour ne luit plus qu'à regret…
Je laisse mes troupeaux sur la foi de mes chiens…
Les oiseaux assoupis la tête dans la plume… etc.

Tous ces mérites divers se retrouvent dans le morceau suivant, le plus beau, selon nous, que Racan ait écrit. C'est un vieux berger qui raconte ses malheurs :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui de leurs toisons voit filer ses habits ;
Qui plaint de ses vieux ans les peines langoureuses,

Où sa jeunesse a plaint les flammes amoureuses ;
Qui demeure chez lui, comme en son élément,
Sans connaître Paris que de nom seulement.
Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
Ne croit point d'autre mer que la Marne ou la Seine !
En cet heureux état, les plus beaux de mes jours
Dessus les rives d'Oyse ont commencé leur cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissait ma famille ;
Et lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finissait mon travail en finissant le jour,
Je trouvais mon foyer couronné de ma race ;
À peine bien souvent y pouvais-je avoir place :
L'un gisait au maillot, l'autre dans le berceau ;
Ma femme, en les baisant, dévidait son fuseau.

Le temps s'y ménageait comme chose sacrée,
Jamais l'oisiveté n'avait chez moi d'entrée.
Aussi les dieux alors bénissaient ma maison ;
Toutes sortes de biens me venaient à foison.
Mais, hélas ! ce bonheur fut de peu de durée.
Aussitôt que ma femme eut sa vie expirée,
Tous mes petits enfans la suivirent de près,
Et moi je restai seul, accablé de regrets....

Nous n'avons pas, dans notre langue, de morceau plus profondément mélancolique.

Toutes ces beautés de détail n'appartiennent pas exclusivement à la poésie pastorale. Racan s'inspire heureusement parfois des maximes d'Épicure, et il retrouve, pour développer Lucrèce, quelque chose de la manière de Lucrèce :

Quelle présomption de croire que les dieux,
Qui là haut sont ravis en la gloire des cieux,
Daignent penser à nous qui ne sommes que terre !
Leur soin est d'éclairer ce que le ciel enserre,
Régler le mouvement de tant d'astres divers.
Séparer les étés d'avecque les hivers,
Savourer les douceurs dont leurs coupes sont pleines,
Et non pas s'amuser aux affaires humaines.

Tel vers se fait remarquer par une élévation de pensée qui se communique à l'expression :

Où le combat est grand la gloire l'est aussi.

Vous reconnaissez là l'inspiration première d'un beau vers de Corneille. Voici maintenant qui est sublime : un père raconte qu'il a vu le berceau de son fils enlevé par la tempête, et qu'il n'a pu le lui arracher :

Tant que je le pus voir je le suivis des yeux,
Et puis je le remis à la garde des dieux.

Je terminerai en citant un passage où le poète s'élève jusqu'à la langue tragique. Un berger, retiré du milieu des flots, s'écrie en reprenant ses sens :

..... suis-je vivant ou mort ?...
Quoi ! le ciel ou l'enfer ont-ils quelque flambeau
Qui trouble le repos en la nuit du tombeau ?
Que ne suis-je en ces lieux éternellement sombres ?
Me refuse-t-on place en la troupe des ombres ?
Veut-on qu'errant toujours sous la voûte des cieux,
J'éprouve en tous endroits la justice des dieux,

Ou que mon pâle esprit, vaine terreur du monde,
Se plaigne incessamment aux rives de cette onde ?…

La suite, à part quelques taches, n'est point indigne de ce début. Il était beau d'écrire ainsi douze ans avant le Cid.

L'héroïne du poème, c'est toujours Arténice. C'est ainsi qu'amour et poésie se croisaient, se mêlaient, se confondaient dans l'âme de Racan ; double passion incomplète chez lui, amour sans profondeur, poésie de peu d'élan. Le jour où Arténice fut oubliée, la poésie le fut aussi. M de Thermes, piquée d'honneur, épousa je ne sais quel fou de président. Au fait, la comparaison qu'elle faisait de Racan avec M. de Thermes n'était pas à l'avantage du premier. « M. de Thermes, dit Tallemant, était un fort beau cavalier ; les dames attendaient quelquefois pour le voir passer à cheval. » Et voici ce que la même chronique nous apprend de Racan : « Jamais la force du génie ne parut si clairement en un auteur qu'en celui-ci ; car, hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens commun. Il a la mine d'un fermier, il bégaie, et n'a jamais pu prononcer son nom ; car, par malheur, l'r et le c sont les deux lettres qu'il prononce le plus mal. Plusieurs fois il a été contraint d'écrire son nom pour le faire entendre. Bonhomme, du reste, et sans finesse, étant fait comme je vous le viens de dire. »

Ce Tallemant des Réaux est un trésor pour notre histoire littéraire. Pardonnons-lui, chrétiens, à cause de cela, le scandale de ses anecdotes. Sans lui, nous ne savions rien du mariage de Racan : écoutons-le donc, c'est lui qui raconte :

« Quand il faisait l'amour à celle qu'il a épousée, et qu'il n'eut qu'à cause que M de Bellegarde, hors d'âge d'avoir des enfans, lui

assura du bien, il voulut l'aller voir à la campagne, avec un habit de taffetas céladon. Son valet Nicolas, qui était plus grand maître que lui, lui dit : Et s'il pleut, où sera l'habit céladon ? Prenez votre habit de bure, et, au pied d'un arbre, vous changerez d'habit, proche du château. — Bien, dit-il, Nicolas ; je ferai ce que tu voudras, mon enfant… En un petit bois, proche de la maison de sa maîtresse, elle et deux autres filles parurent. — Ah ! dit-il, Nicolas, je te l'avais bien dit. — Mordieu ! répond le valet, dépêchez-vous seulement… Cette maîtresse voulut s'en aller ; mais les autres, par malice, la firent avancer. — Mademoiselle, lui dit ce bel amoureux, c'est Nicolas qui l'a voulu. Parle pour moi, Nicolas, je ne sais que lui dire. » On croit lire une page de la vie de La Fontaine.

Le mariage eut lieu en 1648 : Racan avait alors trente-neuf ans.

Remarquons bien cette date dans la vie de notre poète, car c'est aussi la date de la mort de Malherbe. Racan était alors au siége de La Rochelle, où il commandait la compagnie du maréchal d'Effiat. C'est là qu'ils se revirent pour la dernière fois, lorsque Malherbe y vint réclamer, contre le meurtrier de son fils, la justice de Louis xiii. Le disciple manqua donc au lit de mort de son maître. C'eût été là pourtant, dans l'histoire de notre langue, une heure digne de mémoire. Il eût été beau de voir le vieux Malherbe, qui toute sa vie avait défendu la pureté de cette langue, placer sous la tutelle de Racan cette noble pupille qu'il dotait, dans l'avenir, de l'empire de la pensée.

Pendant les dernières années de la vie de Malherbe, Racan eut de rares mais beaux momens d'inspiration lyrique. Ce n'est pas toujours le tour vif du modèle, et ce vers éclatant à force de vi-

gueur et de précision ; mais c'est, dans le développement, une majesté d'expression toute nouvelle ; c'est, dans l'image, quelque chose de plus neuf et de plus naturel tout ensemble. Je vais citer. Dans une ode pleine d'élévation, adressée au duc de Bellegarde, je trouve cette belle comparaison, que La Fontaine encore a pris soin d'achever :

Tel qu'un chêne puissant dont l'orgueilleuse tête,
Malgré tous les efforts que lui fait la tempête.

Fait admirer nature en son accroissement ;
Et son tronc vénérable, aux campagnes voisines,
Attache dans l'enfer ses fécondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament.

Celle-ci a plus de grandeur encore. Je la détache d'une ode sur la mort de M. de Thermes. C'est de ce dernier que le poète parle ainsi :

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux ;
Il y voit, à ses pieds, ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent, à leur gré, la fortune et sa roue,
Et voit, comme fourmis, marcher nos légions,
Dans ce petit amas de poussière et de boue,
Dont notre vanité fait tant de régions.

Cela est sublime, et la muse chrétienne n'a pas inspiré de vers plus magnifiques. Malherbe, dit-on, était jaloux de cette strophe. Je le crois bien, il n'en a pas écrit de plus belle.

Mais ce n'est là qu'une face du talent lyrique de Racan. De ces beautés d'un ordre si élevé, il faut rapprocher une ode charmante, au comte de Bussy, que le poète sans doute avait connu

dans l'un de ses amoureux pélerinages de Bourgogne. C'est un regard mélancolique jeté sur la jeunesse qui s'éloigne, une invitation à jouir de ces années qui passent si vite. L'ode commence ainsi :

Bussy, notre printemps s'en va presque expiré, etc.

Il faudrait la citer tout entière : en voici du moins deux strophes :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir, tout en vie, au milieu des hasards
Où la gloire te mène ?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.
Que sert à ces galans ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Cette belle élégie sur la retraite, que nous savons tous depuis l'enfance, couronne dignement cette féconde époque de la vie de Racan.

On pourrait dire qu'elle a clos sa carrière poétique. Malherbe mort, Racan se tait, et son silence dure vingt ans. Il semblait que Malherbe eût emporté dans la tombe le génie de son disciple. Mais je n'hésite pas à le dire, ces années de silence et de repos furent les plus poétiques de sa vie. Muet pendant douze années, Jean Racine épanchait en douces larmes toute la poésie de son

ame. La poésie de Racan s'en allait en molles et oublieuses rêveries au fond des bois, en causeries au coin du feu. Il avait quitté en se mariant la profession des armes, et, retiré dans son manoir, il y faisait de chacun de ses jours le commentaire vivant de ses belles stances. Il avait chanté cette nature, aussi long-temps que la fortune l'en avait tenu éloigné. L'inspiration était pour lui dans ses regrets et dans la mélancolie de ses désirs. Mais ces désirs une fois satisfaits, il jouit des paresseuses délices de la solitude et de l'oubli, sans plus songer à la gloire. Y avait-il jamais songé ? Ces troupeaux qui, le soir, descendent des collines, il ne sait plus les peindre, il les regarde ; ces feuilles qui frémissent harmonieusement sur la lisière des bois, il n'a plus souci de reproduire leur murmure lointain dans ses vers, il prête l'oreille au vent qui le lui jette avec les senteurs du matin. Il a bien assez de jouir sans prendre la peine de chanter : c'est tout au plus s'il prend celle de vivre par lui-même. Il semble qu'il se repose de ce soin sur sa femme, et nous verrons quelque jour qu'elle ira le prendre à l'Académie, comme un enfant qu'il faut ramener de l'école.

L'Académie avait été fondée au mois de janvier 1635. Racan fut un de ses premiers membres, et dans le fauteuil qu'il occupa jusqu'en 1670, le 15 juin 1693, vint s'asseoir Jean de La Bruyère.

Il fut établi que chacun des académiciens prononcerait à son tour une harangue. Le 9 juillet, M. de Sérizay en lut une contre les sciences qui lui était venue de Touraine. Au choix du sujet, vous reconnaissez l'orateur ; elle était de Racan. Vainement on y chercherait l'inspiration amère du discours de Rousseau. Racan ne reproche à la science que de troubler sa paresse. Il n'a pas d'autre objection à lui faire. Son discours n'est qu'une épigramme détournée contre l'Académie, dont l'arrêt est venu le surprendre,

sommeillant à demi sous ses ombrages, et encore pour lui demander de la prose, le désarmant ainsi de la rime et de la cadence des vers ; c'est lui-même qui parle avec cette charmante élégance. Ce discours, à tout prendre, est un lieu commun assez vulgaire. Mais il importe d'en détacher quelques phrases qui décèlent dans le poète un sens remarquable. Il juge ainsi lui-même ses vers faciles et négligés : « Je les compare, dit-il, à ces jeux de la nature, qui quelquefois, dans les jaspes et les cailloux, commencent des figures à peine connaissables d'arbres, de portiques ou d'animaux, à qui le seul art du peintre peut achever de donner la perfection et la forme. » Le peintre, je l'ai dit, ce fut La Fontaine.

Racan avait un juste sentiment de l'imitation, et il se moque ingénieusement des imitateurs maladroits, qui, dit-il, « prennent indifféremment tout ce qu'ils trouvent dans les latins et dans les grecs. Si, par hasard, il leur tombe en main quelque bonne pensée de Virgile ou d'Horace, on voit bien que cela ne leur est pas propre ; ils s'en servent de si mauvaise grâce, et avec autant de faiblesse que Patrocle faisait des armes d'Achille. »

De temps à autre, il venait à Paris ; jamais alors il ne manquait une séance de l'Académie. Il prenait, même pour s'y rendre, le chemin le plus court, laissant le plus long à La Fontaine. Il disait qu'il n'avait d'amis que messieurs de l'Académie, jusque-là, dit Tallemant, « qu'il prit pour procureur le beau-frère de Chapelain, parce qu'il lui semblait que cet homme était beau-frère de l'Académie. » Aussi traitait-il ses confrères sans aucune façon ; il s'en vint un jour au milieu d'eux avec un chiffon de papier tout déchiré dans ses mains : Messieurs, dit-il, je vous apportais ma harangue, mais une grande levrette l'a toute mâchonnée. La voilà,

tirez-en ce que vous pourrez… Quand son fils aîné fut assez grand, ajoute la chronique, il le mena à l'Académie pour lui faire saluer tous les académiciens. »

Ce fils aîné n'était qu'un sot : c'était pour le bonhomme une grande douleur. Le second, qui avait de l'esprit, mourut à l'âge de seize ans. Son père lui fit une épitaphe touchante. Le malheureux père comprit alors sans doute pourquoi, vingt ans auparavant, il avait eu tant de peine à calmer ce pauvre Malherbe, dans la cour du logis du roi, à la Rochelle.

J'ai parlé déjà des distractions de Racan : je pourrais en parler long-temps, j'aime mieux renvoyer le lecteur aux ana de l'époque. Chacun a lu dans Ménage l'aventure des trois Racan : il faut la relire dans les Historiettes. Elle y est merveilleusement racontée. On voit bien que Tallemant l'a recueillie de la bouche de Boisrobert, et qu'il a entendu le vieux Racan lui-même dire en secouant la tête et riant jusqu'aux larmes : Il dit vlai, il dit vlai. Cette pauvre M de Gournay, si cruellement jouée par les enfans de Malherbe, était le dernier débris de l'école déchue de Ronsard. Ô fortune ennemie ! pouvait avec ironie s'écrier le jeune Corneille, qui commençait dès-lors à hériter des deux écoles.

Cependant le génie de notre poète se renouvelait aux champs dans le calme de la solitude ; la poésie lui revenait doucement à l'ame. Il l'accueillit comme un ami de la jeunesse qu'on retrouve avec bonheur pour ses vieux jours. Quelque matin sans doute, en refeuilletant son Malherbe, il tomba sur ce beau cantique : N'espérons plus, mon âme, etc., et il se sentit renaître à l'inspiration. Ses idées s'étaient élevées dans la retraite ; rien n'enseigne la religion à l'ame comme le repos des champs et l'égalité de la vie domestique. Racan comprit que ce n'était plus pour lui la saison des

stances bachiques et des amoureuses chansons : « Je suis, disait-il, comme ces vieilles beautés qui, ayant perdu toutes les grâces de la nature et de la jeunesse, sont réduites à payer dans les compagnies de la gravité de leur mine et de l'agrément de leurs paroles. » Notre poète sur le retour résolut de traduire les psaumes. Certain abbé de Raimefort, qui, après avoir long-temps vécu dans les tempêtes du monde, était venu, comme dit Racan, prendre terre en son voisinage, l'excitait fort en ce dessein, Racan se mit à l'œuvre et traduisit deux psaumes. Aussitôt il les envoie à l'Académie, lui demandant conseil ; il avoue ingénuement qu'il ne sait pas le latin et qu'il traduit sur les versions françaises. Or, l'art de traduire était alors tellement imparfait, que rien n'arrivait à Racan de la couleur originale : partout l'image disparaît devant l'expression abstraite. Si Racan retrouve parfois le mouvement lyrique, le tour élégiaque, poète, c'est que l'istinct le pousse ; chrétien, c'est que la foi le porte. Nulle part il ne s'est douté de la poésie des saints livres ; il ne fait qu'entrevoir la pensée de David, et il la voit toute nue et dépouillée de sa pompe orientale. Aussi se gardera-t-il de la présenter à son siècle telle qu'elle se montre à lui ; il faut auparavant qu'il la revête de sa poésie. Les traducteurs ne lui ont donné que le sens de l'Écriture ; pourvu que ce sens demeure, qu'importe le reste ? La métamorphose sera complète. David va renaître en Louis xiv, et le canon prendra la place des chars armés de faulx. Le poète veut que l'on dise les psaumes de Racan, comme on a dit les psaumes de Marot, et certes il serait difficile de leur donner un autre nom.

Mais oublions l'Orient, oublions David, oublions cette harpe mélancolique qui endormait la fureur de Saül et qui pleurait la mort de Jonathas ; oublions tout cela, et acceptons ces paraphrases comme œuvre nouvelle. Une versification ferme, soute-

nue, un langage naturellement élevé et dont le tour a peu vieilli, çà et là enfin une expression grandiose qui sent le voisinage de Polyeucte ; voilà ce qui leur reste.

Nous citerons seulement quatre vers ; on pourrait en citer beaucoup d'autres :

Sa voix, comme un tonnerre, effraya tout le monde,
La mer en fut émue, et ses flots entr'ouverts
Découvrirent à nu, dans le fond de son onde,
Le large fondement de ce vaste univers.

Loin de nous cependant la pensée d'offrir cette traduction des psaumes comme une œuvre de sincère poésie ; c'est plutôt un exercice de la poésie et de la langue : mais, à ce titre, faisons la part de Racan dans la gloire de nos grands poètes. Ce que nous disons des psaumes pourrait s'étendre à tout ce qu'il a écrit : poète, grand poète même en quelques pages, partout ailleurs il n'a fait que rendre un peu de souplesse à cette langue jetée par Malherbe dans un moule d'airain. C'est une gloire assez haute que d'avoir quelque chose à revendiquer dans les plus belles renommées du xvii siècle.

Racan vécut encore longtemps après son dernier ouvrage. L'autorité de son nom était grande, et sa réputation survivait tout entière à la nouveauté de ses écrits. Sa conversation était spirituelle et enjouée. On se pressait autour de lui pour l'entendre. Chaque souvenir de sa vie lui rappelait quelque mot charmant, quelque facétie ingénieuse, qu'il racontait avec grâce, mais si bas, si bas, que souvent on ne l'entendait pas, et qu'il s'étonnait d'avoir ri seul du mot que seul il avait entendu. Alors il se tournait vers Ménage, qui écoutait pour l'histoire, et lui disait : « Je

vois bien que ces messieurs ne m'ont pas entendu ; traduisez-moi en langue vulgaire. » Il y a quelque mélancolie dans ce dernier mot. Le pauvre vieux poète comprenait qu'on ne parlait plus autour de lui la langue de sa jeunesse. Ceux qu'il avait chantés n'étaient plus, celles qu'il avait aimées appartenaient à un autre règne. C'étaient de nouveaux noms, de nouvelles mœurs, tout un siècle nouveau ; et au milieu de ce siècle, il était là, lui, comme un débris vivant de la société d'autrefois. La France entière battait alors des mains aux triomphes du grand Corneille. Dans son coin, Pascal écrivait les Provinciales, et mourait de ses pensées. Racan était un habitué de l'hôtel de Rambouillet ; il était là peut-être le jour où Molière y fut présenté, le jour où Bossuet, enfant, y prêcha son premier sermon. On murmurait déjà dans quelques ruelles le nom d'un jeune clerc de la Ferté-Milon, protégé par Chapelain, et qui depuis fut Racine. Mais les vieilles renommées se tournent rarement du côté des gloires naissantes, et vivent plus volontiers dans le passé. Boileau qui l'aimait, ce passé, s'arrêta avec respect devant le disciple de Malherbe. Lui qui oublia La Fontaine, s'est trois fois souvenu de Racan, et trois fois il le nomme avec honneur. Il appartenait à Boileau de payer à la vieillesse de Racan et à la mémoire de Malherbe les services que l'un et l'autre ils avaient rendus à la langue.

Racan mourut au mois de février 1670. Il avait quatre-vingt-un ans.

Deux ans auparavant, La Fontaine avait publié ses premières fables. On aime à se figurer ce livre tombant un beau matin à La-roche-Racan. Voilà, sans doute, notre poète bien étonné en recevant de Paris tant de vers empreints de ce doux et sincère amour de la nature, écrits avec cette aisance et cette bonhomie que par-

fois lui-même il avait rencontrées. Mais lorsque, feuilletant ce volume, ses yeux s'arrêtèrent sur la fable du Meunier, est-ce qu'il ne lui arriva pas de renaître en imagination à cette époque de sa vie où, incertain de la carrière qu'il devait embrasser, il demandait conseil à Malherbe ? Que d'espérances trompées, que d'illusions évanouies ! C'est toujours là ce que nous trouvons en remuant la poussière du passé. Racan, du moins, avait cette consolation qu'il voyait éclore dans la pensée d'un beau génie cette fleur de poésie naïve qu'il avait, lui, trop peu et trop rarement cultivée.

Antoine de Latour.

Joachim du Bellay

ANCIENS

POÈTES FRANCAIS.

JOACHIM DU BELLAY.

Il y a bien des années déjà qu'à mon début littéraire, je me suis occupé des poètes du XVI siècle, et que je me suis aventuré avec Ronsard. J'ai souvent regretté depuis qu'il ne m'ait pas été donné de perfectionner, dans des éditions successives, ce premier travail, et d'y joindre ce qu'en pareille matière de nouvelles révisions apportent toujours. Pourtant, aujourd'hui, une circonstance favorable m'y ramène assez directement. Un de nos amis, imprimeur à Angers, M. Victor Pavie, frère de l'orientaliste voyageur, prépare à ses frais et avec un culte singulier une édition des vers choisis du poète Du Bellay, son compatriote. Déjà, il y a un

an environ, on avait reproduit ici la Défense et Illustration de la Langue françoise. Ce retour d'attention accordée au vieux poète angevin m'encourage moi-même à y revenir, et à compléter sur lui d'anciennes études beaucoup trop abrégées. Puis aussi, le dirai-je ? les loisirs, pour moi tout nouveaux, d'une docte bibliothèque où une bienveillance honorable m'a placé, viennent en aide à ce retour, et me remettent en goût aisément de l'érudition du XVI siècle. Ces poètes italiens latins que Gabriel Naudé a rapportés de son voyage d'Italie, et que Du Bellay a si bien connus et imités, sont sous ma main : c'est un attrait de plus dans ce sujet, plus neuf encore que vieilli, où ils vont me servir.

Il est bon, je le crois, de revenir ainsi à une certaine distance sur les premiers ouvrages qui nous occupèrent, et de revoir les mêmes objets sous deux inclinaisons de soleil. On ne l'a plus dans les yeux, ce soleil, comme au brillant matin ; on l'a derrière soi, et il éclaire plus lucidement l'après-midi de nos pensées. Mon opinion au fond, sur nos vieux poètes, ne sera guère différente de celle d'autrefois ; mais je l'exprimerai un peu différemment peut-être. Le premier coup d'œil que la jeunesse lance en entrant sur les choses est décisif d'ordinaire, et le peu d'originalité qu'on est destiné à avoir dans sa vie intellectuelle s'y trouve d'emblée tout empreint. Mais ce coup d'œil rapide a aussi du tranchant. En se jetant d'un bond sur ses armes, comme Achille, on s'y blesse quelquefois. Il y a à revenir ensuite sur les limites et la saillie exagérée des aperçus. Ainsi, dans ce sujet du XVI siècle, si j'ai paru sonner d'abord de la trompette héroïque, je n'aurai pas maintenant de peine à passer au ton plus rappaisé du sermo pedestris. J'ai traité Ronsard plus au grave, je prendrai plus familièrement le doux-coulant Du Bellay.

Cela nous sera d'autant plus facile avec lui, que son genre de talent et son caractère y prêtent. Son rôle, qui le fait venir le premier après Ronsard, fut beaucoup moins tendu et moins ambitieux. Au second rang dans une entreprise hasardée, il se trouva par là même moins compromis dans la déroute. Le Mélanchton, le Nicole, le Gerbet, dans cet essai de réforme et cette controverse poétique de la pléiade, ce fut Joachim Du Bellay.

Le bon Guillaume Colletet, dans sa vie manuscrite de Du Bellay, a très bien senti cette situation particulière du poète angevin, qui lui faisait trouver grace auprès d'une postérité déjà sévère. Il le compare en commençant à Janus, dont un visage regardait le siècle passé et l'autre le siècle à venir, « c'est-à-dire, ajoute-t-il, qu'après avoir fait l'un des plus grands ornemens de son siècle, il fait encore les délices du nôtre. Et c'est une chose étrange que de toute cette fameuse pléïade d'excellens esprits qui parurent sous le règne du roi Henri second, je ne vois que celui-ci qui ait conservé sa réputation toute pure et tout entière : car ceux-là même qui, par un certain dégoût des bonnes choses et par un excès de délicatesse, ne sauroient souffrir les nobles hardiesses de Ronsard, témoignent que celles de Du Bellay leur sont beaucoup plus supportables, et qu'il revient mieux à leur façon d'écrire et à celle de notre temps. » Sans aller si loin, notre impression est la même. Et non-seulement par ses œuvres, mais aussi par sa destinée, Du Bellay nous semble offrir et résumer dans sa modération l'image parfaite et en quelque sorte douloureuse d'une école qui a si peu vécu.

Il naquit au bourg de Liré, dans les Manges, à douze lieues d'Angers vers 1525. Cette date a été discutée. Ronsard était né le

11 septembre 1524, et Du Bellay a dit dans un sonnet des Regrets :

Tu me croiras, Ronsard, bien que tu sois plus sage,
Et quelque peu encor, ce crois-je, plus âgé.

En supposant donc Joachim né après septembre 1524, comme d'ailleurs on sait positivement qu'il mourut le 1 janvier 1560, il n'a vécu que trente-cinq ans. La famille de Du Bellay était ancienne, et surtout d'une grande illustration historique récente, grace à la branche d'où sortaient les deux frères, M. de Langey et le cardinal Du Bellay, si célèbres par les armes, les négociations et les lettres sous François I. M. de Langey mourut en 1543, avant que Joachim entrât dans le monde, et le cardinal, qui était souvent à Rome, et qui y séjourna même habituellement depuis la mort de François I, ne paraît avoir connu que plus tard son jeune cousin. Celui-ci passa une enfance et une jeunesse pénibles ; malgré son illustre parentage, il eut à souffrir avant de se faire jour. Né simple gentilhomme, on se tromperait en le faisant quelque chose de plus ;

a-t-il pu dire dans un sonnet à un ami. Lui-même, dans une belle élégie latine adressée à Jean de Morel d'Embrun, son Pylade, et écrite dans les derniers temps de sa vie (1559), il nous récapitule toutes ses vicissitudes de fortune et ses malheurs : cette élégie, d'un ton élevé et intime, représente comme son testament. On l'y voit dès l'enfance animé d'une noble émulation par ces grands exemples domestiques, mais un peu lointains, la gloire de M. de Langey et le lustre poétique et politique du cardinal ; c'étaient là pour lui des trophées de Miltiade, et qui l'empêchaient de dormir. Mais si jeune, orphelin de père et de mère, tombé sous la tutelle assez ingrate d'un frère aîné, il fut long-

temps à manquer de cette culture, de cette rosée fécondante que son génie implorait. Son frère mourait ; lui-même atteignait l'âge d'homme ; mais de nouveaux soins l'assaillirent. De pupille, le voilà à son tour devenu tuteur de son neveu, du fils de son frère ; le fardeau de la maison, la gestion d'affaires embrouillées, des procès à soutenir, l'enchaînèrent encore et achevèrent de l'éprouver :

Hoc ludo, his studiis primos transegimus annos :
Hæc sunt militiæ pulchra elementa meæ.

Àce propos de procès et de tutelle, de tout ce souci positif si malséant à un poète, le bon Colletet ne peut s'empêcher d'observer combien le grand cardinal de Richelieu fut sage, d'avoir, en établissant l'Académie française, obtenu du roi Louis XIII des lettres d'exemption de tutelle et de curatelle pour tant de beaux esprits présens et futurs, afin qu'ils ne courussent risque, par des soins si bas, d'être détournés de la vie contemplative du Dictionnaire et de leur fauteuil au Parnasse. Le fait est que le pauvre Du Bellay faillit y succomber. Sa santé s'y altéra pour ne jamais s'en relever complètement ; deux années entières la maladie le retint dans la chambre : c'est alors que l'étude le consola. Il lut pour la première fois, il déchiffra comme il put les poètes latins et grecs ; il comprit qu'il les pouvait imiter. Mais les imiter dans leur idiome même, comme tâchaient de faire les érudits, lui parut chose impossible ; la partie de son âge la plus propre à l'étude était déjà écoulée. Pourquoi ne pas les imiter en français ? se dit-il. La nécessité et l'instinct naturel s'accordèrent à l'y pousser.

C'est ici que se place sa première relation avec Ronsard ; ils étaient un peu parens ou alliés ; Ronsard avait même été, un moment, attaché à M. de Langey dans le Piémont. Du Bellay, à ce

qu'on raconte, était allé, sur le conseil de ses amis, étudier le droit à Poitiers « pour parvenir dans les emplois publics, à l'exemple de ses ancêtres, qui s'étaient avancés à la cour par les armes ou les saints canons. » Il est à croire que le cardinal, qui venait de se retirer à Rome depuis la mort de François I (1547), était pour quelque chose dans cette détermination de son jeune parent, et qu'il lui avait fait dire de se mettre en état de le rejoindre. Du Bellay avait alors l'épée, mais n'y tenait guère, et le droit menait à l'église. Quoi qu'il en soit, Du Bellay était en train, assure-t-on, de devenir un grand jurisconsulte, lorsqu'un jour, vers 1548, s'en revenant de Poitiers, il rencontra dans une hôtellerie Ronsard, qui retournait de son côté à Paris. Ils se connurent et se lièrent à l'instant. Ronsard n'était pas encore célèbre ; il achevait alors ce rude et docte noviciat de sept années auquel il s'était soumis sous la conduite de Jean Dorat, de concert avec Jean Antoine de Baïf, Remi Belleau et quelques autres. Du Bellay, arrivé un peu plus tard, voulut en être ; les idées de poésie, qu'il nourrissait en solitaire depuis deux ou trois années, mûrirent vite, grace à cette rencontre. Il était ardent, il était retardé et pressé, il devança même Ronsard.

Le premier recueil des poésies de Du Bellay, dédié à la princesse Marguerite, sœur de Henri II, est daté d'octobre 1549. Sa Défense et Illustration de la langue française, dédiée au cardinal Du Bellay, est datée de février 1549 ; mais, comme l'année ne commençait alors qu'à Pâques, il faut lire février 1550. Enfin son Olive parut vers la fin de cette même année 1559 ou au commencement de la suivante, à peu près en même temps que les premières poésies de Ronsard, lequel pourtant demeura le promoteur et le chef reconnu de l'entreprise : Du Bellay n'en fut que le premier lieutenant.

Le premier recueil de Du Bellay, si précipitamment publié en 1549, faillit ruiner son amitié avec Ronsard, et l'a fait accuser d'avoir dérobé son ami. Le détail de cette petite querelle intestine est resté assez obscur. Bayle, d'après Claude Binet, nous dit dans son article Ronsard du Dictionnaire : « Il plaida contre Joachim Du Bellay pour recouvrer quelques odes qu'on lui détenoit et qu'on lui avoit dérobées adroitement. » Et le moqueur ajoute en note, se donnant plus libre carrière : « Voilà un procès fort singulier ; je ne doute pas que Ronsard ne s'y échauffât autant que d'autres feroient pour recouvrer l'héritage de leur père. Son historien manie cela doucement, il craint de blesser le demandeur et le défendeur : ce dernier soutenoit devant les juges le personnage le plus odieux, mais l'autre ne laissoit pas de leur apprêter un peu à rire. » Colletet nous raconte la même historiette plus au sérieux, en reproduisant à peu près les termes de Claude Binet et en homme qui marche sur des charbons ardens : « Comme le bruit s'épandoit déjà partout de quatre livres d'odes que Ronsard promettoit à la façon de Pindare et d'Horace… Du Bellay, mu d'émulation jalouse, voulut s'essayer à en composer quelques-unes sur le modèle de celles-là, et trouvant moyen de les tirer du cabinet de l'auteur à son insu et de les voir, il en composa de pareilles et les fit courir pour prévenir la réputation de Ronsard ; et, y ajoutant quelques sonnets, il les mit en lumière l'an 1549, sous le titre de Recueil de poésies : ce qui fit naître dans l'esprit de notre Ronsard, sinon une envie noire, à tout le moins une jalousie raisonnable contre Du Bellay, jusques à intenter une action pour le recouvrement de ses papiers, et, les ayant ainsi retirés par la voie de la justice, comme il étoit généreux au possible et comme il avoit de tendres sentimens d'amitié pour Du Bellay,… il oublia toutes les choses passées, et ils vécurent toujours depuis

en parfaite intelligence : Ronsard fut le premier à exhorter Du Bellay à continuer dans l'ode. »

Pourtant cette action en justice est un peu forte : qu'en faut-il croire ? Voisenon se trouvait un jour avec Racine fils chez Voltaire, qui lisait sa tragédie d'Alzire. Racine, qui était peu gracieux, crut reconnaître au passage un de ses vers, et il répétait toujours entre ses dents et d'un air de grimace : « Ce vers-là est à moi. » Cela impatienta Voisenon, qui s'approcha de M. de Voltaire en lui disant : « Rendez-lui son vers, et qu'il s'en aille. » Mais ici ce n'était pas d'un vers qu'il s'agissait, c'était d'une ode, de plusieurs odes tout entières : quelle énormité ! Comment toutefois s'expliquer que Du Bellay les ait prises, ou qu'il ne les ait rendues que contraint ?

Cette anecdote m'a toujours paru suspecte : ce serait un vilain trait au début de carrière de Du Bellay qui n'en eut jamais par la suite à se reprocher ; ce serait la seule tache de sa vie. Je sens le besoin de m'en rendre compte, et voici comment je m'imagine simplement l'affaire. Du Bellay et Ronsard venaient de se rencontrer, ils s'étaient pris d'amitié vive ; Du Bellay surtout, dans sa première ferveur, voulait réparer les années perdues ; il brûlait d'ennoblir la langue, la poésie française, et d'y marquer son nom. Ronsard, plus grave, mieux préparé et au terme de sa longue étude, se montrait aussi moins pressé. À ce collége de Coqueret, où Du Bellay n'était peut-être pas tout-à-fait d'abord sur le même pied d'intimité que les autres, on parlait des projets futurs, des prochaines audaces ; Du Bellay lisait ses premiers sonnets ; mais, dès qu'il s'agissait de l'ode, Ronsard, dont c'était le domaine propre, ne s'expliquait qu'avec mystère et ne se déboutonnait pas ; il avait ses plans d'ode pindarique, ses secrets à lui, il élabo-

rait l'œuvre, il disait à ses amis avides : Attendez, et vous verrez. Or, comme je le suppose, Du Bellay, impatienté de cette réserve d'oracle et voulant rompre au plus vite la glace près du public, n'y put tenir, et il déroba un jour du tiroir le précieux cahier sibyllin, non pas pour copier et s'approprier aucune ode (rien de pareil), mais pour en surprendre la forme, le patron ; et, une fois informé, il alla de l'avant. Pure espièglerie, on le voit, d'écolier et de camarade. Ronsard s'en fâcha d'abord : il prit la chose au solennel, dans le style du genre, et voulut plaider ; puis il en rit. Ils restèrent tous deux trop étroitement, trop tendrement unis depuis, la mort de l'un inspira à l'autre de trop vrais accens, et cette mémoire pleurée lui imprima avec les années une vénération trop chère, pour qu'on puisse supposer qu'il y ait jamais eu une mauvaise action entre eux.

Ceci bien expliqué, il y a pour nous à apprécier ces premières œuvres de Du Bellay publiées en si peu de temps, presque dans le seul espace d'une année, et qui marquèrent avec éclat son entrée dans la carrière. Un assez long intervalle de silence suivit, durant lequel sa seconde manière se prépara ; car, dès l'année 1550, ou 1551 au plus tard, et probablement pendant que ses amis de Paris vaquaient à l'impression de son Olive, il partait pour Rome et s'y attachait au cardinal son parent, pour n'en plus revenir que quatre ans après, en 1555. Sa carrière littéraire fut comme coupée en deux par ce voyage et par cette longue absence ; sa santé s'y usa ; mais nous verrons peut-être, malgré les plaintes qu'il exhale, et dans la douceur de ces plaintes même, que son talent et son esprit y gagnèrent.

Le premier recueil, de 1549, se ressent de la rudesse du premier effort, et me semble, en quelque sorte, encore tout récent de

l'enclume. Jean Proust Angevin crut devoir y joindre une explication des passages poétiques les plus difficiles, et ce n'était pas superflu. La première pièce y a pour titre : Prosphonématique au roi très chrétien Henri II. Du Bellay, d'ailleurs, s'est sagement gardé du pindarique à proprement parler, et, malgré le patron dérobé à son ami, la forme lyrique qu'il affecte n'est que l'horatienne. Dans un Chant triomphal sur le voyage du roi à Boulogne en août 1549, il trouvait moyen d'introduire et de préconiser le nom de Ronsard ; preuve qu'il ne voulait en rien le déprimer. Une ode flatteuse au vieux poète Mellin de Saint-Celais témoignait d'avance de la modération de Du Bellay et tendait à fléchir le chef de l'ancienne école en faveur des survenans. Je ne remarque dans ce premier recueil que deux odes véritablement belles. L'une à Madame Marguerite sur ce qu'il faut écrire en sa langue exprime déjà les idées que Du Bellay reprendra et développera dans son Illustration ; il y dénombre les quatre grands poètes anciens, Homère et Pindare, Virgile et Horace, et désespère d'imiter les vieux en leur langue :

Princesse, je ne veux point suivre
D'une telle mer les dangers,
Aimant mieux entre les miens vivre
Que mourir chez les étrangers.
Mieux vaut que les siens on précède,
Le nom d'Achille poursuivant,
Que d'être ailleurs un Diomède,
Voire un Thersite bien souvent.
Quel siècle éteindra ta mémoire,
Ô Boccace ? et quels durs hivers
Pourront jamais sécher la gloire,
Pétrarque, de tes lauriers verts ?...

Voilà, ce me semble, des accens qui montent et auxquels on n'était pas jusqu'alors accoutumé. L'autre ode, également belle pour le temps, est adressée au seigneur Bouju et s'inspire du Quem tu Melpomene semel d'Horace : ce sont les conditions et les goûts du vrai poète, qui ne suit ni l'ambitieuse faveur des cours ni la tourbe insensée des villes, qui ne recherche ni les riches contrées d'outre-mer ni les colysées superbes,

Mais bien les fontaines vives
Mères des petits ruisseaux
Autour de leurs vertes rives
Encourtinés d'arbrisseaux…

Et encore, toujours parlant du poète :

Il tarde le cours des ondes,
Il donne oreilles aux bois,
Et les cavernes profondes
Fait rechanter sous sa voix.

Du Bellay, on le sent, se ressaisit de ces antiques douceurs en esprit pénétré, et, revenant vers la fin à Madame Marguerite, il dit volontiers de cette princesse ce qu'Horace appliquait à la muse :

Cette vénération, ce culte de Du Bellay pour Madame Marguerite sort des termes de convention et prit avec les années un touchant caractère. Dans les derniers sonnets de ses Regrets, publiés à la fin de sa vie (1559), il dédie à cette princesse, avec une émotion sincère, le plus pur de ses pensées et de ses affections. Il convient que d'abord il n'avait fait que l'admirer sans assez l'apprécier et la connaître, mais que depuis qu'il a vu de près d'Italie,

le Tibre et tous ces grands dieux que l'ignorance adore, et qu'il les a vus

sa princesse lui est apparue, au retour, dans tout son prix et dans sa vertu :

Alors je m'aperçus qu'ignorant son mérite,
J'avois, sans la connoître, admiré Marguerite,
Comme, sans les connoître, on admire les cieux.

Et ce sentiment, il l'a mieux exprimé que dans des rimes. En une lettre datée de trois mois avant sa mort (5 octobre 1559), déplorant le trépas de Henri II, il ne déplore pas moins le prochain département de sa Dame qui, devenue duchesse de Savoie, s'en allait dans les états de son mari : « Je ne puis, écrit-il, continuer plus longuement ce propos sans larmes, je dis les plus vraies larmes que je pleurai jamais… » En cela encore, Du Bellay me semble accomplir l'image parfaite, le juste emblème d'une école qui a si peu vécu et qui n'eut qu'un instant. Il brille avec Henri II, le voit mourir et meurt. Il chante sous un regard de Madame Marguerite, et, quand elle part pour la Savoie, il meurt. À cette heure-là, en effet, l'astre avait rempli son éclat ; l'école véritable, en ce qu'elle avait d'original et de vif, était finie.

La Défense et Illustration de la Langue Françoise, qui suivit de peu de mois son premier recueil, peut se dire encore la plus sûre gloire de Du Bellay, et son titre le plus durable aujourd'hui. Ce ne devait être d'abord qu'une épître ou avertissement au lecteur, en tête de poésies ; mais la pensée prit du développement, et l'essor s'en mêla : l'avertissement devint un petit volume. J'ai parlé trop longuement autrefois de cette harangue chaleureuse, pour avoir à y revenir ici : elle est d'ailleurs à relire tout entière. La prose

(chose remarquable, et à l'inverse des autres langues) a toujours eu le pas, chez nous, sur notre poésie. À côté de Villehardouin et de ses pages déjà épiques, nos poèmes chevaleresques rimés font mince figure ; Philippe de Comines est d'un autre ordre que Villon. De nos jours même, quand le souffle poétique moderne s'est réveillé, Châteaubriand, dans sa prose nombreuse, a pu précéder de vingt ans les premiers essais en vers de l'école qui se rattache à lui. Au XVI siècle, le même signe s'est rencontré. Du Bellay, le plus empressé, le plus vaillant des jeunes poètes et le porte-enseigne de la bande, veut planter sur la tour gauloise de Brancus la bannière de l'ode, les flammes et banderoles du sonnet ; que fait-il ? il essaie auparavant deux simples mots d'explication, pour prévenir de son dessein et de celui de ses jeunes amis ; et ces deux mots deviennent une harangue, et cette harangue devient le plus beau et le plus clair de l'œuvre. Comme dans tant d'entreprises qu'on a vues depuis, ou, pour mieux dire, comme dans presque toutes les entreprises humaines, c'est l'accident, c'est la préface qui vaut le mieux.

Honneur à lui pourtant d'avoir le premier, chez nous, compris et proclamé que le naturel facile n'est pas suffisant en poésie, qu'il y a le labeur et l'art, qu'il y a l'agonie sacrée ! Le premier il donna l'exemple, si rarement suivi, de l'élévation et de l'éloquence dans la critique. Son manifeste fit grand éclat et scandale : un poète de l'ancienne école, Charles Fontaine, y répondit par le Quintil horatian, dans lequel il prit à partie Du Bellay sur ses vers, et souligna des négligences, des répétitions, des métaphores : tout cela terre à terre, mais non sans justesse. La critique qui échauffe et la critique qui souligne étaient dès-lors en présence et en armes autant qu'elles le furent depuis à aucun moment.

Du Bellay, dans une Épître au lecteur placée en tête de l'Olive, revient sur ses desseins en poésie ; en répondant à quelques-unes des objections qu'on lui faisait, il les constate et nous en informe. Il n'espérait pas trouver grace auprès des rhétoriqueurs français ; il ne se dissimulait nullement que « telle nouveauté de poésie, pour le commencement, seroit trouvée fort étrange et rude. » On lui reprochait de réserver la lecture de ses écrits à une affectée demi-douzaine des plus renommés poètes qu'il avait cités dans son Illustration ; mais il n'avait pas prétendu faire, répondait-il, le catalogue de tous les autres. Il disait de fort bonnes choses sur l'imitation des anciens, et qui rappellent notablement les idées du poème de l'Invention par André Chénier. Ce qu'il voulait, c'était enrichir notre vulgaire d'une nouvelle ou plutôt ancienne renouvelée poésie :

Et nous-même ajoutons ici sur ces analogies d'André Chénier et de Du Bellay, et sur celles de ce dernier et d'Horace, que c'est en vain qu'on a dit des deux écoles poétiques françaises du XVI siècle et du nôtre, qu'elles étaient des écoles de la forme, et que les poètes n'y visaient qu'à l'art. Ceux qui font ces grandes critiques philosophiques aux poètes n'y entendent rien et sont des hommes d'un autre métier, d'une vocation supérieure probablement, mais là-dessus incompétente. C'est presque toujours par la forme, en effet, que se détermine le poète. On voit dans une vie d'Horace, publiée pour la première fois par Vanderbourg, que Mécènes pria le poète son ami de transporter dans la langue latine les différentes variétés de mètres inventées chez les Grecs, en partie par Archiloque, en partie par Alcée et Sapho, et que personne n'avait encore fait connaître aux Romains. Ainsi sont nées les odes d'Horace. C'est en voulant reproduire une forme qu'il a saisi et fixé ses propres sentimens. Ainsi à leur tour l'ont

tenté avec plus ou moins de bonheur Du Bellay, Ronsard, et ensuite André Chénier. Ce n'est pas la méthode qu'il faut inculper ; il n'y a en cause que l'exécution et le degré de réussite de l'œuvre.

Quelques mots encore de cette préface de l'Olive sont à relever en ce qu'ils dénotent chez Du Bellay une dignité peu commune aux gens de lettres et aux poètes de son temps et de tous les temps. Aux moqueurs et mauvais plaisans qui espéraient engager la partie avec lui, il répond qu'ils doivent chercher autre badin pour jouer ce rolle avecq'eux ; il se garde bien de leur prêter collet. Quant à ceux qui le détournent charitablement de la poésie comme futile, il les remercie, et d'un ton de gentilhomme qui ne sent en rien son rimeur entiché, je vous assure. Il ne s'exagère pas son rôle de poète ; il aime la muse par passe-temps, pour elle seule et pour les fruits secrets qu'elle lui procure ; sa petite muse, comme il dit, n'est aux gages de personne : elle est serve tant seulement de mon plaisir. Il fait donc des vers parce qu'il a la veine, et que cela lui plaît et le console ; mais il sait mettre chaque chose à sa place ; dans son élégie latine à Jean de Morel il le redira : la médecine, l'art de gouverner les hommes, la guerre, il sait au besoin céder le pas à ces grands emplois ; si la fortune les ouvrait devant lui, il y réussirait peut-être ; il est poète faute de mieux ; il est vrai que ce pis-aller le charme, et que, si l'on vient impertinemment l'y relancer, il ne se laissera pas faire. À messieurs les courtisans qui disent que les poètes sont fous, il avoue de bonne grace que c'est vérité :

Nous sommes fous en vers, et vous l'êtes en prose :
C'est le seul différent qu'est entre vous et nous.

Les cent quinze sonnets qui composent l'Olive laissent beaucoup à désirer tout en épuisant à satiété les mêmes images. Olive

est une beauté que Du Bellay célèbre comme Pétrarque célébra Laure ; après le laurier d'Apollon, c'est le tour de l'olivier de Pallas :

Phoebus amat laurum, glaucam sua Pallas olivam :
Ille suum vatem, nec minus ista suum,

lui disait Dorat. Ce jeu de mot sur l'olive et l'olivier se reproduit perpétuellement dans cette suite de sonnets ; à côté de Pallas, l'arche même et Noé ne sont oubliés :

Sacré rameau de céleste présage,
Rameau par qui la colombe envoyée
Au demeurant de la terre noyée
Porta jadis un si joyeux message…

Colletet nous apprend le vrai nom de la demoiselle ainsi célébrée ; il le tient de bonne tradition, assure-t-il : elle était Parisienne (et non d'Angers, comme Goujet l'a dit), et de la noble famille des Violes ; d'où par anagramme Olive. Mais cet amour n'était, on le pense bien, qu'un prétexte, un argument à sonnets. Du Bellay ne paraît avoir aimé sérieusement qu'une fois, à Rome, et il a célébré l'objet, en vers latins bien autrement ardens, sous le nom de Faustine.

Avant l'Olive on n'avait fait en France que deux ou trois sonnets ; je ne parle pas de la langue romane et des troubadours ; mais en français on en citait à peine un de Marot, un autre de Mellin de Saint-Celais. Du Bellay est incontestablement le premier qui fit fleurir le genre et qui greffa la bouture florentine sur le chêne gaulois.

Dans l'Olive, l'entrelacement des rimes masculines et féminines n'est pas encore régulièrement observé comme il va l'être quelques années plus tard dans les sonnets des Regrets. Les vers mâles et vigoureux véritablement, au dire de Colletet, n'ont pas encore, il en convient, toute la douceur et toute la politesse de ceux que le poète composa depuis. On ne parlait pourtant alors parmi les doctes et les curieux que des amours de Du Bellay pour Olive et de ceux de Ronsard pour Cassandre ; on les récitait, on les commentait ; on a la glose imprimée d'Antoine Muret sur les amours de Ronsard ; celle que le savant jurisconsulte lyonnais André de Rossant avait composée sur l'Olive de Du Bellay s'est perdue. Il semblait, disait-on, que l'amour eût quitté l'Italie pour venir habiter la France.

Du Bellay, au milieu de ce premier triomphe, part pour l'Italie, ce berceau de son désir, pour Rome où il va s'attacher au cardinal son parent. Il lui avait dédié l'Illustration et adressé une ode de son premier recueil : il résulte même de celle-ci que le cardinal aurait dû faire un voyage en France vers 1550, auquel cas il aurait naturellement connu et emmené avec lui son jeune cousin. Que Du Bellay n'ait fait que le suivre au retour, ou qu'il soit allé le rejoindre, une nouvelle vie pour lui commence. Il accomplissait ses vingt-cinq ans et était à ce point où un seul rayon de plus achève de nous mûrir.

Le cardinal auquel Du Bellay s'attachait était un personnage éminent par l'esprit, par les lumières, le doyen du Parnasse comme du sacré Collége. Il avait été autrefois le patron de Rabelais qu'il avait eu pour médecin dans ses anciens voyages de Rome, pour moine ou chanoine séculier à sa très commode abbaye de Saint-Maur, et à qui il avait procuré finalement la cure de

Meudon. On peut s'étonner, libéral et généreux comme il était, qu'il n'ait pas plus fait pour notre poète dont il put apprécier de ses yeux le dévouement et les services durant des années. Le cardinal avait à Rome le plus grand état de maison ; il s'était fait bâtir un magnifique palais près des Thermes de Dioclétien. Joachim devint son intendant, son homme d'affaires et de confiance :

Panjas, veux-tu savoir quels sont mes passe-temps ?
Je songe au lendemain, j'ai soin de la dépense
Qui se fait chaque jour, et si faut que je pense
À rendre sans argent cent créditeurs contens…
J'ai le corps maladif, et me faut voyager ;
Je suis né pour la muse, on me fait ménager…

Jamais d'ailleurs, dans les plaintes qu'il nous a laissées, jamais un mot ne lui échappe contre son patron. Ce n'est ni l'ambition ni l'avarice qui l'ont poussé près de lui et qui l'y enchaînent ; un sentiment plus noble le soutient :

L'honnête servitude où mon devoir me lie
M'a fait passer les monts de France en Italie.

Toute la série des souffrances et des affections de Du Bellay durant ce séjour à Rome nous est exprimée fidèlement dans deux recueils intimes, dans ses vers latins d'abord, puis dans ses Regrets ou Tristes à la manière d'Ovide.

Il y eut évidemment interruption du premier coup et comme solution de continuité dans son existence morale et poétique. Il arrivait avec de l'enthousiasme, avec des espérances ; il se heurta contre la vie positive, contre le spectacle de l'ambition et des vices sur la plus libre scène qui fut jamais. La Rome des Borgia,

des Médicis et des Farnèse, avait accumulé toutes sortes d'ingrédiens qui ne faisaient que continuer leur jeu avec moins de grandeur. Du Bellay arriva sous le pontificat égoïste et inactif de Jules III ; il dut assister, et en plus d'un sonnet il fait allusion aux circonstances du double conclave qui eut lieu à la mort de ce pape, puis à la mort de Marcel II, lequel ne régna que vingt-deux jours. Il put voir le début du pontificat belliqueux et violent de Paul IV. Son moment eût été bien mieux trouvé quelques années plus tôt sous Paul III, ce spirituel Farnèse qui décorait de la pourpre les muses latines dans la personne des Bembo et des Sadolet. Mais cet âge d'or finissait pour l'Italie lorsque Du Bellay y arriva ; il n'en put recueillir que le souffle tiède encore, et il le respira avec délices : son goût bientôt l'exhalera. Il lut ces vers latins modernes, et souvent si antiques, qu'il avait dédaignés ; il fut pris à leur charme, et lui, le champion de sa langue nationale, il ne put résister à prendre rang parmi les étrangers. Dans sa touchante pièce intitulée Patriœ desiderium, il sent le besoin de s'excuser :

Hoc Latium poscit, romanæ hæc debita linguæ
Est opera ; huc genius compulit ipse loci.

C'est donc un hommage, un tribut payé à la grande cité latine ; il faut bien parler latin à Rome. Ainsi Ovide, à qui il se compare, dut parler gète parmi les Sarmates. Et puis des vers français n'avaient pas là leur public, et les vers, si intimes qu'ils soient et si détachés du monde, ont toujours besoin d'un peu d'air et de soleil, d'un auditeur enfin :

Carmina principibus gaudent plausuque theatri,
Quique placet paucis displicet ipse sibi.

J'aime assez, je l'avouerai, cette sorte de contradiction à laquelle Du Bellay se laisse naturellement aller et dont il nous offre encore quelques exemples. Ainsi, dans ses Regrets, il se contente d'être familier et naturel, après avoir ailleurs prêché l'art. Ainsi, lui qui avait parlé contre les traductions des poètes, un jour qu'il se sent en moindre veine et à court d'invention, il traduit en vers deux chants de l'Énéide, et si on le lui reproche, il répondra : « Je n'ai pas oublié ce que autrefois j'ai dit des translations poétiques ; mais je ne suis si jalousement amoureux de mes premières appréhensions que j'aie honte de les changer quelquefois, à l'exemple de tant d'excellens auteurs dont l'autorité nous doit ôter cette opiniâtre opinion de vouloir toujours persister en ses avis, principalement en matières de lettres. Quant à moi, je ne suis pas stoïque jusques-là. » En général, on sent chez lui, en avançant, un homme qui a profité de la vie et qui, s'il a payé cher l'expérience, ne la rebute pas. Il a dit quelque part de ses dernières œuvres, de ses derniers fruits, en les offrant au lecteur, qu'ils ne sont du tout si savoureux que les premiers, mais qu'ils sont peut-être de meilleure garde. Du Perron goûtait beaucoup ce mot-là.

Il conviendrait peu d'insister en détail sur la suite des poésies latines de Du Bellay ; il en a lui-même reproduit plusieurs en vers français. De Thou, en louant ses Regrets, ajoute que Joachim avait moins réussi aux vers latins composés à Rome dans le même temps. Colletet est d'un autre avis et estime qu'au gré des connaisseurs, ces vers latins se ressentent du doux air du Tibre que l'auteur alors respirait. S'il m'était permis d'avoir un avis moi-même en une telle question, j'avouerai que, s'ils ne peuvent sans doute se comparer à ceux d'un Bembo ou d'un Naugerius, ils ne me paraissent aucunement inférieurs à ceux de Dorat, de L'-

Hôpital ou de tout autre Français de ce temps-là. La seule partie qui reste pour nous véritablement piquante dans les vers latins de Du Bellay, ce sont ses amours de Faustine. Le ton y prend une vivacité qui ne permet pas de croire cette fois que la flamme se soit contenue dans la sphère pétrarquesque. Il ne vit et n'aima cette Faustine que le quatrième été de son séjour à Rome ; il avait bravé fièrement jusque-là le coup d'œil des beautés romaines :

Et jam quarta Ceres capiti nova serta parabat,
Nec dederam sævo colla superba jugo.

Il n'est nullement question de cet amour dans ses Regrets, dont presque tous les sonnets ont été composés vers la troisième année de son séjour : à peine, vers la fin, pourrait-on entrevoir une vague allusion. Si Du Bellay avait aimé Faustine durant ces trois premières années, il n'aurait pas tant parlé de ses ennuis, ou du moins c'eût été pour lui de beaux ennuis, et non pas si insipides. À peine commençait-il à connaître et peut-être à posséder cette Faustine, que le mari, vieux et jaloux (comme ils sont toujours dans les élégies), et qui d'abord apparemment était absent, la retira de chez sa mère où elle vivait libre, pour la loger dans un cloître. Le belliqueux Paul IV venait de monter sur le siége pontifical ; il passait des revues du haut de ses balcons ; il appelait les soldats français à son secours pour marcher contre les Espagnols de Naples et prendre leur revanche des vieilles vêpres siciliennes. Mais Du Bellay, lui, soldat de Vénus, ne pense alors qu'à une autre conquête et à d'autres représailles ; il veut délivrer sa maîtresse captive sous la grille ; c'est là pour lui sa Naples et sa sirène :

Haec repetenda mihi tellus est vindice dextra,
Hoc bellum, hæc virtus, hæc mea Parthenope.

Il est curieux de voir comme le secrétaire du doyen du sacré collége, le prochain chanoine de Paris, celui qui, quatre ans plus tard, mourra désigné à l'archevêché de Bordeaux, parle ouvertement du cloître, des Vestales, où on a logé sa bien-aimée. Toutes les vestales brûlent, dit-il ; c'est un reste de l'ancien feu perpétuel de Vesta : puisse sa Faustine y redoubler d'étincelles ! En pur païen anacréontique, il désire être renfermé avec elle ; de jour il serait comme Jupiter qui se métamorphosa une fois en chaste Diane ; nulle vestale ne paraîtrait plus voilée et plus sévère, n'offrirait plus religieusement aux dieux les sacrifices et ne chanterait d'un cœur mieux pénétré les prières qui se répondent. Mais de nuit, oh ! de nuit, il redeviendrait Jupiter :

Sic gratis vicibus, Vestæ Venerisque sacerdos,
Nocte parum castus luce pudica forem.

Notez que ces poésies latines furent publiées à Paris deux ou trois ans après, en 1558, par Du Bellay lui-même, sans doute alors engagé dans les ordres. Elles sont dédiées à Madame Marguerite, et portent en tête un extrait de lettre du chancelier Olivier qui recommande l'auteur à la France. Étienne Pasquier, en une de ses épigrammes latines, ne craignait pas de rapprocher sa maîtresse poétique Sabine de cette Faustine romaine qui était si peu une Iris en l'air.

Il paraît bien, au reste, sans que Du Bellay explique comment, que sa Faustine en personne sortit du cloître et lui fut rendue ; les délires poétiques qui terminent l'annoncent assez ; il la célèbre plus volontiers dans cette lune heureuse sous le nom expressif de Columba :

Sus, ma petite Colombelle,
Ma petite belle rebelle,

ainsi qu'il l'a traduit en vers français depuis. On s'étonne de voir, au milieu de tels transports, qu'il ne semble pas avoir encore obtenu d'elle le dernier don, mais seulement, dit-il, summis bona proxima. Est-ce bien elle-même, en effet, qu'il alla voir une nuit chez elle en rendez-vous, et qui demeurait tout près de l'église Saint-Louis ? Il dut quitter Rome peu après, et peut-être aussi cette aventure contribua-t-elle au départ.

Mais, avant de faire partir Du Bellay de Rome, nous avons à le suivre dans toute sa poésie mélancolique des Regrets. Et voici comment je me figure la succession des poésies et des pensées de Du Bellay durant son séjour de Rome. Arrivé dans le premier enthousiasme, il tint bon quelque temps ; il paya sa bien-venue à la ville éternelle par des chants graves, par des vers latins (Romœ Descriptio) ; il admira et tenta de célébrer les antiques ruines, les colysées superbes,

il évoqua dans ce premier livre d'Antiquités le génie héroïque des lieux et lui dut quelques vrais accens :

Puis le tous les jours des affaires, les soins positifs de sa charge, le spectacle diminuant des intrigues, le gagnèrent bientôt et le plongèrent dans le dégoût. Quelqu'un a dit que la rêverie des poètes, c'est proprement l'ennui enchanté ; mais Du Bellay à Rome eut surtout l'ennui tracassé, ce qui est tout différent. Il regretta donc sa Loire, ses amis de Paris, son humble vie d'études, sa gloire interceptée au départ, et il eut, en ne croyant écrire que pour lui, des soupirs qui nous touchent encore. Depuis trois ans cloué comme un Prométhée sur l'Aventin, il ne prévoit pas de

terme à son exil : que faire ? que chanter ? Il ne vise plus à la grande faveur publique et n'aspire, comme devant, au temple de l'art ; il fait de ses vers français ses papiers journaux et ses plus humbles secrétaires : il se plaint à eux et leur demande seulement de gémir avec lui et de se consoler ensemble :

Je ne chante, Magny, je pleure mes ennuis,
Ou, pour le dire mieux, en pleurant je les chante,
Si bien qu'en les chantant, souvent je les enchante.

Et encore :

Si les vers ont été l'abus de ma jeunesse,
Les vers seront aussi l'appui de ma vieillesse ;
S'ils furent ma folie, ils seront ma raison.

Dans ses belles stances de dédicace à M. d'Avanson, ambassadeur de France à Rome, il exprime admirablement, par toutes sortes de gracieuses images, cette disposition plaintive et découragée de son ame : il chante, comme le laboureur, au hasard, pour s'évertuer au sillon ; il chante, comme le rameur, en cadence, afin de se rendre, s'il se peut, la rame plus légère. Il avertit toutefois que, pour ne fâcher le monde de ses pleurs (car, poète, on pense toujours un peu à ce monde pour qui l'on n'écrit pas), il entremêlera une douce satire à ses tableaux, et il a tenu parole : la Rome des satires de l'Arioste revit chez Du Bellay à travers des accens élégiaques pénétrés.

Littérairement, ces Regrets de Du Bellay ont encore du charme, à les lire d'une manière continue. À partir du XXXII, il est vrai, ils languissent beaucoup ; mais ils se relèvent, vers la fin, par de piquans portraits de la vie romaine. Le style en est pur et coulant ;

a-t-il dit très spirituellement du poète-écrivain, dans une boutade plaisante imitée de Buchanan ; ici, dans les Regrets, évidemment le style le démange moins ; sa plume va au sentiment, au naturel, même au risque d'un peu de prose. Dans un des sonnets à Ronsard, il lui dit d'un air d'abandon :

.....Je suivrai, si je puis,
Les plus humbles chansons de ta muse lassée.

Bien lui en a pris ; cette lyre un peu détendue n'a jamais mieux sonné ; les habitudes de l'art s'y retrouvent d'ailleurs à propos, au milieu des lenteurs et des négligences. Ainsi quelle plus poétique conclusion que celle qui couronne le sonnet XVI, dans lequel il nous représente à Rome trois poètes, trois amis tristes et exilés, lui-même, Magny attaché à M. d'Avanson, et Panjas qui suit quelque cardinal français (celui de Châtillon ou de Lorraine) ? Heureux, dit-il à Ronsard, tu courtises là-bas notre Henri, et ta docte chanson, en le célébrant, t'honore :

Las ! et nous cependant nous consumons notre âge
Sur le bord inconnu d'un étrange rivage,
Où le malheur nous fait ces tristes vers chanter :
Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,
Arrangés flanc à flanc parmi l'herbe nouvelle,
Bien loin sur un étang trois cygnes lamenter.

Quand Du Bellay fit ce sonnet-là, il avait respiré cet air subtil dont il parle en un endroit, et que la Gaule n'aurait pu lui donner, cette divine flamme attique et romaine tout ensemble.

Je suivrais plus longuement Du Bellay à Rome, si, en quelques pages d'un érudit et ingénieux travail, M. Ampère ne m'en avait dispensé. Je ne me permettrai d'ajouter qu'une seule remarque

aux siennes, et qui rentre tout-à-fait dans ses vues ; c'est que Du Bellay, tout en maudissant Rome et en ayant l'air de l'avoir prise en grippe, s'y attachait, s'y enracinait insensiblement, selon l'habitude de ceux qui n'y veulent que passer et qui s'y trouvent retenus. Le charme opérait aussi, et, ce qui est plus piquant, malgré lui. Il faut l'entendre :

D'où vient cela, Mauny, que tant plus on s'efforce
D'échapper hors d'ici, plus le Démon du lieu
(Et que seroit-ce donc, si ce n'est quelque dieu ?)
Nous y tient attachés par une douce force ?
Seroit-ce point d'amour cette alléchante amorce,
Ou quelque autre venin, dont après avoir beu
Nous sentons nos esprits nous laisser peu à peu,
Comme un corps qui se perd sous une neuve écorce ?
J'ai voulu mille fois de ce lieu m'étranger,
Mais je sens mes cheveux en feuilles se changer,
Mes bras en longs rameaux, et mes pieds en racine.
Bref, je ne suis plus rien qu'un vieil tronc animé,
Qui se plaint de se voir à ce bord transformé,
Comme le myrte anglois au rivage d'Alcine.

Voilà bien, ce me semble, ce magique enchantement de Rome qui fait oublier la patrie ; à moins qu'on ne veuille croire que ce charme secret pour Du Bellay, c'était déjà Faustine.

Un bon nombre des sonnets de la dernière moitié des Regrets ont la pointe spirituelle, dans le sens français et malin du mot ; aussi Fontenelle ne les a-t-il manqués dans son joli recueil choisi de nos poètes. Comme, par les places et les rues de Rome, la dame romaine à démarche grave ne se promène point, remarque Du Bellay, et qu'on n'y voit vaguer de femmes (c'était vrai alors)

que celles qui se sont donné l'honnête nom de la cour, il craint fort à son retour en France

Il se moque en passant de ces magnifiques doges de Venise, de ces vieux Sganarelles (le mot est approchant), surtout quand ils vont en cérémonie épouser la mer,

Marot en gaieté n'eût pas mieux trouvé, ni le bon Rabelais que Du Bellay cite aussi. Il y a de ces sonnets qui, sous air purement spirituel, sont poignans de satire, comme celui dans lequel on voit ces puissans prélats et seigneurs romains qui tout à l'heure se prélassaient pareils à des dieux, se troubler, pâlir tout d'un coup, si Sa Sainteté, de qui ils tiennent tout, a craché dans le bassin un petit filet de sang,

Parmi le butin que Du Bellay rapporta de Rome, il m'est impossible de ne pas compter les plus agréables vers qu'on cite de lui, bien qu'ils ne fassent point partie des Regrets ; mais ils ont été publiés vers le même temps, peu avant sa mort ; je veux parler de ses Jeux rustiques. C'est naturellement le voyage d'Italie qui mit Du Bellay à la source de tous ces poètes latins de la renaissance italienne, et de Naugerius en particulier, l'un des plus charmans, qu'il a reproduit avec prédilection et, en l'imitant, surpassé. Naugerius, ou Navagero, était ce noble vénitien qui offrit à Vulcain, c'est-à-dire qui brûla ses premières Sylves imitées de Stace, quand il se convertit à Virgile, et qui sacrifiait tous les ans un exemplaire de Martial en l'honneur de Catulle. Il ne vivait plus depuis déjà long-temps quand Du Bellay fit le voyage d'Italie ; mais ses Lusus couraient dans toutes les mains. Or, on sait la jolie chanson de Du Bellay :

UN VANNEUR DE BLE AUX VENTS.

Àvous, troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez,
J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses
Tout fraîchement écloses,
Et ces œillets aussi.
De votre douce haleine
Éventez cette plaine,
Éventez ce séjour,
Ce pendant que j'ahanne
À mon blé que je vanne
À la chaleur du jour !

L'original est de Naugerius ; il faut le citer pour faire comprendre de quelle manière Du Bellay a pu être inventeur en traduisant :

VOTA AD AURAS.

Auræ quæ levibus percurritis aera pennis,
Et strepitis blando per nemora alta sono,
Serta dat hæc vobis, vobis hæc rusticus Idmon
Spargit odorato plena canistra croco.
Vos lenite œstum, et paleas sejungite inanes,
Dum medio fruges ventilat ille die.

L'invention seule du rhythme a conduit Du Bellay à sortir de la monotonie du distique latin, si parfait qu'il fût, et à faire une villanelle toute chantante et ailes déployées, qui sent la gaieté naturelle des campagnes au lendemain de la moisson, et qui nous arrive dans l'écho.

Àsimple vue, je ne saurais mieux comparer les deux pièces qu'à un escadron d'abeilles qui, chez Naugerius, est un peu ramassé, mais qui soudainement s'allonge et défile à travers l'air à la voix de Du Bellay. L'impression est tout autre, l'ordre seul de bataille a changé.

Mais voici qui est peut-être mieux. Le même Naugerius avait fait cette autre épigramme :

THYRSIDIS VOTA VENERI.

Quod tulit optata tandem de Leucide Thyrsis
Fructum aliquem, bas violas dat tibi, sancta Venus.
Post sepem hanc sensim obrepens, tria basia sumpsi :
Nil ultra potui : nam prope mater erat.
Nunc violas, sed, plena feram si vota, dicabo
Inscriptam hoc myrtum carmine, Diva, tibi :
« Hanc Veneri myrtum Thyrsis, quod amore potitus
Dedicat, atque una seque suosque greges. »

Ce que Du Bellay a reproduit et déployé encore de la sorte, dans une des plus gracieuses pièces de notre langue :

À VENUS.

Ayant, après long désir,
Pris de ma douce ennemie

Quelques arrhes du plaisir
Que sa rigueur me dénie,

Je t'offre ces beaux œillets,
Vénus, je t'offre ces roses
Dont les boutons vermeillets
Imitent les lèvres closes
Que j'ai baisé par trois fois,
Marchant tout beau dessous l'ombre
De ce buisson que tu vois ;
Et n'ai su passer ce nombre,
Pour ce que la mère étoit
Auprès de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit :
De peur encore j'en tremble.
Or' je te donne ces fleurs ;
Mais, si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs
Comme à mes yeux elle est belle,
Un myrte je dédîrai
Dessus les rives de Loire,
Et sur l'écorce écrirai
Ces quatre vers à ta gloire :
« Thénot, sur ce bord ici,
« À Vénus sacre et ordonne
« Ce myrte, et lui donne aussi
« Ses troupeaux et sa personne. »

N'a-t-on pas remarqué, en lisant, à cet endroit :

.....
Imitant les lèvres closes

Que j'ai baisé par trois fois,

comme le sens enjambe sur la strophe, comme la phrase se continue à travers, s'allonge (sensim obrepit), et semble imiter l'amant lui-même glissant tout beau dessous l'ombre ?

ce vers-là, après le long et sinueux chemin où le poète furtif semble n'avoir osé respirer, repose à propos, fait arrêt et image. Tout dans cette petite action s'enchaîne, s'anime, se fleurit à chaque pas. Du Bellay, en imitant ainsi, crée dans le détail et dans la diction, tout-à-fait comme La Fontaine. Que si maintenant on joint à ces deux pièces exquises de Du Bellay son admirable sonnet du petit Liré, on aura, à côté des pages de l'Illustration et comme autour d'elles, une simple couronne poétique tressée de trois fleurs, mais de ces fleurs qui suffisent, tant que vit une littérature, à sauver et à honorer un nom. Le sonnet du petit Liré est également imité du latin, mais du latin de Du Bellay lui-même, et le poète a fait ici pour lui comme pour les autres, il s'est embelli en se traduisant. Dans son élégie intitulée Patriœ desiderium, il s'était écrié, par allusion à Ulysse :

Felix qui mores multorum vidit et urbes,
Sedibus et potuit consenuisse suis ;

et il continuait sur ce ton. Mais voici, sous sa plume redevenue française, ce que cette pensée, d'abord un peu générale, et qui gardait, malgré tout, quelque chose d'un écho et d'un centon des anciens, a produit de tout-à-fait indigène et de natal :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cettui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parens le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le toit de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage !
Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine ;
Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Cette douceur angevine, qu'on y veuille penser, est mêlée ici de la romaine, de la vénitienne, de toute celle que Du Bellay a respirée là-bas. Seule et primitive, avant de passer par l'exil romain, elle n'eût jamais eu cette finesse, cette saveur poétique consommée. C'est bien toujours le vin du pays, mais qui a voyagé, et qui revient avec l'arome. Combien n'entre-t-il pas d'élémens divers, ainsi combinés et pétris, dans le goût mûri qui a l'air simple ! Combien de fleurs dans le miel parfait ! Combien de sortes de nectars dans le baiser de Vénus !

Il est dans l'Anthologie deux vers que le sonnet de Du Bellay rappelle ; les avait-il lus ? Ils expriment le même sentiment dans une larme intraduisible : « La maison et la patrie sont la grace de la vie : tous autres soins pour les mortels, ce n'est pas vivre, c'est souffrir. »

Enfin Du Bellay quitte Rome et l'Italie ; le cardinal a besoin de lui en France et l'y renvoie pour y soigner des affaires importantes. Il repasse les monts, mais non plus comme il les avait passés la première fois, en conquérant et en vainqueur. Quatre années accomplies ont changé pour lui bien des perspectives. Usé

par les ennuis, par les chagrins où sa sensibilité se consume, tout récemment encore vieilli par les tourmens de l'amour et par ses trop vives consolations peut-être, il est presque blanc de cheveux. Au seuil de ce foyer tant désiré, d'autres tracas l'attendent ; les ronces ont poussé ; les procès foisonnent. Il lui faudrait, pour chasser je ne sais quels ennemis qu'il y retrouve, l'arc d'Ulysse ou celui d'Apollon.

s'écrie-t-il. Ainsi Horace regrette Tibur à Rome et Rome à Tibur ; ainsi Martial, à peine retourné dans sa Bilbilis, qui faisait depuis des années l'objet de ses vœux, s'en dégoûte et redemande les Esquilies. Quand Tibulle a décrit si amoureusement la vie champêtre, il était à la guerre près de Messala.

Pour Du Bellay, quelques consolations se mêlèrent sans doute aux nouvelles amertumes, et tous ses espoirs ne furent pas trompés. Ses amis célébrèrent avec transport son retour ; Dorat fit une pièce latine ; ce fut une fête cordiale des muses chez Ronsard, Baïf et Belleau. Au bout d'un ou de deux ans, et sa santé n'y suffisant plus, Du Bellay se déchargea de la gestion des affaires du cardinal ; il sortit pauvre et pur de ce long et considérable service. Il revint à la Muse, et fit ses Jeux rustiques ; il mit ordre à ses vers de Rome et les compléta ; il publia ses poésies latines (Épigrammes, Amours, Élégies) en 1558, et l'année suivante ses sonnets des Regrets. Mais une calomnie à ce propos vint l'affliger : on le desservit près du cardinal à Rome. Ses vers étaient le prétexte ; mais Du Bellay ne s'en explique pas davantage, et cette accusation est demeurée obscure comme celle qui pesa sur Ovide. Que put-on dire ? La licence de quelques pièces à Faustine lui fut-elle reprochée ? Supposa-t-on malignement que quelques sonnets des Regrets, qui couraient avant la publication,

atteignaient le cardinal lui-même ? Dans ce cas Du Bellay, en les publiant, détruisait l'objection. Toujours est-il qu'il devenait criant qu'un homme de ce mérite et de ce parentage demeurât aussi maltraité de la fortune. Le chancelier François Olivier, Michel de L'Hôpital, tous ses amis s'en plaignaient hautement pour lui. On assure que, lorsqu'il mourut, il était rentré dans les bonnes graces du cardinal, qui allait se démettre en sa faveur de l'archevêché de Bordeaux. Et certes, qui avait fait de Rabelais un curé de Meudon pouvait bien, sans scrupule, faire Du Bellay archevêque. Quelques sonnets de celui-ci à Madame Marguerite, quelques autres de l'Honnête Amour qui sentent leur fin, des stances étrangement douloureuses et poignantes intitulées la Complainte du Désespéré, semblent dénoter vraiment qu'il s'occupait à corriger les impressions trop vives de ses premières ardeurs et à méditer de plus graves affections, sacrato homine digniora, dit Sainte-Marthe.

Au milieu de son dépérissement de santé, il était devenu demi-sourd, et pendant les derniers mois de sa vie cette surdité augmenta considérablement, jusqu'à le condamner à garder tout-à-fait la chambre. Dans son Hymne de la Surdité à Ronsard, dans son élégie à Morel, il parle agréablement de cet accident. Jacques Veilliard de Chartres, en son oraison funèbre de Ronsard, dit que Du Bellay chérissait tellement ce grand poète, qu'il tâchait de l'imiter en tout, jusques à vouloir passer pour sourdaud aussi bien que lui, quoiqu'il ne le fût pas en effet. « Ainsi les meilleurs disciples de Platon prenoient plaisir à marcher voûtés et courbés comme lui, et ceux d'Aristote tâchoient, en parlant, de hésiter et bégayer à son exemple. » Mais cette explication est plus ingénieuse que vraie. La surdité de Du Bellay, trop réelle, précéda seulement l'apoplexie qui l'emporta, et dont elle était un symp-

tôme. Si l'on voulait pourtant plaisanter à son exemple là-dessus, on pourrait dire que Ronsard et lui étaient demi-sourds en effet, et qu'on le voit bien dans leurs vers : ils en ont fait une bonne moitié du côté de leur mauvaise oreille. Et puis, comme certains sourds qui entendent plus juste lorsqu'on parle à demi-voix, ils se sont mieux entendus dans les chants de ton moyen que lorsqu'ils ont embouché la trompette épique ou pindarique.

Du Bellay fut enlevé le 11 janvier 1560, à Paris, six semaines seulement avant que son parent le cardinal mourût à Rome, et moins d'un an après que Martin Du Bellay, frère de ce dernier, était mort à sa maison de Glatigny dans le Maine : inégaux de fortune, mais tous les trois d'une race et d'un nom qu'ils honorent, De Thou les a pu joindre avec éloge dans son histoire. J'ai dit que Joachim mourut à temps : Scévole de Sainte-Marthe a déjà remarqué que ce fut l'année même de la conjuration d'Amboise, et quand les dissensions civiles allaient mettre le feu à la patrie. Ronsard a trop vécu d'avoir vu Charles IX et la Saint-Barthelémy, et d'avoir dû chanter alentour. Du Bellay, d'ailleurs, mourut sans illusion ; au moral aussi, il avait blanchi vite. Il avait eu le temps de voir les méchans imitateurs poétiques foisonner et corrompre, comme toujours, les premières traces. Il ne pense pas là-dessus autrement que Pasquier et De Thou ; une sanglante épigramme latine de lui en fait foi, et en français même il n'hésite pas à dire :

Hélicon est tari, Parnasse est une plaine,
Les lauriers sont séchés……

Quand on en est là, il vaut mieux sortir. Lui donc, le plus pressé des novateurs et en tête de la génération poétique par son appel de l'Illustration, il tomba aussi le premier. Quelques autres

peut-être, dans les secondaires, avaient disparu déjà. Un intéressant poète, Jacques Tahureau, était mort dès 1555, ainsi que Jean de La Péruse, auteur d'une Médée. Olivier de Magny, ami de Du Bellay et que nous avons vu son compagnon à Rome, mourait au retour vers le même temps que lui (1560). Mais Du Bellay, parmi les importans, fit le premier vide ; ce fut, des sept chefs de la pléiade, le premier qui quitta la bande et sonna le départ. À l'autre extrémité du groupe, au contraire, Étienne Pasquier, avec Pontus de Tyard et Louis Le Caron, survécut plus de quarante ans encore, et il rassemblait, après 1600, les souvenirs déjà lointains de cette époque, quand déjà Malherbe était venu et régnait, Malherbe qu'il ne nommait même pas.

Les œuvres françaises de Du Bellay ont été réunies au complet par les soins de ses amis dans l'édition de 1569, mainte fois reproduite. Ses reliques mortelles avaient été déposées dans l'église de Notre-Dame, au côté droit du chœur, à la chapelle de Saint-Crépin et Saint-Crépinien. Il y avait eu à Notre-Dame assez d'évêques et de chanoines du nom de Du Bellay pour que ce lui fût comme une sépulture domestique.

Tous les poètes du temps le pleurèrent à l'envi. Ronsard, en maint endroit solennel ou affectueux, évoqua son ombre ; Remi Belleau lui consacra un Chant pastoral. Colletet, dans sa vie (manuscrite) de notre poète, épuise tous ces témoignages funéraires ; mais il va un peu loin lorsque, entraîné par la chaleur de l'énumération, il y met une pièce latine de Bembo, lequel était mort avant que Du Bellay visitât Rome. Le livre des Antiquités eut l'honneur d'être traduit en anglais par Spenser. Au XVII siècle, le nom de Du Bellay s'est encore soutenu et a surnagé sans trop

d'injure dans le naufrage du passé. Ménage, son compatriote d'Anjou, parle, en une églogue, de

Colletet, dans son Art poétique imprimé, remarque que, de cette multitude d'anciens sonnets, il n'y a guère que ceux de Du Bellay qui aient forcé les temps. Sorel, Godeau, tiennent compte de sa gravité et de sa douceur. Boileau ne le lisait pas, mais Fontenelle l'a connu et extrait avec goût. Au XVIII siècle, Marmontel l'a cité et loué ; les auteurs des Annales poétiques, Sautreau de Marsy et Imbert, l'ont présenté au public avec faveur. En un mot, cette sorte de modestie qu'il a su garder dans les espérances et dans le talent, a été comprise et a obtenu grace. Lorsque nous-même nous eûmes il y a quelques années, à nous occuper de lui, il nous a suffi à son égard de développer et de préciser les vestiges de bon renom qu'il avait laissés ; nous n'avons pas eu à le réhabiliter comme Ronsard. Mais ce nous a été aujourd'hui une tâche très douce pourtant, que de revenir en détail sur lui, et d'en parler plus longuement, plus complaisamment que personne n'avait fait encore. Bien des réflexions à demi philosophiques nous ont été, chemin faisant, suggérées. Les écoles poétiques passent vite ; les grands poètes seuls demeurent ; les poètes qui n'ont été qu'agréables s'en vont. Il en est un peu de ce que nous appelons les beaux vers comme des beaux visages que nous avons vus dans notre jeunesse. D'autres viendront qui, à leur tour, en aimeront d'autres ; — et ils sont déjà venus.

Sainte-Beuve.

Il aurait donc eu trente-cinq ans accomplis en 1558. Mais la nécessité du vers l'aura ici emporté sur l'exacte chronologie, et Du Bellay aura fait comme Béranger, qui, dans sa chanson du Tailleur et de la Fée, s'est vieilli d'un an ou deux pour la rime.

Tout ce que j'ai de bon, tout ce qu'en moi je prise,
C'est d'être, comme toi, sans fraude et sans feintise,
D'être bon compagnon, d'être à la bonne foi,
Et d'être, mon Ronsard, demi-sourd comme toi ?

Nous reviendrons ailleurs sur cette surdité-là.

Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxisse modos.....

Mittitur interea Romam Bellaius ille...
Alpibus et duris ille sequendus erat.

Haud prius illa tamen nobis erepta fuit, quam
Venit in amplexus terque quaterque meos.

Nox erat, et pactæ properabam ad tecta puellæ,
Junguntur fano quæ, Lodoice, tuo.

L'église dite Saint-Louis-des-Français est d'une date postérieure. Quelle était cette église Saint-Louis de 1555 ? Je laisse ce point de topographie à M. Nibby et aux antiquaires.

Moi qui rêvais la vie en une verte enceinte,
Des loisirs de pasteur, et sous les bois sacrés

Des vers heureux de naître et long-temps murmurés ;
Moi dont les chastes nuits, avant la lampe éteinte,
Ourdiraient des tissus où l'ame serait peinte,
Ou dont les jeux errans, par la lune éclairés,
S'en iraient faire un charme avec les fleurs des prés ;
Moi dont le cœur surtout garde une image sainte !
Au tracas des journaux perdu matin et soir,
Je suis à ce métier comme un Juif au comptoir,

Mais comme un Juif du moins qui garde en la demeure,
Dans l'arrière-boutique où ne vient nul chalant,
Sa Rebecca divine, un ange consolant,
Dont il rentre baiser le front dix fois par heure.

C'est inspiré d'un fragment délicieux de Philémon sur les larmes que Naugerius avait traduit, et Du Bellay sans doute l'avait pris là.

dit-il à l'imitation d'Ovide ; c'est d'avance comme Lamartine :

Ces cheveux dont la neige, hélas ! argente à peine
Un front où la douleur a gravé le passé.

Iratum insonti nostræ fecere Camenæ,
Iratum malim qui vel habere Jovem.
Hei mihi Peligni crudelia fata poetæ
Hic etiam fatis sunt renovata meis…

Jean Bertaut

ANCIENS

POÈTES FRANCAIS.

JEAN BERTAUT.

M. de Saci, le traducteur de la Bible et le saint confesseur, avait coutume de dire que les anges, quand ils sont une fois entrés dans un sentiment et qu'ils ont proféré une parole, la répètent durant l'éternité ; elle devient à l'instant leur fonction, leur œuvre et leur pensée immuable. Les saints ici-bas sont un

peu de même. Chez la plupart des hommes, au contraire, les paroles passent, et les mouvemens varient. Entendons-nous bien pourtant ; c'est au moral qu'il est difficile et rare de rester fixe et de se répéter ; dans l'ordre des idées, c'est trop commun. Le monde se trouve tout rempli, à défaut d'anges, d'honnêtes gens qui se répètent ; une fois arrivé à un certain point, on tourne dans son cercle, on vit sur son fonds, pour ne pas dire sur son fumier.

Ainsi ai-je tout l'air de faire à propos du XVI siècle ; je n'en sortirai pas. J'en prends donc mon parti, c'est le mieux, et j'enfonce, heureux si je retrouve quelque nouveauté en creusant.

Plus d'une circonstance incidemment, et presque involontairement, m'y ramène. Ayant reparlé par occasion de Du Bellay, il est naturel de suivre. Or Bertaut a été le second de Desportes, comme Du Bellay l'avait été de Ronsard : voilà un pendant tout trouvé. Du Bartas aura son tour. Dans le Tableau de la Poésie française au seizième siècle, je les avais laissés au second plan, le tout étant subordonné à Ronsard ; je tiens à compléter sur eux ma pensée et à faire sortir mes raisons à l'appui, avant que M. Ampère, qui s'avance avec toutes ses forces, soit venu régler définitivement ces points de débat, et qu'il y ait clôture. On aurait tort d'ailleurs de croire que ces sujets ne sont pas aussi actuels aujourd'hui que jamais. J'ai dit combien Du Bellay, et dans sa patrie d'Anjou, et à Paris même, avait occupé de studieux amateurs en ces derniers temps. Il y a quelques mois, M. Philarète Chasles écrivait de bien judicieuses et spirituelles pages sur Desportes. L'autre jour, je tombai au travers d'une discussion très intéressante sur Bertaut entre deux interlocuteurs érudits, dont l'un, M. Ampère lui-même, avait abordé ce vieux poète à son cours du

Collége de France, et dont l'autre, M. Henri Martin, en avait traité non moins ex professo dans un mémoire inséré parmi ceux de l'Académie de Caen. Je survins in medias res, en plein Bertaut ; j'étais tout préparé, ayant justement, et par une singulière conjonction d'étoiles, passé ma matinée à le lire. Il m'a semblé, en écoutant, qu'il y avait à dire sur Bertaut, à me défendre même à son sujet, et que c'était une question flagrante.

Bertaut, qui n'avait que quatre ou cinq ans de plus que son compatriote Malherbe, mais qui appartient au mouvement poétique antérieur, a-t-il été, en effet, une espèce de Malherbe anticipé, un réformateur pacifique et doux ? A-t-il eu, en douceur, en harmonie, en sensibilité, de quoi présager à l'avance le ton de Racine lui-même ? Bertaut était-il un commencement ou une fin ? Eut-il une postérité littéraire, et laquelle ? Doit-il nous paraître supérieur, comme poète, à Desportes, son aîné, et qu'on est habitué à lui préférer ? A-t-il fait preuve d'une telle valeur propre, d'une telle qualité originale et active entre ses contemporains les plus distingués ? Ce sont là des points sur quelques-uns desquels je regretterais de voir l'historien littéraire plier. J'ai été autrefois un peu sévère sur Bertaut ; je voudrais, s'il se peut, maintenir et modifier tout ensemble ce premier jugement, le maintenir en y introduisant de bon gré des circonstances atténuantes. Ce à quoi je tiens sur ces vieux poètes, ce n'est pas à justifier tel ou tel détail de jugement particulier trop court, trop absolu, mais la ligne même, la courbe générale de mon ancienne opinion, les proportions relatives des talens. Dans la marche et le départ des écoles littéraires, l'essentiel pour la critique qui observe, ou qui retrouve, est de battre la mesure temps.

Ronsard, au milieu du XVI siècle, avait eu beau hausser le ton, viser au grand, et écrire pour les doctes : la poésie française était vite revenue avec Desportes à n'être qu'une poésie de dames, comme le disait assez dédaigneusement Antoine Muret de celle d'avant Ronsard. Desportes passa de l'imitation grecque à l'italienne pure ; il sema les tendresses brillantes et jolies. Je me le représente comme l'Ovide, l'Euripide, la décadence fleurie et harmonieuse du mouvement de Ronsard. Bertaut en est l'extrême queue traînante, et non sans grace.

Que de petits touts ainsi, que de décadences après une courte floraison, depuis les commencemens de notre langue ! Sous Philippe-Auguste, je suppose, un je ne sais quoi de rude et d'énergique s'ébauche, qui se décore plus vivement sous saint Louis, pour s'allourdir et se délayer sous Philippe-le-Bel et les Valois. On recommence à grand effort sous Charles V le sage, le savant ; on retombe avec Charles VI ; on est détruit, ou peu s'en faut, sous Charles VII. Sous Louis XII, on se ressaie ; on fleurit sous François I ; Henri II coupe court et perce d'un autre. Et ce qui s'entame sous Henri II, ce qui se prolonge et s'asseoit sur le trône avec Charles IX, va s'affadir et se mignonner sous Henri III. Ainsi d'essais en chutes, de montées en déclins, avant d'arriver à la vraie hauteur principale et dominante, au sommet naturel du pays, au plateau. Traversant un jour les Ardennes en automne, parti de Fumay, j'allais de montées en descentes et de ravins en montées encore, par des ondulations sans fin et que couvraient au regard les bois à demi dépouillés ; et pourtant, somme toute, on montait toujours, jusqu'à ce qu'on eût atteint le plateau de Rocroy, le point le plus élevé. Ce Rocroy (le nom y prête), c'est notre époque de Louis XIV.

Àtravers cette succession et ces plis de terrain dont M. Ampère aura le premier donné la loi, on peut suivre la langue française actuelle se dégageant, montant, se formant. On n'a long-temps connu d'elle, en poésie, qu'un bout de lisière et un lointain le plus en vue, par Marot, Villon, le Roman de la Rose. Il ne faudrait pas trop mépriser cet ancien chemin battu, maintenant qu'on en a reconnu une foule d'autres plus couverts. Il suffit qu'on l'ait long-temps cru l'unique, pour qu'il reste le principal. Quoi qu'il en soit, la langue française ressemble assez bien, en effet, à ce vénérable noyer auquel la comparait récemment M. Delécluse. Elle a eu quatre siècles de racines, elle n'a guère que trois siècles encore de tronc et d'ombrage.

Ici, pour me tenir aux alentours de Malherbe et à Bertaut, je voudrais simplement deux choses :

1 Montrer que Bertaut n'a rien innové d'essentiel, rien réparé ni réformé, et qu'il n'a fait que suivre ;

2 Laisser voir qu'à part cette question d'originalité et d'invention dans le rôle, il est effectivement en plus d'un endroit un agréable et très doux poète.

Jean Bertaut était de Caen ; il y naissait vers 1552, comme Malherbe vers 1556, de sorte que dans le conflit qu'on voudrait élever entre eux deux, la Normandie ne saurait être en cause, pas même la basse Normandie ; ce n'est qu'un débat de préséance entre deux natifs, une querelle de ménage et d'intérieur. Son article latin dans le Gallia christiana le fait condisciple de Du Perron, qui fut un poète de la même nuance. Il n'avait que seize ans (lui-même nous le raconte dans sa pièce sur le trépas de Ronsard), lorsqu'il commença de rêver et de rimer. Les vers de

Desportes, qui ne parurent en recueil pour la première fois qu'en 1573, n'étaient pas publiés encore. Dès que le jeune homme les vit, déçu, nous dit-il, par cette apparente facilité qui en fait le charme, il essaya de les imiter. Desportes n'avait que six ans plus que lui ; jeune homme lui-même, il servit de patron à son nouveau rival et disciple en poésie ; il fut son introducteur près de Ronsard. Mathurin Regnier, neveu de Desportes, dans cette admirable satire V, sur les humeurs diverses d'un chacun, qu'il adresse à Bertaut, a dit :

Mon oncle m'a conté que, montrant à Ronsard
Tes vers étincelans et de lumière et d'art,
Il ne sut que reprendre en ton apprentissage,
Sinon qu'il te jugeoit pour un poète trop sage.

Et dans le courant de la satire qui a un air d'apologie personnelle, il oppose plus d'une fois son tempérament de feu, et tout ce qui s'en suit de risqué, à l'esprit rassis de l'honnête Bertaut. Celui-ci, dans une élégie de sa première jeunesse, a pris soin de nous exprimer ses impressions sur les œuvres de Desportes lorsqu'il les lut d'abord ; c'est un sentiment doux et triste, humble et découragé, une admiration soumise qui ne laisse place à aucune révolte de novateur. Ainsi, pensait-il de Desportes,

Ainsi soupireroit au fort de son martyre
Le dieu même Apollon se plaignant à sa lyre,
Si la flèche d'Amour, avec sa pointe d'or,
Pour une autre Daphné le reblessoit encor.

La pièce est pour dire qu'une fois le poète avait promis à celle qu'il adore d'immortaliser par l'univers sa beauté ; mais, depuis qu'il a lu Desportes, la lyre lui tombe des mains, et il désespère :

Quant à moi, dépouillé d'espérance et d'envie,
Je prends ici mon luth, et, jurant, je promets
Par celui d'Apollon, de n'en jouer jamais.

Puis il trouve que ce désespoir lui-même renferme trop d'orgueil, que c'est vouloir tout ou rien, et il se résigne à chanter à son rang, bien loin, après tant de divins esprits :

Donc adore leur pas, et, content de les suivre,
Fais que ce vin d'orgueil jamais plus ne t'enivre.
Connois-toi désormais, ô mon Entendement,
Et, comme étant humain, espère humainement…

Cependant la beauté de son esprit et l'aide de ses bons patrons attirèrent et fixèrent le jeune poète à la cour. Il suivit Desportes dans la chanson et dans l'élégie plutôt que dans le sonnet ; il se fit une manière assez à part, et, à côté des tendresses de l'autre, il eut une poésie polie qu'il sut rendre surprenante par ses pointes. On le goûta fort sous le règne de Henri III ; il dessinait très agréablement, dit-on ; on peut croire qu'il s'accompagnait du luth, en chantant lui-même ses chansons. Il fut pendant treize ans secrétaire du cabinet ; on le trouve qualifié, dans quelques actes de l'année 1583, secrétaire et lecteur ordinaire du roi. À la mort de ce prince, il tenait de la cour une charge de conseiller au parlement de Grenoble dont il se défit. Il passa le mauvais temps de la Ligue, plus sage que Desportes et plus fidèle, abrité chez le cardinal de Bourbon, à l'abbaye de Bourgueil, en Anjou. Ce lien resta exempt des horreurs de la guerre. Faisant parler en un sonnet la reconnaissance des habitans, qui offraient au cardinal un présent de fruits, Bertaut disait que c'était rendre bien peu à qui l'on devait tout, que c'était payer d'une humble offrande une dette infinie :

Vous qui savez qu'ainsi l'on sert les immortels,
Pensez que c'est encor au pied de leurs autels
Présenter une biche au lieu d'Iphigénie.

Les paysans de Bourgueil s'en tiraient, comme on voit, très élégamment.

Bertaut sortit de ces tristes déchiremens civils avec une considération intacte. Il échappa aux dénigremens des pamphlets calvinistes ou royalistes, et on ne lui lança point, comme à Desportes, comme à Du Perron, comme à Ronsard en son temps, toutes sortes d'imputations odieuses qui se résumaient vite en une seule très grossière, très connue de Pangloss, l'injure à la mode pour le temps. Ses poésies même amoureuses avaient été décentes ; il avait passé de bonne heure à la complainte religieuse et à la paraphrase des psaumes. Il contribua à la conversion d'Henri IV, qui lui donna l'abbaye d'Aulnay en 1594, et plus tard l'évêché de Séez, en 1606. Il fut de plus premier aumônier de la reine Marie de Médicis. On doit la plupart de ces renseignemens à Huet, qui, né à Caen aussi, fut abbé d'Aulnay comme Bertaut, et, comme lui encore, évêque, après avoir sinon fait des poésies galantes, du moins aimé et loué les romans. L'évêque de Séez assista, en 1607, au baptême du dauphin (Louis XIII) à Fontainebleau, et, en 1610, il mena le corps de Henri IV à Saint Denis. On a l'oraison funèbre qu'il prononça en prose oratoire, moins polie pourtant que ses vers. Il survécut de peu à son bienfaiteur, et mourut dans sa ville épiscopale, le 8 juin 1611, après cinq ans à peine de prélature ; il n'avait que cinquante-sept ans, suivant le Gallia christiana, et au plus cinquante-neuf.

Ses poésies, qui circulaient çà et là, n'avaient pas été recueillies avant 1601 ; cette édition, qui porte en tête le nom de

Bertaut, ne contenait que des Cantiques, des Complaintes, des Hymnes, des Discours funèbres, enfin des pièces graves, très peu de sonnets, point d'élégies ni de stances amoureuses. Ces dernières productions, les vraies œuvres de jeunesse, ne parurent que l'année suivante, 1602, sous le titre de Recueil de quelques vers amoureux, sans nom aucun, et avec un simple avertissement du frère de l'auteur ; il y est parlé de la violence que les amis ont dû faire au poète pour le décider à laisser imprimer par les siens ce qui aussi bien s'imprimait d'autre part sans lui : Marie ta fille, ou elle se mariera, dit le proverbe.

Ce sont ces deux recueils, accrus de quelques autres pièces, qui ont finalement composé les Œuvres poétiques de Bertaut, dont la dernière édition est de 1623, de l'année même de la grande et suprême édition de Ronsard. Il vient une heure où les livres meurent comme les hommes, même les livres qui ont l'air de vivre le mieux. Le mouvement d'édition et de réimpression des œuvres qui constituent l'école et la postérité de Ronsard est curieux à suivre ; cette statistique exprime une pensée. Joachim Du Bellay, le plus précoce, ne franchit pas le XVI siècle, et ne se réimprime plus au complet à partir de 1597 ; les œuvres de Desportes, de Du Bartas, expirent en 1611 ; Bertaut, le dernier venu, va jusqu'en 1623, c'est-à-dire presque aussi loin que Ronsard, le plus fort et le plus vivace de la bande ; le dernier fils meurt en même temps que le père ; c'est tout ce qu'il peut faire de plus vaillant. N'admirez-vous pas comme tout cela s'échelonne par une secrète loi, comme les générations naturelles se séparent ! À suivre les dates de ces éditions complètes finales, on dirait voir des coureurs essoufflés qui perdent haleine, l'un un peu plus tôt, l'autre un peu plus tard, mais tous dans des limites posées. À

ceux qui nieraient que Bertaut soit du mouvement de Ronsard et en ferme la marche, voilà une preuve déjà.

Bertaut n'a rien innové, ai-je dit ; jusqu'à présent, dans tous les détails de sa vie, dans les traits de son caractère qui en ressortent, on n'a pas vu germe de novateur en effet. Et d'abord, quand on innove, quand on réforme, on sait ce qu'on fait, quelquefois on se l'exagère. Bertaut ne paraît pas se douter qu'il fasse autre chose que suivre ses devanciers. Dans un réformateur qui réussit, il y a toujours plus qu'on n'est tenté de voir à distance, même dans un réformateur littéraire ; les réformes les plus simples coûtent énormément à obtenir. Souvent l'esprit y sert encore moins que le caractère. Malherbe, Boileau, avaient du caractère ; Racine, qui avait plus de talent à proprement parler, plus de génie que Boileau, n'aurait peut-être rien réformé. Nous avons sous les yeux un bel exemple de cette dose de qualités sobres et fortes dans M. Royer-Collard, qui restaura le spiritualisme dans la philosophie. Eh bien ! Malherbe, en poésie, avait de ces qualités de fermeté, d'autorité, d'exclusion ; Bertaut aucune. Quatre ou cinq doux vers noyés dans des centaines ne suffisent pas pour tirer une langue de la décadence ; il ne faut que peu de bons vers peut-être pour remettre en voie, mais il les faut appuyés d'un perpétuel commentaire oral : tels, encore un coup, Malherbe et Boileau.

Un autre signe que Bertaut n'aurait pas du tout suppléé Malherbe et ne saurait dans l'essentiel lui être comparé, c'est qu'il s'est trouvé surtout apprécié des Scudéry et de ceux qui se sont comportés en bel-esprit comme si Malherbe était très peu venu. L'oncle de M de Motteville eût été avec Godeau, et mieux que Godeau, un fort aimable poète de l'hôtel de Rambouillet où se chan-

taient ses chansons encore, sur luth et téorbe. Et n'eût-il pas très justement fait pâmer d'aise l'hôtel de Rambouillet, le jour où étant malade, et recevant d'une dame une lettre où elle lui disait de ne pas trop lire et que son mal venait de l'étude, il lui répondit :

Incrédule beauté, votre seule ignorance,
Non une si louable et noble intempérance,
Par faute de secours me conduit au trépas ;
Ou bien si la douleur qui m'abat sans remède
Procède de trop lire, hélas ! elle procède
De lire en vos beaux yeux que vous ne m'aimez pas.

L'opinion des contemporains, bien prise, guide plus que tout pour avoir la vraie clé d'un homme, d'un talent, pour ne pas la forger après coup. Or, sous forme de critique ou d'éloge, ils semblent unanimes sur Bertaut, sens rassis, bel-esprit sage, honnête homme et retenu : « M. Bertaut, évêque de Séez, et moi, dit Du Perron, fîmes des vers sur la prise de Laon ; les siens furent trouvés ingénieux ; les miens avoient un peu plus de nerfs, un peu plus de vigueur. Il étoit fort poli. »

Mais l'opinion de Malherbe doit nous être plus piquante ; on lit dans sa Vie par Racan : « Il n'estimoit aucun des anciens poètes françois qu'un peu Bertaut : encore disoit-il que ses stances étoient nichil-au-dos, et que, pour mettre une pointe à la fin, il faisoit les trois premiers vers insupportables. » Ce nichil-au-dos s'explique par un passage de l'Apologie pour Hérodote d'Henri Estienne : on appelait de la sorte un pourpoint dont le devant avait environ deux doigts de velours et rien sur le dos, nihil ou nichil-au-dos ; et ce mot s'appliquait de là à toutes les choses qui ont plus de montre que d'intérieur. Le caustique Mal-

herbe trouvait ainsi à la journée de ces bons mots redoutables, et qui emportaient la pièce : c'est un rude accroc qu'il a fait en passant aux deux doigts de velours du bon Bertaut.

Ce qu'en retour Bertaut pensait de Malherbe, je l'ignore ; mais il a dû éprouver à son endroit quelque chose de pareil à ce que Segrais éprouvait pour Boileau, tout ménagé par lui qu'il était. Il devait sentir, même sous la caresse, que l'accroc n'était pas loin.

Malherbe n'a lâché qu'un mot sur Bertaut, et à demi indulgent si l'on veut, tandis qu'il a biffé de sa main tout Ronsard, et qu'il a commenté injurieusement en marge tout Desportes. Tout cela est proportionné au rôle et à l'importance. Plus on se sent sévère contre Ronsard, plus on doit se trouver indulgent pour Bertaut qui est un affaiblissement, et qui, à ce titre, peut sembler faire une sorte de fausse transition à une autre école.

Je dis fausse transition, et d'école à école, même en littérature, je n'en sais guère de vraie. Le moment venu, on ne succède avec efficacité qu'en brisant. Bertaut ne faisait que tirer et prolonger l'étoffe de Desportes ; il n'en pouvait rien sortir. Malherbe commença par découdre, et trop rudement : c'était pourtant le seul moyen.

Que si de ces preuves, pour ainsi dire extérieures et environnantes, nous allions au fond et prenions corps à corps le style de Bertaut, il nous serait trop aisé, et trop insipide aussi, d'y démontrer l'absence continue de fermeté, d'imagination naturelle, de forme, le prosaïsme fondamental, aiguisé pourtant çà et là de pointes ou traversé de sensibilité, et habituellement voilé d'une certaine molle et lente harmonie. Mais, mon rôle et mon jeu n'étant pas le moins du monde de déprécier Bertaut, et tout au

contraire tenant à le faire valoir comme aimable dans les limites du vrai, je ne le combattrai qu'en choisissant chez ses autres devanciers des preuves de l'énergie, de la touche vraiment poétique ou de la forme de composition qu'il n'avait pas, qu'il n'avait plus, et j'en viendrai ensuite à ses propres qualités et nuances.

Ronsard, le maître, avait le premier en France retrouvé les muses égarées ; il y a dans son Bocage royal de bien beaux vers enfouis et qui n'ont jamais été cités ; ils expriment ce sentiment de grandeur et de haute visée qui fait son caractère. Le poète feint qu'il rencontre une troupe errante, sans foyer, avec des marques pourtant de race royale et généreuse : c'est la neuvaine des doctes pucelles. Il leur demande quel est leur pays, leur nom ; la plus habile de la troupe répond au nom de toutes :

MUSES.

.....Si tu as jamais veu
Ce Dieu qui de son char tout rayonnant de feu
Brise l'air en grondant, tu as veu nostre père :
Grèce est nostre pays, Mémoire est nostre mère.
Au temps que les mortels craignoient les Déités,
Ils bastirent pour nous et temples et cités ;
Montagnes et rochers et fontaines et prées
Et grottes et forests nous furent consacrées.
Nostre mestier estoit d'honorer les grands rois,
De rendre vénérable et le peuple et les lois,
Faire que la vertu du monde fust aimée,
Et forcer le trespas par longue renommée ;
D'une flamme divine allumer les esprits,
Avoir d'un cœur hautain le vulgaire à mespris,

Ne priser que l'honneur et la gloire cherchée,
Et tousjours dans le Ciel avoir l'ame attachée.

Quelle plus haute idée des Muses ! ce sont bien celles-là qu'a courtisées Ronsard. Marot et les Gaulois d'auparavant s'en seraient gaussés, comme on dit.

Bertaut, esprit noble et sérieux, sentait cette poésie, mais il n'y atteignait pas. Dans des stances de jeunesse, à son moment le plus vif, s'enhardissant à aimer, il s'écrie :

Arrière ces désirs rampans dessus la terre !

J'aime mieux en soucis et pensers élevés
Être un aigle abattu d'un grand coup de tonnerre,
Qu'un cygne vieillissant ès jardins cultivés.

Cet aigle abattu d'un grand coup de tonnerre, ce fut Ronsard. Lui, il ne fut que le cygne vieillissant dans le jardin aligné, près du bassin paisible.

Desportes lui-même, dans le gracieux et dans le tendre, a bien autrement de vivacité, de saillie, de prestesse : Bertaut, je le maintiens, n'est que son second. La vie seule de Desportes, ses courses d'Italie et de Pologne, ses dissipations de jeunesse, ses erreurs de la Ligue, ses bons mots nombreux et transmis, ses bonnes fortunes voisines des rois, accuseraient une nature de poète plus forte, plus active. Mais, en m'en tenant aux œuvres de l'abbé de Tiron, le brillant et le nerf m'y frappent. Par exemple, il décoche à ravir le sonnet, cette flèche d'or, que Bertaut ne manie plus qu'à peine, rarement, et dont l'arc toujours se détend sous sa main. Bertaut, jeune, amoureux, ne s'élève guère au-dessus de la stance de quatre vers alexandrins, laquelle plus tard, lorsqu'il de-

vient abbé et prélat, s'allonge jusqu'à six longs vers cérémoniellement. On a dit que Desportes est moins bon que Bertaut dans ses psaumes. Mais on me permettra de compter pour peu dans l'appréciation directe des talens ces éternelles traductions de psaumes, œuvres de poètes vieillissans et repentans. Une fois arrivés sur le retour, devenus abbés ou évêques, très considérés, ces tendres poètes amoureux ne savaient véritablement que faire : plus d'amour, partant plus de joie, se seraient-ils écrié, s'ils avaient osé, avec La Fontaine ; et encore ils auraient dit volontiers comme dans la ballade :

Àqui mettoit tout dans l'amour,
Quand l'amour lui-même décline,
Il est une lente ruine,
Un deuil amer et sans retour.
L'automne traînant s'achemine ;
Chaque hiver s'allonge d'un tour ;
En vain le printemps s'illumine :
Sa lumière n'est plus divine
À qui mettoit tout dans l'amour !
En vain la beauté sur sa tour,
Où fleurit en bas l'aubépine,

Monte dans l'aurore et fascine
Le regard qui rôde à l'entour.
En vain sur l'écume marine
De jour encor sourit Cyprine :
Ah ! quand ce n'est plus que de jour,
Sa grace elle-même est chagrine
À qui mettoit tout dans l'amour !

Et puis Bertaut, dans ce genre non original des paraphrases, a tout simplement sur Desportes cet avantage d'être plus jeune en style et d'écrire une langue qui est déjà plus la nôtre. L'onction réelle qu'il y développe paraît mieux.

Dans ses poésies du bon temps, Desportes a plusieurs petits chefs-d'œuvre complets (ce qui est essentiel chez tout poète), de ces petites pièces, chansons ou épigrammes, à l'italienne et à la grecque, comme Malherbe les méprisait, et comme nous les aimons. Je ne sais pas une seule pièce, complète et composée, à citer chez Bertaut, seulement çà et là des couplets. La plus célèbre chanson de Desportes est, avec Rozette, sa jolie boutade contre une nuit trop claire ; tout le monde durant près d'un siècle la chantait. Ce n'est qu'une imitation de l'Arioste, dit Tallemant, mais en tous cas bien prise, bien coupée, et mariée à point aux malices gauloises. L'amant en veut à la lune qui l'empêche d'entrer chez sa maîtresse, comme Béranger en veut au printemps qui ramène le voile de feuillage devant la fenêtre d'en face, comme Roméo sur le balcon en veut à l'alouette qui ramène l'aurore. Il y a là un motif plein de gentillesse et de contraste :

Ônuict, jalouse nuict contre moy conjurée,
Qui renflammes le ciel de nouvelle clairté,
T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois désirée,
Pour estre si contraire à ma félicité ?
Pauvre moy, je pensoy qu'à ta brune rencontre
Les cieux d'un noir bandeau deussent estre voilez ;
Mais, comme un jour d'esté, claire, tu fais ta monstre,
Semant parmy le ciel mille feux estoilez.
Et toy, sœur d'Apollon, vagabonde courrière,
Qui, pour me découvrir, flammes si clairement,

Allumes-tu la nuict d'aussi grande lumière,
Quand sans bruit tu descens pour baiser ton amant ?

Hélas ! s'il te souvient, amoureuse Déesse,
Et si quelque douceur se cueille en le baisant,
Maintenant que je sors pour baiser ma maîtresse,
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant !
Ah ! la fable a menty, les amoureuses flammes
N'eschauffèrent jamais ta froide humidité :
Mais Pan, qui te conneut du naturel des femmes,
T'offrant une toison vainquit ta chasteté.
Si tu avois aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeux d'un berger de long sommeil touchez,
Durant tes chauds désirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'Amour veulent être cachez.
Mais flamboye à ton gré ; que ta corne argentée
Fasse de plus en plus ses raïs estinceler :
Tu as beau descouvrir ta lumière empruntée,
Mes amoureux secrets ne pourras déceler.
Que de fascheuses gens ! Mon Dieu ! quelle coustume
De demeurer si tard en la rue à causer !
Ostez-vous du serein ; craignez-vous point la reume ?
La nuict s'en va passée, allez vous reposer.
Je vay, je vien, je fuy, j'écoute et me promeine,
Tournant toujours mes yeux vers le lieu désiré.
Mais je n'avance rien ; toute la rue est pleine
De jaloux importuns dont je suis esclairé.
Je voudrois être Roy, pour faire une ordonnance
Que chacun deust la nuict au logis se tenir ;
Sans plus les amoureux auroient toute licence :
Si quelque autre failloit, je le feroy punir.

.....
Je ne crains pas pour moy : j'ouvrirois une armée,
Pour entrer au séjour qui recelle mon bien ;
Mais je crains que ma Dame en peust estre blasmée ;
Son repos mille fois m'est plus cher que le mien…

Et le va-et-vient continue ; le poète pousse le guignon jusqu'au bout ; j'abrége. Je ne relèverai de cette jolie pièce que ce vers, selon moi délicieux,

Comment mieux peindre d'une seule touche courante la beauté, la mollesse et la fleur amoureuse d'un Endymion couché ? Voilà un vers essentiellement poétique ; le tissu du style poétique se compose à chaque instant de traits pareils. Ce qui constitue le vraiment beau vers, c'est un mélange, un assemblage facile et comme sacré de sons et de mots qui peignent harmonieusement leur objet, une tempête, un ombrage flottant, la douceur du sommeil, le vent qui enfle la voile, un cri de nature. Homère en est plein, de ces vers tout d'une venue, et qui rendent directement la nature ; il les verse à flots, comme d'une source perpétuelle. En français, hélas ! qu'il y en a peu ! On les compte. Ronsard les introduisit ; André Chénier et les modernes avec honneur les ont ravivés. Hors de là, j'ose le dire, et dans l'intervalle, si l'on excepte La Fontaine et Molière, il y en a bien peu, comme je l'entends ; le bel-esprit et la prose reviennent partout.

Bertaut n'en a déjà plus de ces vers tout de poétique trame et de vraie peinture ; il n'a que bel-esprit ; raisonnement, déduction subtile : heureux quand il se rachète par du sentiment !

Tout cela dit, et ayant indiqué préférablement par d'autres ce qu'il ne possède pas lui-même, venons-en à ses beautés et mé-

rites propres. Il a de la tendresse dans le bel-esprit. L'espèce de petit roman qu'il déroule en ses stances, élégies et chansons, ne parle pas aux yeux, il est vrai, et n'offre ni cadre, ni tableau qui se fixe ; mais on en garde dans l'oreille plus d'un écho mélodieux :

Devant que de te voir, j'aimois le changement,
Courant les mers d'Amour de rivage en rivage,
Désireux de me perdre, et cherchant seulement
Un roc qui me semblât digne de mon naufrage.

On en détacherait des vers assez fréquens qui serviraient de galantes devises :

Esclave de ces mains dont la beauté me prit…
Le sort n'a point d'empire à l'endroit de ma foi…
Si c'est péché qu'aimer, c'est malheur qu'être belle…
J'ai beaucoup de douleur, mais j'ai bien plus d'amour…
Ou si je suis forcé, je le suis comme Hélène,
Mon destin est suivi de mon consentement…

Et ceux-ci encore, sur un embrassement de sa dame à un départ :

Si le premier baiser fut donné par coutume,
Le second, pour le moins, fut donné par amour.

Cette espèce de douceur et de sensibilité dans le bel-esprit n'est pas rare. Racine l'eut d'abord ; ses stances à Parthénisse (qu'on les relise) semblent dériver de l'école directe de Bertaut. L'un finissait presque du ton dont l'autre recommence.

Mais une qualité que je crois surtout propre à notre auteur, c'est une certaine note plaintive dans laquelle l'amour et la religion se rejoignent et peuvent trouver tour à tour leur vague ex-

pression touchante. Je cite, en les abrégeant, comme il convient, les quelques couplets, dont le dernier fait sa gloire :

Les Cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables,
Se comparans à moy, se trouveroient heureux.
Mon lict est de mes larmes
Trempé toutes les nuits ;
Et ne peuvent ses charmes,
Lors mesme que je dors, endormir mes ennuys.

Si je fay quelque songe,
J'en suis espouvanté ;
Car mesme son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.
La pitié, la justice,
La constance et la foy,
Cédant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont esteintes pour moy.
En un cruel orage
On me laisse périr,
Et courant au naufrage,
Je voy chacun me plaindre et nul me secourir.
Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

De ces couplets, le dernier surtout (fortune singulière !) a survécu durant deux siècles ; nos mères le savent encore et l'ont chanté. Léonard et La Harpe à l'envi l'avaient rajeuni en ro-

mance. Fontenelle a remarqué que les solitaires de Port-Royal le trouvèrent si beau, qu'ils le voulurent consacrer en le citant. Dans le commentaire de Job en effet (chap. XVII), à ce verset : Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt torquentes cor meum, « on pourrait peut-être, pour expliquer cet endroit, dit M. de Saci, qui aimait les vers bien qu'il eût rimé les Racines grecques, on pourrait se servir ici de ces petits vers qui en renferment le sens : Félicité passée… » M Guyon, dans ses Lettres spirituelles (la XXX), s'est plue également à appliquer ce même couplet à l'amour de Dieu, dont elle croit voir qu'il n'y a plus trace autour d'elle. Les dévots tant soit peu tendres ont de la sorte adopté et répété, sans en trop presser le sens, ce refrain mélancolique, que les cœurs sensibles pourraient passer la moitié de leur vie à redire, après avoir passé la première moitié à goûter ces autres vers non moins délectables du même Bertaut :

Et constamment aimer une rare beauté
C'est la plus douce erreur des vanités du monde.

Le bon évêque a ainsi rencontré la double expression charmante de l'amour durable et de l'éternel regret. Il a dit quelque part encore en une complainte :

Mes plaisirs s'en sont envolez,
Cédans au malheur qui m'outrage ;
Mes beaux jours se sont escoulez
Comme l'eau qu'enfante un orage ;
Et s'escoulans ne m'ont laissé
Rien que le regret du passé.

Bertaut, tout nous le prouve, était de ces natures dont la vivacité dure très peu et n'atteint pas, et qui commencent de très

bonne heure à regretter. Mais dans ces langueurs continuelles, sous cette mélancolie monotone, il est impossible de méconnaître un certain progrès d'élégance, un certain accent racinien, lamartinien, comme on voudra l'appeler. Félicité passée semble d'avance une note d'Esther.

On a fort loué la pièce de vers sur la mort de Caleryme ; sous ce nom, le poète évoque et fait parler Gabrielle d'Estrées ; il suppose que, six jours après sa mort, cette Caleryme apparaît en songe à son amant, le royal Anaxandre, et qu'elle lui donne d'excellens, de chastes conseils, entre autres celui de ne plus s'engager à aucune maîtresse, et d'être fidèle à l'épouse que les dieux lui ont destinée. L'idée, on le voit, est pure et le conseil délicat. Dans cet ingénieux plaidoyer, Gabrielle devient une espèce de La Vallière ; le prochain aumônier de Marie de Médicis, et qui l'était probablement déjà lorsqu'il recourait à cette évocation, se sert, à bon droit ici, de son talent élégiaque comme d'un pieux moyen. Mais le premier Bourbon se laissa moins persuader aux mânes après coup sanctifiés de sa chère maîtresse, que son dernier successeur qu'on a vu jusqu'au bout demeurer fidèle au souvenir de mort de M de Polastron. Quant à la pièce même de Bertaut, elle eut sans doute de l'élégance pour son temps ; je ne saurais toutefois, dans l'exécution, la distinguer expressément des styles poétiques contemporains de D'Urfé et de Du Perron. J'aime bien mieux, pour faire entier honneur au poète, rapporter les vers les plus soutenus qu'il ait certainement composés, une image naturelle et rare, développée dans une heureuse plénitude. C'est tiré d'une élégie où il exprime ses ennuis quand il perd de vue sa dame, et où il se plaint de leurs tourmens inégaux dans l'absence :

Mais las ! pourquoy faut-il que les arbres sauvages
Qui vestent les costeaux ou bordent les rivages,
Qui n'ont veines ni sang qu'Amour puisse allumer,
Observent mieux que nous les loix de bien aimer ?
On dit qu'en Idumée, ès confins de Syrie,
Où bien souvent la palme au palmier se marie,
Il semble à regarder ces arbres bienheureux,
Qu'ils vivent animez d'un esprit amoureux ;
Car le masle, courbé vers sa chère femelle,
Monstre de ressentir le bien d'estre auprès d'elle :
Elle fait le semblable, et pour s'entr'embrasser
On les voit leurs rameaux l'un vers l'autre avancer.
De ces embrassemens leurs branches reverdissent,
Le ciel y prend plaisir, les astres les bénissent,
Et l'haleine des vents souspirans à l'entour
Loue en son doux murmure une si sainte amour.
Que si l'impiété de quelque main barbare
Par le tranchant du fer ce beau couple sépare,
Ou transplante autre part leurs tiges désolez,
Les rendant pour jamais l'un de l'autre exilez ;
Jaunissans de l'ennuy que chacun d'eux endure
Ils font mourir le teint de leur belle verdure,
Ont en haine la vie, et pour leur aliment
N'attirent plus l'humeur du terrestre élément.
Si vous m'aimiez hélas ! autant que je vous aime,
Quand nous serions absens ; nous en ferions de mesme ;
Et chacun de nous deux regrettant sa moitié,
Nous serions surnommez les palmes d'amitié

Nous tenons la plus belle page, et même la seule vraiment belle page de Bertaut. Ailleurs il n'a que des notes éparses ; ici il

prend de l'haleine ; la force de la sensibilité a fait miracle et l'a ramené à la poésie continue de l'expression :

On croit entendre le bruit des palmiers. Théocrite, en son charmant dialogue entre Daphnis et une bergère, a un vers où se joue, un peu moins saintement, une image semblable. — J'entends du bruit ; où fuir ? s'écrie la bergère. — Et Daphnis répond :

Ayant atteint ce sommet des deux palmiers, cette couronne subsistante de Bertaut, je ne saurais qu'affaiblir en continuant. Je crois n'avoir rien omis de lui qui puisse donner du regret. Il n'y aurait pas après le naufrage des temps, de quoi former de ses débris un volume, si mince qu'il fût ; c'est assez du moins qu'on y trouve de quoi orner un éloge et rattacher avec honneur son nom dans la mémoire des hommes. À cette fin, deux ou trois clous d'or suffisent. J'ai quelquefois admiré, et peut-être en me l'exagérant, la différence de destin entre les critiques et les poètes, j'entends ceux qui ont été vraiment poètes et rien que cela. Des critiques, me disais-je, on ne se rappelle guère après leur mort que les fautes ; elles se rattachent plus fixement à leur nom, tandis que la partie vraie, c'est-à-dire qui a triomphé, se perd dans son succès même. Qui donc parle aujourd'hui de La Harpe, de Marmontel, que pour les tancer d'abord, pour les prendre en faute, ces hommes qui avaient pourtant un sentiment littéraire si vif, et qui savaient tout ce qu'on exigeait de leur temps ? Ainsi avons-nous fait nous-même en commençant, ainsi à notre tour on nous fera. Des simples poètes, au contraire, quand tout est refroidi, on se rappelle à distance et l'on retient plutôt les beautés.

L'histoire littéraire, quand on l'a prise surtout en vue du goût, en vue de la critique active du moment, est vite renouvelée. Il en

est d'elle comme d'un fonds commun, elle appartient à tous et n'est à personne ; ou du moins les héritiers s'y pressent. Le procès à peine vidé recommence. Aussi, les jours de printemps et de rêve, on paierait plus cher un buisson, un coin de poésie, une stance à la Bertaut, où l'on se croirait roi (roi d'Yvetot), que ces étendues littéraires contestées, d'où le dernier venu vous chasse.

Sainte-Beuve.

Munere sic niveo lanace (si credere dignum est)
Pan, deus Arcadiæ, captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans ; nec tu aspernata vocantem.

(Virg., Georgiq., III.)

À UNE DAME,

EN RENVOYANT LES ŒUVRES DE VOITURE.

Voici votre Voiture et son galant Permesse :
Quoique guindé parfois, il est noble toujours.
On voit tant de mauvais naturel de nos jours,
Que ce brillant monté m'a plu, je le confesse.
On voit (c'est un beau tort) que le commun le blesse
Et qu'il veut une langue à part pour ses amours ;
Qu'il croit les honorer par d'étranges discours ;
C'est là de ces défauts où le cœur s'intéresse.
C'était le vrai pour lui que ce faux tant blâmé ;
Je sens que volontiers, femme, je l'eusse aimé.
Il a d'ailleurs des vers pleins d'un tendre génie :
Tel celui-ci, charmant, qui jaillit de son cœur :
« Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie. »
Saurez-vous comme moi comprendre sa douceur ?

Le vers grec a bien plus de légèretés, de liquides, et celui de Bertaut en douceur le rendrait mieux. Je trouve encore, dans des vers de notre ami Fontaney, une image toute pareille sur les arbres aux murmures parlans. C'est au milieu d'une pièce que, comme souvenir, je prendrai la liberté de citer au long. Elle s'adresse à un objet qui n'était pas celui de la passion finale dans laquelle nous l'avons vu mourir.

Quand votre père octogénaire
Apprend que vous viendrez visiter le manoir,
Ce front tout blanchi qu'on vénère
De plaisir a rougi, comme d'un jeune espoir.
Ses yeux, où pâlit la lumière,
Ont ressaisi le jour dans un éclair vermeil,
Et d'une larme à sa paupière
L'étincelle allumée a doublé le soleil.
Il vous attend : triomphe et joie !
Des rameaux sous vos pas ! Chaque marbre a sa fleur.
Le parvis luit, le toit flamboie,
Et rien ne dit assez la fête de son cœur.
Moi qui suis sans flambeaux de fête ;
Moi qui n'ai point de fleurs, qui n'ai point de manoir,
Et qui du seuil jusques au faîte
N'ornerai jamais rien pour vous y recevoir ;
Qui n'ai point d'arbres pour leur dire
Ce qu'il faut agiter dans leurs tremblans sommets ;
Ce qu'il faut taire ou qu'il faut bruire ;
Chez qui, même en passant, vous ne viendrez jamais ;
Dans mon néant, ô ma princesse,
Oh ! du moins j'ai mon cœur, la plus haute des tours ;
Votre idée y hante sans cesse ;

Vous entrez, vous restez, vous y montez toujours.
Là, dans l'étroit et sûr espace,
Vous monterez sans fin par l'infini degré ;
Amie, et si vous êtes lasse,
Plus haut, montant toujours, je vous y porterai !

du Bartas

ANCIENS

POÈTES FRANCAIS.

DU BARTAS.

La fin du XVI siècle est en littérature, comme en plusieurs autres choses, un moment décisif et curieux à étudier de près. En poésie, c'est comme un défilé et un détroit que plus d'un nom et d'une gloire ont peine à franchir. Une flottille de poètes arrivait et se pressait à pleines voiles du côté de l'entrée ; mais, à la sortie, le seul Malherbe tient haut son pavillon et a sauvé sa nef toute neuve. Des autres, il ne reste guère que des corps désemparés ou des débris.

Àquel endroit du détroit, sur quel rocher, chacun a-t-il eu son temps d'arrêt ou son naufrage ? Quelle est la position respective et précise des divers points que signalent ces noms de Bertaut, Desportes, Regnier, D'Aubigné, Du Bartas ? C'est une sorte de géographie assez délicate à relever ; à moins d'extrême attention, on court risque de confondre. Le détroit est en effet prolongé, fort sinueux et tournant ; il y a de faux aspects de perspective.

Bertaut peut sembler plus voisin de Malherbe qu'il ne l'est réellement. Du Bartas se peut rapprocher de la suite de Ronsard plus qu'il ne conviendrait.

Je parlerai aujourd'hui de Du Bartas. Il ne m'a jamais paru un bon poète, et je ne viens pas lui faire réparation à ce titre. Il ne faudrait pas croire, en vertu de l'impartialité et de l'intelligence historique appliquées à la littérature, que la poésie est quelque chose de relatif, que ce qui a été véritablement bien et beau dans un temps, cesse de l'être, et que, dans les réhabilitations à faire des poètes, il n'y ait pas quelques règles fixes et toujours présentes à observer. Un poète, qui n'a atteint au beau ou au gracieux que par momens, a pu s'égarer et céder au mauvais goût de son temps dans le gros de ses œuvres ; on retrouve du moins en lui des traces brillantes de ce que son talent, mieux entouré, aurait su produire. Mais, s'il ne se découvre pas de telles traces bien nettes, bien détachées et bien distinctes chez le poète, je commence à craindre qu'il n'eût jamais été véritablement fin et distingué. Or, Du Bartas, le Père Le Moyne et Thomas me paraissent tous trois dans ce cas. L'élévation et d'assez hautes qualités ne manquent certes pas à leur veine ; mais ils sont pesans et auraient de tout temps mérité de commander dans la grosse cavalerie des pégases.

Nul poète pourtant n'a peut-être eu, de son vivant et après sa mort, plus de renom, en son pays et à l'étranger, que Du Bartas. Il a été le chantre et le représentant d'un grand mouvement des esprits à la date où il est venu. Il s'agit de bien établir et d'expliquer son importance.

Guillaume de Saluste, seigneur Du Bartas, d'une famille noble, fils d'un trésorier de France, naquit vers 1544, non pas tout-à-fait

au Bartas, mais, comme Goujet l'a montré, à quelques lieues de là, en la petite ville de Montfort, non loin d'Auch, au cœur de la Gascogne. Rien d'étonnant si ses phrases sentirent toujours un peu ce que lui-même appelle son naturel ramage. Ses premières années se passèrent dans les lieux de sa naissance, et furent employées à l'étude, aux lettres, à la poésie. Il composa des vers presque au sortir de l'enfance. Son premier recueil, intitulé la Muse chrétienne, parut à Bordeaux en 1574 ; dans une édition de 1579, que j'ai sous les yeux, on lit en tête une dédicace à Madame Marguerite reine de Navarre, qu'il s'est donnée, dit-il, pour marraine : choix très naturel de la part d'un sujet, mais qui ne laisse pas d'être piquant chez un poète si religieux : on croirait, s'il était malin, qu'il fait une épigramme. Le poème de Judith, ajoute-t-il, lui fut commandé, il y a environ quatorze ans, par la feue reine Jeanne, et il prend à témoin plusieurs gens d'honneur qui lui ont entendu réciter de ces vers, il y a plus de douze ans. Tout ceci tend à nous le représenter en pleine verve dès 1565, et il déclare d'ailleurs, dans sa pièce d'Uranie, que l'amour du docte laurier n'attendit pas en lui l'avril de son âge.

Le caractère propre de sa vocation ne fut pas douteux un instant : Du Bartas, du premier jour, se posa comme un poète religieux. Ronsard et son école toute païenne régnaient alors. Notre nouveau venu, au moins par le fond de l'inspiration, s'en détache : il évoque Uranie, la muse des célestes et graves accords ; elle lui apparaît et l'endoctrine. Au moment où Desportes (1573) efféminе la lyre et où toutes les jeunes voix répètent ses chansons, Du Bartas renfle l'accent et proteste contre les mignardises. C'est à la Bible qu'il se prend, c'est aux sujets sacrés qu'il demande une moralité élevée et salutaire. Il mérita en effet cet éloge qu'on lui décerna depuis dans une épitaphe latine :

« Qui Musas ereptas profanæ lasciviæ sacris montibus reddidit ; sacris fontibus aspersit ; sacris cantibus intonuit ; il fut le premier qui, délivrant les Muses de ces profanes folâtreries dont elles étaient comme perdues, les rendit à leurs saintes montagnes, les replongea en leurs saintes fontaines, et ne leur fit ouïr que de pures et divines chansons. »

Par malheur, les vers ne répondent pas tout-à-fait à l'intention. Les stances de son Uranie manquent tout d'abord à la loi de l'entrelacement des rimes féminines et masculines. On y sent je ne sais quoi d'incorrect et d'arriéré en rudesse, si on la compare aux jolis couplets de la même date qui se modulaient à la cour des Valois. Nous sommes à Nérac, à Montfort en Armagnac. La Judith est une narration assez soutenue, en six chants, et où se remue par accès un certain souffle héroïque, sans aucun idéal pourtant. Du Bartas gagnera beaucoup avec les années ; mais, en obtenant le mérite, il n'aura jamais la grace, — la grace, ce don qui est comme l'amour, qui vient on ne sait pourquoi, qui se pose où il lui plaît, qui va combler le libertin ou le volage, et qui fuit l'honnête et le laborieux qui le pourchasse. C'est une capricieuse et une femme, que la Muse.

La Semaine ou Création du Monde, qui, répandit avec éclat la renommée de Du Bartas, parut en 1579 ou plutôt 1578. Les guerres de religion s'étaient ranimées, mais avec intermittences, de 1576 à 1580. Henri de Navarre, se dérobant de la cour de France où on le gardait presque à vue, avait regagné sa Gascogne et convié aux armes ses fidèles serviteurs. Du Bartas fut un de ceux-là. Lui qui, plus jeune, en 1574, se vantait par un sonnet de ne suivre le barreau ni le train guerrier, et de passer oisivement sa vie en son manoir de Bartas, il avait dû à son tour endosser la

cuirasse et ceindre le baudrier. On le voit, dans une préface de 1579, se plaindre de sa destinée et de la calamité de son siècle, qui l'ont appelé à une autre profession que celle des lettres. Calviniste comme D'Aubigné, mais moins satyrique et moins amer, il se contenta, sans se prendre aux personnes, de travailler et de faire valoir un fonds sérieux. Tandis que des abbés, bons catholiques, ne chantaient qu'amourettes et agréables lascivetés, tandis que la cour et les mignons fredonnaient sur tous les tons : Ô Nuit, jalouse Nuit, ou bien Rozette, pour un peu d'absence, voilà un séculier et un soudard qui entonne là-bas le los divin, et qui se fait, en vers sonores, prédicateur des choses saintes. De nos jours, nous avons vu M. de Lamartine se trouver au début le poète de ce qu'on appelait la réaction catholique et religieuse, comme Béranger était celui de l'opinion frondeuse et libérale. Eh ! bien, talent à part, le succès de la Semaine de Du Bartas s'explique de même : il se trouva par là en un instant le poète, non-pas seulement de l'opinion calviniste (il n'a rien qui sente particulièrement le sectaire), mais de l'opinion religieuse grave, de la croyance chrétienne, si fervente alors dans toute une classe de la société. Son œuvre, à peine lancée, fut portée dans le grand courant. Les quatre ou cinq années de trêve dont on jouit depuis ce qu'on appelait la Conférence de Fleix jusqu'à la grande guerre de la Ligue (1580-1585), firent suffisamment d'espace pour une publicité immense. On peut dire qu'indépendamment presque du mérite poétique plus ou moins distingué, la Semaine, venue à point, réussit par son sujet comme l'eût fait la Bible traduite en français, comme plus tard on vit réussir, même parmi les dames, le Nouveau Testament de Mons.

C'était à peu près le moment où D'Aubigné, forcé de garder le lit pour quelque blessure (1577), dictait les premières stances de

ses Tragiques ; si elles avaient paru alors, Du Bartas en partie était devancé, ou du moins il y avait balance dans le même camp ; mais la publication n'en eut lieu que bien plus tard. C'était le moment encore où paraissait (coïncidence singulière !) la première édition des Essais de Montaigne, ce compatriote et voisin bien différent. La Semaine de l'un, les Essais de l'autre, ne pouvaient se faire concurrence ; ces deux produits de Gascogne se suivirent à un an d'intervalle (1579-1580), et obtinrent, chacun à leur manière, un succès de vogue. Il y a eu de tout temps des mets à la fois pour tous les goûts.

On ne peut nier que la Semaine ne justifiât ce premier enthousiasme par un certain air de grandeur, par des tirades éloquentes, et aussi par la nouveauté bien réelle du genre. La poésie dévote du moyen-âge était dès long-temps oubliée ; la Renaissance avait tout envahi ; les seuls protestans en étaient encore aux maigres psaumes de Marot. Voici venir un poète ardent et docte, qui célèbre l'œuvre de Dieu, qui raconte la sagesse de l'Éternel, et qui déroule d'après Moïse la suite et les beautés de la cosmogonie hébraïque et chrétienne. Ce que Parménide, Empédocle, Lucrèce et Ovide lui-même, ont tenté chez les anciens, il l'ose à son tour, et en des détails scientifiques non moindres ; mais toute cette physique se relève d'un sentiment moral animé, d'une teinte biblique et parfois prophétique qui passe comme l'éclair à travers les élémens. J'en pourrais citer plus d'un exemple, la menace de la fin du monde dans la première journée, ou à la fin de la quatrième cette image vraiment belle et artistement exprimée de Josué arrêtant le soleil. Le malheur de Du Bartas est qu'il gâte cette élévation naturelle de ses pensées, cette noblesse de ses descriptions, par des traits burlesques, par des expressions déplacées et de mauvais goût (même pour son temps), dont il ne sentait pas le lé-

ger ridicule : nous verrons des railleurs le relever. Il nous parle tout d'un coup, à propos de sa Gascogne, des monts ENFARINÉS d'une neige éternelle. Dans sa physique des élémens, au second jour, il met en jeu l'Antipéristase pour expliquer le duel du chaud et du froid. Sa noblesse en un mot pèche tour à tour et déroge soit par le trivial, soit par le pédantesque. Au moment de la création de l'homme, quand, le monde étant formé et d'ailleurs peuplé, il ne s'agit plus que d'introduire l'hôte principal, il dit assez agréablement :

Le sage ne conduit la personne invitée
Dans le lieu du festin, que la salle apprêtée
Ne brille de flambeaux, et que les plats chargés
Sur le linge flamand ne soient presque rangés :
Ainsi notre grand Dieu, ce grand Dieu qui sans cesse
Tient ici cour ouverte, ...
Ne voulut convier notre aïeul à sa table
Sans tapisser plus tôt sa maison délectable,
Et ranger, libéral, sous les pôles astrés
La friande douceur de mille mets sucrés.

Eh bien ! ce linge flamand dont il parle en ce premier Éden, on le retrouve chez lui en plus d'un endroit, et moins joliment. Mais je me reprocherais, avant d'en venir plus en détail à l'examen de Du Bartas, de ne pas laisser parler sur lui tout au long un juge, un avocat bienveillant et le plus inattendu ; on ne le devinerait jamais, si je ne disais que c'est Goethe lui-même.

« La juste appréciation de ce qui doit plaire en tel pays ou à telle époque, d'après l'état moral des esprits, voilà, écrit Goethe, ce qui constitue le goût. Cet état moral varie tellement d'un siècle et d'un pays à un autre, qu'il en résulte les vicissitudes les plus

étonnantes dans le sort des productions du génie. J'en vais citer un exemple remarquable.

« Les Français ont eu, au XVI siècle, un poète nommé Du Bartas, qui fut alors l'objet de leur admiration. Sa gloire se répandit même en Europe, et on le traduisit en plusieurs langues. Il a composé beaucoup d'ouvrages en vers héroïques. C'était un homme d'une naissance illustre, de bonne société, distingué par son courage, plus instruit qu'il n'appartenait alors à un guerrier. Toutes ces qualités n'ont pu le garantir de l'instabilité du goût et des outrages du temps. Il y a bien des années qu'on ne le lit plus en France, et, si quelquefois on prononce encore son nom, ce n'est guère que pour s'en moquer. Eh bien ! ce même auteur maintenant proscrit et dédaigné parmi les siens, et tombé du mépris dans l'oubli, conserve en Allemagne son antique renommée ; nous lui continuons notre estime, nous lui gardons une admiration fidèle, et plusieurs de nos critiques lui ont décerné le titre de roi des poètes français. Nous trouvons ses sujets vastes, ses descriptions riches, ses pensées majestueuses. Son principal ouvrage est un poème en sept chants sur les sept jours de la création. Il y étale successivement les merveilles de la nature ; il décrit tous les êtres et tous les objets de l'univers, à mesure qu'ils sortent des mains de leur céleste Auteur. Nous sommes frappés de la grandeur et de la variété des images que ses vers font passer sous nos yeux ; nous rendons justice à la force et à la vivacité de ses peintures, à l'étendue de ses connaissances en physique, en histoire naturelle. En un mot, notre opinion est que les Français sont injustes de méconnaître son mérite, et qu'à l'exemple de cet électeur de Mayence, qui fit graver autour de la roue de ses armes sept dessins représentant les œuvres de Dieu pendant les sept jours de la création, les poètes français devraient aussi rendre des

hommages à leur ancien et illustre prédécesseur, attacher à leur cou son portrait, et graver le chiffre de son nom dans leurs armes. Pour prouver à mes lecteurs que je ne me joue point avec des idées paradoxales, pour les mettre à même d'apprécier mon opinion et celle de nos littérateurs les plus recommandables sur ce poète, je les invite à relire, entre autres passages, le commencement du septième chant de sa Semaine. Je leur demande s'ils ne trouvent pas ces vers dignes de figurer dans les bibliothèques à côté de ceux qui font le plus d'honneur aux muses françaises, et supérieurs à des productions plus récentes et bien autrement vantées. Je suis persuadé qu'ils joindront leurs éloges à ceux que je me plais à donner ici à cet auteur, l'un des premiers qui aient fait de beaux vers dans sa langue, et je suis également convaincu que les lecteurs français persisteront dans leur dédain pour ces poésies si chères à leurs ancêtres, tant le goût est local et instantané ! tant il est vrai que ce qu'on admire en-deçà du Rhin, souvent on le méprise au-delà, et que les chefs-d'œuvre d'un siècle sont les rapsodies d'un autre ! »

Goethe n'a pas fini ; il continue et explique en général ce changement par le progrès exclusivement classique qui s'est accompli sous Louis XIV, qui s'est même poursuivi au-delà, et dont l'effet a été d'épurer de plus en plus, de tamiser la langue. Mais c'est assez pour notre objet. Il faut citer ces vers qu'il trouve si beaux, et qui sont en effet remarquables. Une réserve pourtant avant tout : en fait de poètes et d'écrivains, chaque nation est, ce semble, le premier juge des siens ; si grand que soit Goethe, cela ne le rend pas un arbitre plus sûr des vers français. On m'en a montré de singuliers de lui qu'il écrivait à son ami Müller dans sa jeunesse. Je le dirai en tout respect, la vendeuse d'herbes d'Athènes, ou, pour parler comme Paul-Louis Courier, la moindre femmelette

de la rue Chauchat en sait plus long sur de certaines fautes indigènes que l'homme de génie étranger. Faites tous vos vers à Paris, dit l'adage ; or Du Bartas n'en fit aucun à Paris. Ce que je crois entrevoir, ce que j'espère prouver, c'est que, même de son temps, malgré toute sa vogue et sa gloire, il fut toujours un peu le poète des provinces et celui des réfugiés ; qu'il n'agréa jamais complètement à la cour ; qu'il choqua ce goût fin des derniers Valois, et que, n'en déplaise à l'électeur de Mayence ou au roi Jacques d'Écosse, le spirituel Du Perron lui refusa toujours son brevet.

Et même à lire le morceau cité par Goethe, nous allons avoir la preuve que tout n'est pas caprice dans ce goût. Il s'agit de Dieu qui, ayant fini son œuvre, s'y complaît et la contemple :

Le peintre qui, tirant un divers paysage,
A mis en œuvre l'art, la nature et l'usage,
Et qui, d'un las pinceau, sur son docte pourtrait,
A, pour s'éterniser, donné le dernier trait,
Oublie ses travaux, rit d'aise en son courage,
Et tient toujours les yeux collés sur son ouvrage.
Il regarde tantôt par un pré sauteler
Un agneau qui toujours, muet, semble bêler ;
Il contemple tantôt les arbres d'un bocage,
Ore le ventre creux d'une roche sauvage,
Ore un petit sentier, ore un chemin battu,
Ore un pin baise-nue, ore un chêne abattu.
Ici, par le pendant d'une roche couverte
D'un tapis damassé moitié de mousse verte,
Moitié de verd lierre, un argenté ruisseau
À flots entrecoupés précipite son eau ;

Et qui, courant après, or' sus, or' sous la terre,
Humecte, divisé, les carreaux d'un parterre..
Ici l'arquebusier, de derrière un buis vert,
Affûté, vise droit contre un chêne couvert

De bisets passagers. Le rouet se débande ;
L'amorce vole en haut : d'une vitesse grande,
Un plomb environné de fumée et de feu,
Comme un foudre éclatant, court par le bois touffu.
Ici deux bergerots sur l'émaillé rivage
Font à qui mieux courir pour le prix d'une cage.
Un nuage poudreux s'émeut dessous leurs pas ;
Ils marchent et de tête, et de pieds, et de bras ;
Ils fondent tout en eau : une suivante presse
Semble rendre, en criant, plus vite leur vitesse.
Ici deux bœufs suans, de leurs cols harassés,
Le coutre fend-guêret traînent à pas forcés.
Ici la pastourelle, à travers une plaine,
À l'ombre, d'un pas lent, son gras troupeau ramène ;
Cheminant elle file, et, à voir sa façon,
On diroit qu'elle entonne une douce chanson.
Un fleuve coule ici, là naît une fontaine.
Ici s'élève un mont, là s'abaisse une plaine.
Ici fume un château, là fume une cité,
Et là flotte une nef sur Neptune irrité.
Bref, l'art si vivement exprime la nature,
Que le peintre se perd en sa propre peinture,
N'en pouvant tirer l'œil, d'autant que, plus avant
Il contemple son œuvre, il se voit plus savant.

On trouvera pourtant que Goethe n'avait pas si mal choisi, et qu'il n'avait pas eu d'abord la main trop malheureuse. Cette première partie est assurément riche, gracieuse même, riante ; mais, si l'on arrive à l'autre terme de la comparaison, au grand Ouvrier qui, au jour du repos, s'admire dans le grand Tout, outre que c'est le rapetisser sans doute que d'en faire un paysagiste si flamand, la noblesse d'expression qui pouvait dissimuler fait défaut à chaque pas ; l'élévation du ton a de singulières chutes. Croirait-on bien que dans les vers suivans il s'agisse de l'Éternel ?

Il œillade tantôt les champs passementés
Du cours entortillé des fleuves argentés.
.....
Or' son nez à longs traits odore une grand' plaine
Où commence à flairer l'encens, la marjolaine.
.....
Son oreille or' se paît de la mignarde noise
Que le peuple volant par les forêts dégoise...
.....
Et bref l'oreille, l'œil, le nez du Tout-Puissant,
En son œuvre n'oit rien, rien ne voit, rien ne sent,
Qui ne prêche son los. .....

L'oreille, le nez du Tout-Puissant n'ont paru bons en aucun temps, qu'on le sache bien. L'œil suffisait à tout rendre, mais l'œillade gâte tout. On lit dans le Perroniana ces paroles, d'ailleurs beaucoup trop sévères : « Du Bartas est un fort méchant poète, et a toutes les conditions qu'un très mauvais poète doit avoir en l'invention, la disposition et l'élocution. Pour l'invention, chacun sait qu'il ne l'a pas et qu'il n'a rien à lui, et qu'il ne fait que raconter une histoire : ce qui est contre la poésie qui

doit envelopper les histoires de fables, et dire toutes choses que l'on n'attend et n'espère point. Pour la disposition, il ne l'a pas non plus, car il va son grand chemin et ne suit aucune règle établie par ceux des anciens qui en ont écrit. Pour l'élocution elle est très mauvaise, impropre en ses façons de parler, impertinente en ses métaphores qui, pour la plupart, ne se doivent prendre que des choses universelles, ou si communes qu'elles aient passé comme de l'espèce au genre ; mais lui, pour le soleil par exemple, au lieu de dire le Roi des lumières, il dira le Duc des Chandelles ; pour les vents, au lieu de dire les Courriers d'Éole, il dira ses Postillons, et se servira de la plus sale et vilaine métaphore que l'on se puisse imaginer, et descend toujours du genre à l'espèce, qui est, une chose fort vicieuse… »

Nous avons déjà de ce défaut assez de preuves dans le peu que j'ai cité. En rabattant ce qu'on voudra de la sévérité de Du Perron qui, en sa double qualité de catholique et de poète galant, pouvait être un peu piqué au jeu dans le succès de Du Bartas, on ne saurait refuser à l'élégant et à l'éloquent cardinal, au disciple le plus poli de Ronsard et à l'introducteur de Malherbe, d'être un juge très compétent de la bonne élocution en usage alors. J'ouvre le premier chant, le premier jour de la Semaine : qu'y vois-je, dès le début, et un peu après les Postillons d'Éole ? Il s'agit de répondre aux profanes qui demandent ce que faisait Dieu en son éternité avant d'avoir créé le monde :

Quoi ? le preux Scipion pourra dire à bon droit
Qu'il n'est jamais moins seul, que quand seul il se voit ;
Et Dieu ne pourra point (ô ciel, quelle manie !)
Vivre qu'en loup-garou, s'il vit sans compagnie !

Un peu plus loin, Moïse est un grand Duc. À propos du désordre et du chaos des quatre élémens, l'Archer du tonnerre, grand maréchal de camp, c'est-à-dire Dieu, ne leur avait pas encore donné quartier à chacun ; le monde serait resté à jamais confus, si la parole souveraine

M'eût comme siringué dedans ces membres morts
Je ne sais quel esprit qui meut tout ce grand corps.

Voilà, ce me semble, Du Perron justifié quand il parle de ces vilaines et sales métaphores qu'affectionne Du Bartas. Celui-ci n'eut jamais ce tact, ce sentiment du ridicule qu'il faut avoir en français, même quand on écrit dans le genre sérieux ; il ne l'avait pas plus que ce que j'appelle le léger de la muse.

On a raconté qu'un essaim d'abeilles, s'étant venu loger dans un endroit de la muraille à son château du Bartas, n'en sortit jamais, et ne cessa point tous les ans de produire du miel. On y vit un présage, et on ne manqua pas d'en faire des vers français et latins sur tous les tons :

Non etenim sine mente deûm, sine numine quodam
Huc vestrum, aligeræ, casus adegit iter…

Rien pourtant de plus mal placé que ces abeilles ; Du Bartas, en ses vers, n'en a pas une, tandis que bien d'autres de son temps, et même des secondaires, en pourraient offrir ; Gilles Durant, Passerat, Vauquelin de la Fresnaye, que sais-je encore ? mais non pas lui. Il a du souffle, de l'haleine, des poussées de grandeur, une certaine fertilité grasse, tout ce qui se peut à toute force rencontrer en Béotie, jamais l'abeille.

D'autres encore que Du Perron le savaient bien. À la suite de la Vie de Du Bartas, par Guillaume Colletet, on lit une note très curieuse de Colletet fils, le poète crotté : « Jean Baudouin, écrit-il, dont le nom a été si connu dans l'empire des lettres, et duquel nous avons de si fidèles traductions, m'a dit autrefois que Ronsard, qui étoit fort adroit à jouer à la paume, et qui ne passoit guère de semaine sans gagner partie aux plus grands de la cour, étant un jour au jeu de l'Aigle dans notre faubourg Saint-Marcel, quelqu'un apporta la Semaine de Du Bartas, et qu'oyant dire que c'étoit un livre nouveau, il fut curieux, bien qu'engagé dans un jeu d'importance, de le voir et de l'ouvrir, et qu'aussitôt qu'il eut lu les vingt ou trente premiers vers, ravi de ce début si noble et si pompeux, il laissa tomber sa raquette, et oubliant sa partie, il s'écria : « Oh ! que n'ai-je fait ce poème ! Il est temps que Ronsard descende du Parnasse et cède la place à Du Bartas, que le Ciel a fait naître un si grand poète. » Guillaume Colletet, mon père, m'a souvent assuré de la même chose ; cependant je m'étonne qu'il ait omis cette particularité dans la vie qu'il a écrite… » Guillaume Colletet raconte en effet deux ou trois autres particularités plutôt contraires. Mais rien de plus naturel à concilier. Au moment où la Semaine parut, Ronsard, âgé de cinquante-cinq ans, et généreux comme un monarque établi, put tenir, dans le jeu de paume de l'Aigle, le propos mémorable que les témoins n'oublièrent pas. J'aimerais même à croire que les vers qu'il lut ainsi à livre ouvert et qu'il admira ne furent point ceux du début, du premier chant, assez peu nobles en effet, mais bien plutôt ce commencement du septième jour, les mêmes que Goethe admira depuis. Quoi qu'il en soit, son second mouvement ne tarda pas à corriger, à rétracter le premier ; quand il vit que cette gloire de Du Bartas devenait sérieuse, il y regarda à deux fois et proclama

ses réserves. Comme son propos courait, qu'on lui prêtait même encore d'avoir envoyé à son rival une plume d'or en s'avouant vaincu, et d'avoir dit que Du Bartas avait plus fait en une semaine que Ronsard en toute sa vie, il lança un sonnet plein de fierté pour y répondre :

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire,
Que Ronsard, dont la Muse a contenté les Rois,
Soit moins que Le Bartas, et qu'il ait, par sa voix,
Rendu ce témoignage ennemi de sa Lyre.

.....
Ils ont menti, Dorat ; c'est une invention
Qui part, à mon avis, de trop d'ambition ;
J'aurois menti moi-même en le faisant paroître.
Francus en rougiroit ; et les neuf belles Sœurs,
Qui trempèrent mes vers dans leurs graves douceurs,
Pour un de leurs enfans ne me voudroient connoître.

Et à la suite de ce sonnet, dont Guillaume Colletet possédait le manuscrit original, Ronsard avait ajouté de sa main ces six vers, qui exprimaient visiblement son opinion littéraire, assez conforme à celle de Du Perron :

Je n'aime point ces vers qui rampent sur la terre,
Ni ces vers ampoulés dont le rude tonnerre
S'envole outre les airs : les uns font mal au cœur
Des liseurs dégoûtés, les autres leur font peur :
Ni trop haut, ni trop bas, c'est le souverain style ;
Tel fut celui d'Homère et celui de Virgile.

Que vous en semble ? voilà du bon goût exemplaire. Rien n'est capable d'en donner aux poètes novateurs déjà sur le retour,

comme de voir des rivaux survenans outrer leurs défauts et réussir. Ce n'est qu'en littérature qu'on ne dit pas : Mes petits sont mignons.

Mais ceci répond toutefois à ceux qui n'ont jamais daigné distinguer Du Bartas de Ronsard, et qui continuent de les accoler. Du Bartas, venu le dernier, et le plus en vue à certains égards, a fait payer à toute l'école de son devancier les frais de sa pesanteur et de ses mots forgés ; on a imputé à tous ce qui revenait principalement à lui. Je lui en veux de cette disgrace. Il a obstrué longtemps le retour de la critique à cette jolie poésie des règnes de Henri II et de Henri III, à cette poésie qui naquit et fleurit sous l'invocation des deux gracieuses princesses, Marguerite de Savoie, l'idéal platonique de Du Bellay, et Marguerite de Navarre, aimée plus au sérieux de Desportes ; car c'était bien de celui-ci, et non du puritain, qu'elle était la vraie marraine.

Quoique la Semaine de Du Bartas n'eût rien de particulièrement calviniste, et que les docteurs de la Faculté de théologie de Paris l'eussent visitée avant l'impression, le parti calviniste s'en empara, la commenta, la traduisit, la répandit et la fit réimprimer à foison par toutes les villes de France et d'Allemagne où la réforme était maîtresse ; ce poème en parut comme le trophée. Du Bartas, grace à cette circonstance, devint peut-être l'exemple, le type le plus curieux, en aucun temps, de la gloire poétique immense en province et à l'étranger.

En moins de quatre ou cinq années, cette Semaine fut imprimée plus de vingt fois, dit Colletet, en toutes sortes de marges et de caractères. Le fameux ministre de Genève, Simon Goulart, de Senlis, s'en fit aussitôt le commentateur, comme pour un Lycophron : c'est son travail qui est demeuré attaché aux éditions or-

dinaires. Pantaléon Thévenin, de Lorraine, renchérissant sur Goulart, composa d'autres commentaires très scientifiques publiés en 1581 ; la création servait aisément de prétexte à encyclopédie. Dès 1579, Jean Édouard Du Monin, poète philosophe, espèce de savant allégorique et burlesque, avait traduit le poème en vers latins. Gabriel de Lerm, en 1583, en donnait une autre traduction latine, et, dans la dédicace adressée à la reine d'Angleterre, il disait de l'auteur original, au milieu d'éloges fabuleux : « Les pilastres et frontispices des boutiques allemandes, polaques, espagnoles, se sont enorgueillis de son nom joint avec ces divins héros, Platon, Homère, Virgile… » Le succès de la Semaine remettait en mémoire aux savans l'Œuvre des Six Jours, poème grec sur le même sujet, par George Pisides, diacre byzantin du VII siècle : Frédéric Morel le traduisit en vers latins iambiques, et le publia à la fin de 1584. Comme lecture analogue, je me permettrai d'indiquer encore une manière de commentaire indirect, qui serait assurément le plus cher aux gens de goût, l'Explication de l'Ouvrage des Six Jours de Duguet.

Cependant, au lieu de prolonger son septième jour et de s'endormir dans sa gloire, Du Bartas profitait du loisir de ces années un peu moins troublées pour aborder sa seconde Semaine, c'est-à-dire l'Eden et la suite. S'il y avait réussi autant qu'il y visa, ce serait notre Milton, comme Du Bellay, pour une certaine grace et fraîcheur savante, est un peu notre Spencer. Mais ces comparaisons pèchent trop et nous font tort.

On lit dans les Mémoires de Du Plessis-Mornay la lettre suivante, qu'il écrivait à Du Bartas, à la veille de cette publication. On y voit bien l'attente du parti, l'estime qu'on faisait du poète à l'égal d'un théologien, et les relations mutuelles de ces dignes

hommes. Du Plessis-Mornay avait environ trente-cinq ans à cette date, et Du Bartas quarante.

Du 13 janvier 1584. « Monsieur, je loue Dieu que soyez arrivé à la fin de votre seconde Semaine. C'est un œuvre aussi avidement attendu que l'autre a été joyeusement reçu. De moi je ne fais rien que plaindre ma vie détournée des choses hautes aux basses ; et crains que mon esprit enfin n'en dégénère, encore qu'en cette espérance je lutte toujours vivement de ma nature contre la nature des affaires dont il faut me mêler. Vous verrez ma traduction latine de mon livre De la Vérité, et en jugerez, s'il vous plaît : j'ai des conceptions et presque m'en déplais, parce que je ne me vois ni le loisir ni la saison de les éclore. Faisons état que je suis à tirer une galère pour quelques arts ; au sortir de là peut-être aurai-je durci mes nerfs et mes muscles pour quelque exercice plus agréable. Je me sens honoré d'avoir eu quelque place en votre livre. La perle que j'ai mis en œuvre m'a acquis ce bien, et non l'œuvre même. C'est le contentement que doivent attendre même les mauvais ouvriers, en maniant une bonne étoffe. Un faux monnoyeur y apporte plus d'art et d'industrie, et toutefois sa monnoie n'a point grand' mise. Je vous prie que je voie des premiers votre Semaine ; car, entre ci et là, les semaines me seront ans, et les jours semaines. Dès que j'aurai reçu quelques exemplaires de ma version, vous les verrez aussi, Monsieur… (Du Mont-de-Marsan). »

Ainsi le livre De la Vérité chrétienne de Mornay et l'œuvre de Du Bartas allaient de pair dans l'attente et dans l'estime ; c'étaient des livres de même ordre, servant la même cause sainte. Et à ce propos, dans les Aventures du Baron de Fœneste, vers la fin, quand D'Aubigné imagine ces burlesques triomphes allégo-

riques d'Impiété, d'Ignorance, de Poltronnerie et de Gueuserie, il figure le chariot d'Ignorance ayant pour pavé force livres polémiques, à commencer par l'Institution de Calvin, et il ajoute « De ce rang sont la Semaine de Du Bartas, les livres de Du Moulin et l'histoire de D'Aubigné. »

La seconde Semaine dut paraître dans les premiers mois de 1584. Les critiques autant que les admirateurs étaient à l'affût, et il ne semble pas que le succès fut aussi incontesté cette fois que la première. Rien de plus bizarre en effet et de plus compliqué que l'ordonnance du poème, s'il mérite ce nom. L'auteur ne publie que deux jours de cette seconde Semaine, division toute symbolique qui commence par Adam (premier jour), qui continue par Noé (second jour), et va ainsi par époques jusqu'à la fin du monde ; à quoi il devait ajouter pour couronnement et pour septième jour celui du Sabbat éternel. Les deux premiers jours, les seuls que donne d'abord l'auteur, se subdivisent eux-mêmes en quatre parties chacun ; je fais grace des titres ; on se perd dans ces compartimens. C'eût été la Bible tout entière paraphrasée ; il aurait fini par l'Apocalypse. On retrouva après sa mort des portions inédites, et on publia successivement ces suites de Du Bartas, qu'il est même assez difficile de se procurer complètes. Rien n'est moins à regretter. Le dernier morceau, et qui a pour titre la Décadence, va jusqu'à la prise de Jérusalem sous Sédécias, et forme la quatrième Partie du quatrième Jour de la seconde Semaine : tirez-vous de la supputation, si vous pouvez.

Du Bartas, en se fourvoyant de la sorte, donnait sa mesure et sa limite comme poète. Il se flattait de faire une grande composition non-seulement épique ou héroïque, mais, comme il disait, en partie panégyrique, en partie prophétique, en partie

didascalique : il ne faisait qu'une grosse compilation rimée. Ronsard, qui ne mourut qu'en 1585, et qui vécut assez pour en avoir connaissance, dut se sentir rassuré. Sans doute il était facile, et il le serait encore, de détacher d'assez beaux fragmens de cette Babel disproportionnée. La fameuse description du cheval semble faire assaut à celle de Job, et faire appel à celle de M. de Buffon. Pourtant, le plus sûr avec Du Bartas est de se rabattre à des rapprochemens moins ambitieux, et de ne lui opposer par momens que Racine fils dans le poème de la Religion, ou Delille dans les Trois Règnes. Comme ce dernier, mais avec plus de chaleur de cœur, il a été le poète d'un parti ; comme lui aussi, mais avec plus de sérieux, il a visé à rimer tous les arts et toutes les sciences. Au XVI siècle comme au XVIII, l'Encyclopédie était la marotte ; on retrouve le mot comme la chose en Du Bartas. Regrettant le concert heureux qui précédait la confusion des langues, il dit :

.....Et, montant d'art en art,
Nous parvenions bientôt au sommet du rempart,
Où l'Encyclopédie en signe de victoire
Couronne ses mignons d'une éternelle gloire.

Les critiques qui accueillirent la seconde Semaine furent assez vives d'abord pour que Du Bartas jugeât à propos d'y répondre. On a de lui un Brief Advertissement imprimé à Paris dans l'année même (décembre 1584) ; le libraire L'Huillier prend sur lui de le publier, dit-il, bien que l'auteur n'ait songé qu'à écrire à un ami. Du Bartas cherche à se justifier en premier lieu sur le titre et l'argument de son œuvre ; il s'appuie et renvoie pour autorité au dernier chapitre de la Cité de Dieu de saint Augustin, d'où il a pris cette idée de journées mystiques et de semaines prophétiques. Quant à la disproportion des parties et à l'énormité des

dimensions où cela l'entraîne, il oppose qu'on ne voit encore que le frontispice du palais, et qu'on ne peut juger de l'ensemble : « Qui vous eût montré la tête du grand Colosse de Rhodes séparée du corps, n'eussiez-vous pas dit qu'elle étoit épouvantable, monstrueuse et démesurée ? » — « Mais quoi ! eût pu lui répliquer un plaisant, son voisin Montaigne ou tout autre, quoi ! ce n'est là que la tête que nous voyons ; que sera-ce donc quand viendront les épaules, la poitrine de cet Hercule et tous ses membres ? » — Mais c'est surtout en ce qu'il allègue pour la défense de son élocution que l'honnête poète nous intéresse : « La grandeur de mon sujet, dit-il, désire une diction magnifique, une phrase haut levée, un vers qui marche d'un pas grave et plein de majesté ; non errené (éreinté), lâche, efféminé, et qui coule lascivement, ainsi qu'un vaudeville ou une chansonnette amoureuse. » Ne sent-on pas le petit coup donné en passant à l'école de Desportes ? Et arrivant aux critiques de détail qu'on lui avait faites, il indique ces vers tirés de la description du cheval ; il s'agit d'exprimer le galop :

Le champ plat bat, abat, détrappe, grappe, attrape
Le vent qui va devant.....

On avait trouvé cela ridicule. « Mais, ô bon Dieu ! s'écrie le poète, ne voient-ils pas que je les ai faits ainsi de propos délibéré, et que ce sont des hypotyposes ? » Et il continue de se défendre, comme il peut, sur l'affectation des mots nouveaux, sur l'abus des épithètes composées : « Je ne suis point de l'opinion de ceux qui estiment que notre langue soit, il y a déjà vingt ans, parvenue au comble de sa perfection ; ains, au contraire, je crois qu'elle ne fait que sortir presque de son enfance. » Il a donc tâché de parer, par voie d'emprunt ou de fabrication, à la disette ; il paraît s'applau-

dir beaucoup d'avoir aiguisé la signification de certains mots et représenté la chose plus au vif, en répétant la première syllabe, par exemple : pé-pétiller, ba-battre, au lieu de pétiller tout simplement, et de battre. Ce sont des mots à entrechats. Ainsi encore le flo-flottant Nérée, au lieu de flottant ; et dans son épisode très admiré d'Arion, au moment où celui-ci tombe à la mer :

Quant à la composition des épithètes, l'auteur invoque l'exemple de la langue grecque et de l'allemande : « Ah ! s'écrie-t-il, que les Italiens, qui plaident avec nous le prix de l'éloquence, voudroient que notre langue se passât de ce riche parement duquel la leur ne se peut accommoder avec grace. Quoi ? voulons-nous céder aux Allemands ?... Mais, il les faut, diras-tu, semer (ces mots) avec la main, non avec le sac ou la corbeille. Je confesse qu'en ma première Semaine ils sont fort épais, et que bien souvent on en lit sept ou huit à la file... » Après ces aveux candides, je n'ai guère rien à ajouter. Ainsi, de son temps, on doit en être maintenant convaincu, toutes les critiques à peu près lui furent faites. Du Perron et bien d'autres avaient dit de lui ce que nous dirions. Ceci montre qu'il faut être très circonspect avant d'accuser tous les contemporains de duperie à propos de quelque renommée usurpée ou surfaite. Seulement il arrive qu'il se rédige par écrit une sorte d'histoire littéraire fardée, qu'il se transmet des apparences de réputations officielles et factices. On croit de loin que tous les contemporains y étaient pris, et ce n'est pas. Je commence à le craindre, les vivans (je parle de ceux qui comptent) n'ont guère jamais été complètement dupes les uns des autres. Ceux même qui contribueront peut-être, forcés par les égards, par les convenances, à accréditer le plus une gloire écrite, faisaient, en causant, bien des fines critiques. C'est pour nous un léger travail de palimpsestes, de retrouver sous ce qu'ils ont dit ce

qu'ils pensaient. La renommée de Du Bartas, à la prendre en gros, ne cessa point pourtant de croître. Il y eut également émulation de commentateurs pour son second ouvrage. Simon Goulart continua. Je trouve de plus que l'Éden, c'est-à-dire le premier livre seulement du second jour, partit avec commentaires et annotations contenant plusieurs descriptions et déductions d'arbres, arbustes, plantes et herbes (Lyon, 1594) ; l'auteur, Claude Duret, Bourbonnois, n'est probablement pas autre que l'anonyme mentionné par Colletet. Il y eut aussi des traductions latines ; enfin, tout le train prolongé d'une gloire de poète ou de rabbin. La guerre de la Ligue éclata ; Du Bartas fut arraché aux lettres, à la paix qu'il aimait véritablement, et à ce manoir champêtre qu'il avait sincèrement chanté :

Puissé-je, ô Tout-Puissant ! inconnu des grands Rois,
Mes solitaires ans achever par les bois !

Mon étang soit ma mer, mon bosquet mon Ardène,
La Gimone mon Nil, le Sarrampin ma Seine,
Mes chantres et mes luths les mignards oiselets,
Mon cher Bartas mon Louvre, et ma Cour mes valets !...

Il dut servir les rois et les approcher. Il paraît qu'il fut fort employé par Henri IV en diverses ambassades ; sa grande illustration littéraire à l'étranger devenait une heureuse condition pour ces rôles de diplomatie. Il fut peut-être au nombre des envoyés que le roi de Navarre dépêcha en Allemagne, en 1586, pour hâter la marche des secours qui lui étaient promis, et pour dissiper les bruits de trêve qu'on avait fait courir. Goujet dit qu'il alla jusqu'en Danemark. Ce qui est certain, c'est qu'il figura en Écosse à la cour de Jacques VI ; ce prince théologien et poète reçut le chantre biblique avec toute sorte de distinction, et le voulut

même retenir. Il paraît qu'il poussa la galanterie envers son hôte jusqu'à traduire en anglais quelque chose de la seconde Semaine, et Du Bartas le lui rendit en traduisant à son tour en français le cantique du roi sur la bataille de Lépante. Ronsard, docte et galant, avait été le poète de Marie Stuart ; Du Bartas se trouva tout naturellement celui de Jacques, comme il l'était du Navarrais, un poète loyal, généreux et assez pédant.

Il n'y avait pas long-temps qu'il était de retour de sa mission d'Écosse lorsque de Thou, voyageant dans le midi, le visita (1589). C'est en quittant Montaigne qu'il était allé chercher en son château de Montaigne en Périgord, que l'illustre historien, avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient, s'en vint par Bergerac à Montfort dans l'Armagnac, où séjournait notre auteur. Écoutons ce qu'il en dit en ses Mémoires : « Guillaume Du Bartas, encore fort jeune (il avait quarante-cinq ans), et auteur des deux Semaines, les y vint trouver en armes avec ses vassaux, et leur offrit ses services. Il étoit surprenant qu'à son âge (il semble vraiment qu'il sortît de l'enfance) et dans son pays, sans autre secours que celui de la nature..., il eût composé un si bel ouvrage. Aussi il souhaitoit avec passion de voir la fin de nos guerres civiles pour le corriger, et pour venir à Paris le faire réimprimer, principalement sa première Semaine, qui avoit été reçue avec tant d'applaudissement. Ce fut ce qu'il confirma plusieurs fois à De Thou pendant les trois jours qu'il les accompagna ; ce qu'on remarque exprès, afin que les critiques, comme il s'en trouve toujours, sachent qu'il n'ignoroit pas qu'il y eût des fautes dans son poème, mais qu'il étoit dans le dessein de les corriger par l'avis de ses amis. Sa mort ne lui permit ni de voir la fin de nos malheureuses guerres, ni de mettre la dernière main à ce merveilleux ouvrage ».

Je tire de ces paroles de De Thou la confirmation de plusieurs de nos inductions précédentes. On voit combien ce judicieux ami tient à l'excuser, mais il en sent le besoin à quelques égards ; il est sur la défensive. Du Bartas lui-même, qui lui exprima plusieurs fois son regret durant ces trois jours, savait où était le côté faible, le côté provincial et le plus attaqué de son œuvre ; dans sa candeur, il ne craignait pas de le laisser voir ; ce qui lui avait manqué, même de son temps, c'était Paris.

De Thou, au livre XCIX de son Histoire, à l'année 1590, époque de la mort de Du Bartas, revient avec détail sur lui, et complète son éloge, en réitérant toutefois les mêmes excuses : « … Il mérita, dit-il, d'être regardé par bien des gens comme tenant en ce genre la première place après Ronsard. Je sais que quelques critiques trouvent son style trop figuré, ampoulé et rempli de gasconnades (stylum ejus tanquam nimis crebro figuratum, tumidum, et vasconice ampullatum, critici quidam reprehendunt). Pour moi qui ai connu sa candeur, et qui l'ai souvent entretenu familièrement, tandis que, du temps des guerres civiles, je voyageois en Guyenne avec lui, je puis affirmer que je n'ai jamais rien remarqué de semblable dans ses manières. » Ainsi, par une sorte de contradiction qui n'est pas rare, ce poète, peu simple dans ses vers, redevenait très naturel dans la vie. Il avait des goûts purs, honnêtes, débonnaires ; je l'ai comparé ailleurs à l'auteur de la Pétréïde, à Thomas. Bon père de famille, resté veuf avec deux garçons, il trouve moyen de nous informer de ses affaires et de ses embarras de ménage en quelque prologue de sa seconde Semaine, entre son Adam et son Noé. Ce fameux capitaine Du Bartas, avec sa sainte muse en bottes à l'écuyère, était de près bonhomme, sans éperons, sans panache, et tout-à-fait modeste.

Il mourut un an après la visite de De Thou : « Comme il servoit actuellement, continue celui-ci, à la tête d'une cornette de cavalerie, sous le maréchal de Matignon, gouverneur de la province, les chaleurs, les fatigues de la guerre, et outre cela quelques blessures qui n'avoient pas été bien pansées, l'enlevèrent à la fleur de son âge, au mois de juillet (1590), âgé de quarante-six ans. » C'était mourir plus jeune que Thomas, et environ à l'âge de Schiller. Il avait eu le temps du moins, homme de cœur, de voir les premiers succès d'Henri IV, roi de France, et de célébrer la victoire d'Ivry, remportée en mars ; il en a laissé un Cantique qui est son chant de cygne. La description qu'il donne de la bataille offre assez de détails précis pour compter et faire foi parmi les récits historiques. Un des continuateurs de Jean de Müller, M. Vulliemin, en son Histoire de la Confédération suisse, s'appuie de l'autorité de Du Bartas pour établir la belle conduite des régimens helvétiques dans le combat. Palma Cayet le cite également pour assigner à Henri IV et à son armée leur vraie couleur :

.....Bravache, il ne se pare
D'un clinquant enrichi de mainte perle rare ;
Il s'arme tout à cru, et le fer seulement
De sa forte valeur est le riche ornement.
Son berceau fut de fer ; sous le fer il cotonne
Son menton généreux ; sous le fer il grisonne,
Et par le fer tranchant il reconqueste encor
Les sceptres, les bandeaux, et les perles et l'or.

Du Bartas n'a garde non plus d'oublier le panache blanc qui ombrage la salade du roi ; mais cette salade manque, par malheur, son effet, et l'accent détonne. Assez de détails. Qu'il nous suffise, en tout ceci, d'achever de bien définir le rôle et la destinée

du poète : Du Bartas est le représentant du mouvement religieux calviniste et monarchique, comme Ronsard avait été celui de la renaissance païenne, comme Malherbe fut celui du régime d'ordre et de restauration. Ronsard représentait la poésie en cour sous les Valois ; Du Bartas la représenta en province, sous Henri de Navarre aspirant au trône et guerroyant, en ces années où le Béarnais arpentait son royaume et usait, disait-on, plus de bottes que de souliers. Malherbe arrive après la paix faite et après la messe entendue : c'est le poète d'Henri IV installé en sa bonne ville de Paris et sur son Pont-Neuf.

Entre Malherbe et Du Bartas, il y a le succès de la Satyre ménippée, c'est-à-dire l'œuvre de ces bons citoyens, bourgeois de Paris, royalistes et assez peu dévots. Si Du Bartas avait vécu, il se serait trouvé comme un poète de l'émigration, c'est-à-dire dépassé et primé par les derniers venus et par ceux du dedans.

Ce fut le cas de D'Aubigné qui alla porter à Genève ses haines et ses rancunes, et dont les œuvres poétiques et autres éclatèrent tardivement au lendemain de la mort d'Henri IV, comme des représailles plus ou moins piquantes, mais déjà surannées.

Desportes était trop vieux, et il avait été trop récemment compromis dans la Ligue, pour retrouver à la nouvelle cour le crédit dont il avait joui sous Henri III ; mais Bertaut, plus jeune, surtout plus prudent, se trouva précisément en mesure pour profiter avec honneur des dernières années de répit que Malherbe accordait à l'ancienne école. Bertaut, sage, tiède, élégant, me semble le modèle des poètes ralliés, et il a une certaine teinte monarchique et religieuse, qui en fait un parfait ornement de restauration. Il semble qu'à voir de loin la plume calviniste de Du Bartas se consacrer aux choses morales et saintes, Bertaut se soit dit de

bonne heure qu'il était peu séant à des abbés catholiques de rester si profanes, et qu'il ait travaillé dès-lors à ranger doucement sa muse au pas de la conversion nouvelle. Du Bartas a bien pu avoir cette action indirecte sur lui.

Mais, chose remarquable ! on ne voit pas que, durant les dernières années du règne d'Henri IV, l'influence et l'autorité de Du Bartas soient le moins du monde présentes au centre. Cette espèce de démembrement, ou d'embranchement imprévu qu'il avait fait à l'école de Ronsard, n'a guère de suite ; il peut encore partager les provinces ; mais la cour et le Louvre continuent de lui échapper. Malherbe, qui rudoie Desportes, qui biffe Ronsard et qui se chamaille avec Regnier, peut négliger Du Bartas ; il ne le trouve pas sur son chemin.

Si, à l'intérieur et à y regarder de près, la gloire de Du Bartas véritablement diminue et ne s'enregistre pas définitivement, une certaine somme bruyante et imposante de renom continue toujours. Je crois pouvoir noter sur une triple ligne l'espèce de postérité qui se rattache à lui. 1 Poète scientifique et théologique, il trouve des sectateurs ou des contradicteurs ; un écrivain bizarre, Christophe de Gamon, publie, en 1609, sa Semaine ou Création du Monde contre celle du sieur Du Bartas ; au milieu de beaucoup de marques d'estime, il relève son prédécesseur sur divers points de cosmogonie ou de théologie. Il se pique même d'être plus exact que lui en physique, en histoire naturelle. En vient-il, par exemple, à cette célèbre description du Phénix dont la mort et la résurrection, selon Du Bartas,

Nous montrent qu'il nous faut, et de corps et d'esprit,
Mourir tous en Adam, pour puis renaître en Christ ;

Gamon la reprend en sous-œuvre et en réfute en trois points toutes les bourdes, comme il dit très élégamment. Mais un ami de Guillaume Colletet, Alexandre de Rivière, conseiller au parlement de Rennes, examine à son tour quelques opinions de Gamon, et les réfute en vers également, dans son Zodiaque poétique et philosophique de la Vie humaine (1619). C'est une triste et bien lourde postérité pour un poète que cette suite pédantesque et presque cabalistique qu'il traîne après lui. 2 Chantre moral et chrétien, Du Bartas contribue à provoquer, à mettre en honneur le genre des paraphrases bibliques et des poèmes sacrés : ainsi on rencontre Chassignet de Besançon, qui paraphrase les douze petits Prophètes en vers français (1601) ; plus tard on a Godeau, d'Andilly, et les poèmes épiques sacrés à la Des Marests. Je louerais très volontiers Du Bartas de cette influence morale, si cela faisait quelque chose à la poésie. On a dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions ; je ne sais trop ce qui en est pour l'enfer, et le mot me paraît dur ; car, moralement, les bonnes intentions méritent peut-être d'être comptées ; ce qui est plus sûr du moins, l'enfer des mauvais poètes, le temple du mauvais goût reste ainsi pavé. 3 C'est surtout à titre littéraire et pour le goût, que je crois saisir une famille très réelle de Du Bartas, et qui, bien qu'elle ne l'avoue pas toujours, relève de lui plus que d'aucun parmi les précédens. Si à Bertaut se rapportent plutôt les affadis, à Du Bartas reviennent de droit les ampoulés. Il est bien le père ou le grand-père de cette mauvaise lignée de poètes plus ou moins gascons et pesans, tant moqués par Boileau, Des Marests déjà cité et son Clovis, Saint-Amant et son Moyse, Scudéry et son Alaric, Chapelain et sa Pucelle, Brebeuf et sa Pharsale aux provinces si chère ; le plus tolérablement estimable serait encore le Père Le Moyne avec son Saint Louis. Boileau a fait justice de tous sans aller jus-

qu'à Du Bartas qu'il n'apercevait plus directement et qui était dès long-temps de côté. Sorel, Colletet, eux-mêmes, ces critiques retardataires, louent surtout l'auteur de la Semaine pour la gravité de son sujet ; et ce n'est qu'avec une certaine réserve qu'ils parlent de la vigueur de ses vers. La grande édition in-folio de Du Bartas, en 1611, peut être considérée comme son vrai tombeau.

Au dehors il n'en fut pas ainsi ; sa renommée faisait son chemin ou même continuait de grandir. Les plus honorables fortunes lui arrivaient. Traduit en vers italiens (versi sciolti) par Ferrante Guisone en 1592, il suggérait cette année même au Tasse l'idée du poème des Sept Journées que le noble infortuné commençait à Naples et travaillait encore à Rome dans les derniers temps de sa vie. Les œuvres complètes de Du Bartas paraissaient à Londres, en 1621, traduites en vers anglais par Josué Sylvester. Quelques années plus tard, William L'Isle publiait, traduits de nouveau en vers, quatre livres de la Seconde Semaine ; il avait choisi ceux qui célèbrent, par anticipation, l'Angleterre et le règne d'Élisabeth, Bacon, Morus, Sydney, et aussi les grandeurs de la France. C'était, de la part du traducteur, une manière de galanterie de circonstance pour l'union de Madame Henriette et de Charles I et pour l'alliance des deux nations. On peut donc à peu près affirmer, d'après ces antécédens, que Du Bartas fut lu de Milton, comme il l'avait été du Tasse. M. Marmier l'a trouvé traduit ou imité en danois par Arreboe qui florissait au commencement du XVII siècle, et en suédois par Spegel, vers le même temps où Rosenhane imitait Ronsard. La gloire à l'étranger est un écho qui souvent retarde. Du Bartas, déjà oublié et éliminé en France faisait ainsi le tour de l'Europe, et poursuivait, renouvelait en quelque sorte, ses succès de province. On retrouve encore aujourd'hui sa réputation assez fraîchement conservée là-bas,

comme ces éléphans du Midi échoués on ne sait comment et conservés dans les neiges du Nord. Mais la parole proférée par Goethe sur lui et sur ses mérites, si inexacte même qu'elle puisse sembler, est bien certainement son dernier coup de fortune, le dernier reflet inattendu après que le soleil est couché, et comme sa suprême gloire. N'y a-t-il pas, dites-moi, dans toute cette destinée d'un poète qui fut si célèbre, un utile enseignement de goût et une profonde leçon d'humilité ?

Sainte-Beuve.

Aux habitans de l'air faut-il livrer la guerre ?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre ;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit :
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.

Au temps de Du Bartas, le coup partait un peu moins vite, à cause du rouet ; mais son descriptif ne le cède en rien.

C'était plus rustique ; la correction est plus jolie.

Cet autre est De Mornay, qui combat l'Athéisme,
Le Paganisme vain, l'obstiné Judaïsme,
Avec leur propre glaive ; et pressé, grave-saint,
Roidit si bien son style ensemble simple et peint,
Que ses vives raisons, de beaux mots empennées,
S'enfoncent comme traits dans les ames bien nées.

La gentille Alouette avec son tire-lire
Tire l'ire aux fâchés ; et d'une tire tire
Vers le pôle brillant.....

On rougit de ces billevesées du talent. Au reste, pour revenir au galop du cheval, le vers de Virgile : Quadrupedante putrem...,

a porté malheur à ceux qui s'en sont

Elle part aussitôt, le cheval talonnant,
Qui du fer, pas à pas, bat le champ résonnant ;
Les deux autres suivans en ardeur le secondent :
Les échos des vallons en cadence répondent.

Des Marests (dans sa Comparaison de la Langue et de la Poésie françoise avec la grecque et la latine) préfère de beaucoup ces quatre vers de lui au vers unique de Virgile ; il blâme les mots quadrupedante putrem comme forcés et faux ; il traduit putrem par pourri, au lieu de poudreux ; dans sa propre version au contraire, il trouve, dit-il, tout ensemble et le bon son et le bon sens. Il est joli, le bon son !

.....
Accoutumés au sang et couverts de blessures,
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures,
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux...

Mais l'usage redoublé que Du Bartas fait du mot fer oblige surtout de se souvenir de ce passage de la chronique de Saint-Gall, qu'il n'avait certainement pas lue. C'est au moment où Charlemagne et son armée débouchent sous les murs de Pavie : « ... L'empereur s'approchant un peu davantage, le jour devint plus noir que la nuit. Alors parut Charlemagne lui-même, tout de fer, avec un casque de fer et des bracelets de fer. Une cuirasse de fer protégeait sa poitrine de fer et ses épaules ; sa main gauche tenait une lance de fer... Son visage intrépide jetait l'éclat du fer... » (Voir tout le passage traduit dans l'Histoire littéraire de M. Ampère, tome III, livre III, chap. VIII.) Les mêmes situations

ont produit les mêmes images : rien ne se ressemble comme les batailles.

La nymphèle Printiène, en ce temps perruquet,
Muguette par les fleurs Priape aime-bouquet,
Qui, pour multiplier, libéral, recommence
Aux jardins ménagers d'impartir sa clémence ;
Aussi, qui çà, qui là, les courbes jardiniers
Vont semant les choux blancs, les humides pourpiers…

C'est de l'argot. Il n'y a plus, après cela, que les petites-maisons.

Philippe Desportes

ANCIENS

POÈTES FRANCAIS.

PHILIPPE DESPORTES.

Je n'ai pas fini avec ces poètes du XVI siècle ; plus on considère un sujet, pour peu qu'il ait quelque valeur, et plus on y découvre une diversité de points de vue et de ressources ; bien loin de s'épuiser, il se féconde. J'ai montré en Du Bartas le plus grand exemple peut-être de la célébrité viagère ou même posthume, hors du centre et à l'étranger ; je montrerai aujourd'hui en Desportes le plus grand exemple de la fortune et de la condition, même politique, d'un poète à la cour.

On a beaucoup écrit de Desportes, et j'en ai souvent parlé moi-même : je tâcherai ici de ne pas me répéter et de ne pas trop copier les autres, du moins les récens. Mais il m'a semblé curieux de le traiter à part, sous un certain aspect. On a bientôt dit qu'il avait 10,000 écus de bénéfices et que c'était le mieux renté des beaux-esprits de son temps ; mais rien ne saurait rendre l'idée exacte de cette grande existence, si on n'en rassemble tous les détails et si on ne la déroule dans son entier.

Philippe Desportes (ou plutôt Des Portes, comme on l'écrivait au XVI siècle) naquit à Chartres, en 1546, de Philippe Desportes, bourgeois de cette ville, et de Marie Édeline. Dreux du Radier, dans un intéressant article que je citerai souvent, s'attache fort à prouver que Desportes ne fut pas enfant naturel comme les savans auteurs du Gallia christiana l'avaient dit en un endroit par mégarde (tome VIII, p. 1268), et comme le furent très honorablement d'ailleurs, en leur temps, Baïf et Mellin de Saint-Gelais. Il démontre la légitimité de naissance du poète avec un grand surcroît de preuves et en lui rendant tout le cortége nombreux de sa parenté authentique. Thibaut Desportes, sieur de Bevilliers, grand audiencier de France, était son frère et devint son héritier. Mathurin Regnier était son neveu avéré du côté maternel, et il ressemblait à son oncle, dit-on, non-seulement d'esprit, mais aussi de visage. Dans une assez belle élégie latine de Nicolas Rapin, où celui-ci contemple en songe et nous représente les funérailles idéales de Desportes, on voit ce frère et ce neveu menant le deuil et fondant en larmes à la tête des proches qui suivent à pas lents :

Il n'y a rien en tout cela qui sente le bâtard. Desportes en eut, mais il ne l'était pas.

Tallemant des Réaux, dans un autre curieux article (Historiettes, tome I), et qu'il faut croiser avec celui de Du Radier, donne quelques détails, trop peu certains, sur les premières années et les aventures du jeune Philippe. D'abord clerc de procureur, puis secrétaire d'évêque, il va de Paris en Avignon, il voyage en Italie : il rapporta de ce pays, à coup sûr, toute sorte de butin poétique et de matière à imitations gracieuses. On l'aperçoit en pied à la cour de France vers 1570 ; il débute, il est amoureux et célèbre ses martyres avec une douceur qui paraît nouvelle, même après tant d'amours de Du Bellay, de Ronsard et de Baïf. Ces deux derniers, vivans et régnans, l'accueillent et le célèbrent à leur tour dans des pièces de vers pleines de louanges. Desportes n'a que vingt-cinq ans, et déjà son heureuse étoile a chassé tous les nuages. Sa fortune marche devant, il n'a plus qu'à la suivre.

La situation n'avait jamais été meilleure en haut lieu pour les poètes ; Charles IX régnait, et il portait dans la protection des arts, dans le goût des vers en particulier, cette même impétuosité qu'il mettait à tout. L'habitude des poètes est de se plaindre des choses, et il n'est que trop vrai que de tout temps plusieurs, et des plus dignes, ont encouru d'amères rigueurs de la destinée. Pourtant l'âge des Mécènes ou de ceux qui y visent ne se trouve pas non plus si rare qu'on voudrait bien le dire, et, à prendre les diverses époques de notre histoire, les règnes favorables aux lettres et aux rimeurs n'ont pas manqué. Sans remonter beaucoup plus haut que le moment où nous sommes, il y avait eu de belles fortunes littéraires à la cour : le renom d'Alain Chartier résonnait encore ; les abbayes et les prélatures de Mellin de Saint-Gelais et de Hugues Salel étaient d'hier, et le bon Amyot cumulait toutes sortes d'honneurs à son corps défendant. Je crois pourtant qu'il faut distinguer entre la première faveur dont François I environ-

na les poètes et savans, et celle dont ses successeurs continuèrent de les couvrir : celle-ci fut, à certains égards, beaucoup moins importante pour l'objet, mais, pour l'effet, beaucoup plus réelle et plus libérale que l'autre. François I avait bien commencé, mais la fin se soutint mal, et la dernière moitié de son règne coupa court au gracieux et libre essor du début. Ceux qu'il avait tant excités et favorisés d'abord, il se crut obligé de les réprimer ou du moins de les laisser poursuivre. Une assez grande obscurité entoure la plupart de ces vies, de Marot, de Des Periers, de Dolet ; mais il paraît trop bien que sur la fin de François I tout se gâta. C'est qu'aussi, dans ce premier mouvement de nouveauté qu'avait si fort aidé l'enthousiasme du roi chevaleresque et qui fut toute une révolution, de grandes questions étaient en jeu, et que les idées, une fois lancées, ne s'arrêtèrent pas sur la pente ; ces gracieux et plaisans esprits de Marot, de Marguerite de Navarre, de Rabelais, étaient aisément suspects d'hérésie ou de pis encore. Plus tard on se le tint pour dit et on prit ses précautions : le bel-esprit et le sérieux se séparèrent.

L'école de Ronsard n'eut pas même grand effort ni calcul à faire pour ne pas se compromettre dans les graves questions du jour, dans ces disputes de politique, de théologie et de libre examen. Naturellement païens de forme et d'images, les poètes de cette génération restèrent bons catholiques en pratique et purement courtisans. On n'en trouverait que deux ou trois au plus qui firent exception, comme Théodore de Bèze ou Florent Chrestien. Quant à D'Aubigné et à Du Bartas, ils appartiennent déjà à une troisième génération, et ils essayèrent précisément à leur manière de se lever en opposans contre ce genre de poésie mythologique, artificielle et courtisanesque, qui les offensait.

Elle atteignit à son plus grand éclat et à sa perfection la plus polie avec Desportes, et c'est vers 1572 qu'elle se produisit dans cette seconde fleur. Je suis bien fâché de le dire, mais cette année 1572, celle même de la Saint-Barthélemy, fut une assez belle année poétique et littéraire. En 1572, dans un recueil intitulé : Imitations de quelques Chants de l'Arioste par divers Poètes français, le libraire Lucas Breyer offrait au public la primeur des poésies inédites de Desportes, qui paraissaient plus au complet l'année suivante. Dans le même temps, les œuvres revues de Ronsard étaient recueillies chez Gabriel Buon. Frédéric Morel mettait en vente celles de Jacques et Jean de La Taille (1572-1574.). Abel L'Angelier préparait une réimpression de Jacques Tahureau ; et enfin le même Lucas Breyer donnait une édition entière d'Antoine de Baïf, Amours, Jeux, Passetems et Poèmes (1572-1574). Or, dans le volume des Passetems, on lisait cet exécrable sonnet sur le corps de Gaspard de Coligny gisant sur le pavé :

Gaspar, tu dors ici, qui soulois en ta vie
Veiller pour endormir de tes ruses mon Roy ;
Mais lui, non endormi, t'a pris en désarroy,
Prévenant ton dessein et ta maudite envie.

Ton ame misérable au dépourvu ravie…

Je fais grace du reste de cette horreur. Et voilà ce qu'un honnête poète écrivait en manière de passetemps, tout à côté d'agréables idylles traduites de Bion ou de Moschus. Ce Baïf, l'aîné de Desportes, était devenu son intime ami et, avec bien moins d'esprit, mais un goût passionné pour les lettres, il s'était fait une grande et singulière existence : il nous la faut bien connaître pour mieux apprécier ensuite celle de Desportes, la plus considérable de toutes.

Nul parmi les condisciples et les émules de Ronsard n'avait poussé si loin l'ardeur de l'étude et de l'imitation antique que Jean-Antoine de Baïf. Né en Italie, à Venise, vers 1532, fils naturel de l'ambassadeur français Lazare de Baïf, et d'une jeune demoiselle du pays, il semblait avoir apporté de cette patrie de la renaissance la superstition et l'idolâtrie d'un néophyte. Après avoir chanté ses amours comme tous les poètes du temps, il s'était mis sans trève à traduire les petites et moyennes pièces des anciens, et, au milieu du fatras laborieux qu'il entassait, il rencontrait parfois de charmans hasards et dignes d'une muse plus choisie. On en aura bientôt la preuve. Mais, riche et prodigue, c'était avant tout un patron littéraire et un centre. Écoutons le bon Colletet en parler avec abondance de cœur et comme si, à remémorer cet âge d'or des rimes, l'eau vraiment lui en venait à la bouche : « Le roi Charles IX, dit-il, qui aimoit Baïf comme un excellent homme de lettres, parmi d'autres gratifications qu'il lui fit, l'honora de la qualité de secrétaire ordinaire de sa chambre. Le roi Henri III voulut qu'à son exemple toute sa cour l'eût en vénération, et souvent même Sa Majesté ne dédaignoit pas de l'honorer de ses visites jusques en sa maison du faubourg Saint-Marcel, où il le trouvoit toujours en la compagnie des Muses, et parmi les doux concerts des enfants de la musique qu'il aimoit et qu'il entendoit à merveille. Et comme ce prince libéral et magnifique lui donnoit de bons gages, il lui octroya encore de temps en temps quelques offices de nouvelle création et de certaines confiscations qui procuroient à Baïf le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les savans de son siècle et de tenir bonne table. Dans cette faveur insigne, celui-ci avisa d'établir en sa maison une Académie des bons poètes et des meilleurs esprits d'alors avec lesquels il en

dressa les lois, qui furent approuvées du roi jusques au point qu'il en voulut être et obliger ses principaux favoris d'en augmenter le nombre. J'en ai vu autrefois l'Institution écrite sur un beau velin signé de la main propre du roi Henri III, de Catherine de Médicis sa mère, du duc de Joyeuse et de quelques autres, qui tous s'obligeoient par le même acte de donner une certaine pension annuelle pour l'entretien de cette fameuse Académie. Mais hélas !...

Et Colletet arrive aux circonstances funestes qui la ruinèrent. J'ai moi-même parlé ailleurs avec quelque détail de ce projet d'Académie, et j'en ai indiqué les analogies anticipées avec l'Académie française. Lorsque la reine Christine fit visite à celle-ci, en 1658 ; l'illustre compagnie, surprise à l'improviste, n'avait pas résolu la question de savoir si on resterait assis ou debout devant la reine. Un académicien présent, M. de La Mesnardière, rappela à ce sujet que, « du temps de Ronsard, il se tint une assemblée de gens de lettres et de beaux-esprits à Saint-Victor, où Charles IX alla plusieurs fois, et que tout le monde étoit assis devant lui. » Ce précédent fit loi.

Sur ce chapitre des libéralités des Valois, nous apprenons encore qu'en 1581 le roi donna à Ronsard et à Baïf la somme de douze mille livres comptant pour les vers (mascarades, combats et tournois) qu'ils avaient composés aux noces du duc de Joyeuse, outre les livrées et les étoffes de soie dont cet illustre seigneur leur avait fait présent à chacun. Cet argent comptant avait alors un très grand prix ; car trop souvent, à ces époques de comptabilité irrégulière, les autres libéralités octroyées demeuraient un peu sur le papier. On cite l'exemple d'Henri Estienne à qui le roi (1585) avait donné mille écus pour son traité de la Précellence du Langage français ; mais le trésorier ne lui voulut déli-

vrer sur son brevet que six cents écus comptant. Et comme Henri refusait, le trésorier lui dit en se moquant : « Je vois bien que vous ne savez ce que c'est que finances ; vous reviendrez à l'offre et ne la retrouverez pas. » Ce qui se vérifia en effet ; aucun autre trésorier n'offrit mieux ; un édit contre les protestans survint à la traverse, et Henri Estienne dut s'en retourner à Genève en toute hâte, le brevet en poche et les mains vides.

Sous Louis XIV même, sous Colbert, on sait l'éclat que firent à un certain moment ces fastueuses pensions accordées à tous les hommes de lettres et savans illustres en France et à l'étranger. Il alla de ces pensions, dit Perrault (Mémoires), en Italie, en Allemagne, en Danemarck et jusqu'en Suède ; elles y arrivaient par lettres de change. Quant à celles de Paris, on les distribua la première année à domicile, dans des bourses de soie d'or ; la seconde année, dans des bourses de cuir. Puis il fallut les aller toucher soi-même ; puis les années eurent quinze et seize mois, et, quand vint la guerre avec l'Espagne, on ne les toucha plus du tout. Aujourd'hui, il faut tout dire, si on est par trop rogné au budget, on est très sûrement payé au trésor.

Les poètes favoris et bons catholiques savaient sans doute profiter des créations d'offices et des petites confiscations en leur faveur, mieux que le calviniste Henri Estienne ne faisait de son brevet. On voit pourtant, à de certaines plaintes de Baïf, que lui aussi il eut un jour bien de la peine à se défaire de deux offices de nouvelle création, dont Charles IX l'avait gratifié, et l'honnête donataire s'en prend tout haut à la prodigieuse malice d'un petit secrétaire fripon. Quoi qu'il en soit, dans sa retraite de Saint-Victor, où tous les illustres du temps vinrent s'asseoir, et où nous verrons Desportes en un moment de douleur se retirer, Baïf conti-

nua de vivre heureux et fredonnant, menant musiques et aubades, même au bruit des arquebusades du Louvre, et chamarrant sa façade de toutes sortes d'inscriptions grecques bucoliques et pindariques, jusqu'à l'heure où les guerres civiles prirent décidément le dessus et où tout s'y abîma. Ses dernières années furent gênées et chagrines ; il mourut du moins assez à propos (1589) pour ne pas voir sa maison chérie mise au pillage.

Mais revenons ; nous ne sommes guère qu'au début de Desportes, à ce lendemain de la Saint-Barthélemy où Bèze et les autres poètes huguenots comparent Charles IX à Hérode, et où notre nouveau venu lui dédie son Roland furieux imité de l'Arioste. Son Rodomont, autre imitation, qui n'a guère que sept cents vers, lui était payé 800 écus d'or, de ces écus dits à la couronne ; plus d'un écu par vers. Demandez à D'Aubigné et même à Malherbe : le Béarnais, avant ou après la messe, et ne fût-ce que d'intention, fit-il mine jamais d'être si généreux ?

Dreux du Radier a très bien remarqué le tact de Desportes au début, dans les moindres choses : à Charles IX, prince bouillant et impétueux, il s'adresse avec les fureurs de Roland en main et avec les fiertés de Rodomont ; au duc d'Anjou, plutôt galant et tendre, il dédie dans le même temps les beautés d'Angélique et les douleurs de ses amans. Courtisan délicat, il savait avant tout consulter les goûts de ses patrons et assortir ses offrandes.

Mais je ne suivrai pas Du Radier dans sa discussion des amours et des maîtresses de Desportes. Celui-ci a successivement célébré trois dames, sans préjudice des amours diverses. La première, Diane, était-elle en effet cette Diane de Cossé-Brissac qui devint comtesse de Mansfeld et eut une fin tragique, surprise et tuée par son mari dans un adultère ? La seconde maîtresse, Hip-

polyte, et la troisième, Cléonice, étaient-elles d'autres dames que nous puissions nommer de cette cour ? Du Radier s'y perd, et Tallemant le contredit. Ce qui paraît certain, c'est que Desportes aimait en effet très haut, et que son noble courage, comme on disait, aspirait aux plus belles fortunes ; si ses sonnets furent très platoniques, sa pratique passait outre et allait plus effectivement au réel. Un jour qu'il était vieux, Henri IV lui dit en riant devant la princesse de Conti : « Monsieur de Tiron, il faut que vous aimiez ma nièce ; cela vous réchauffera et vous fera faire encore de belles choses. » La princesse répondit assez vivement : « Je n'en serois pas fâchée, il en a aimé de meilleure maison que moi. » Elle faisait allusion à la reine Marguerite, femme d'Henri IV ; on avait jasé d'elle autrefois et du poète.

Desportes ne célébrait pas moins les amours de ses patrons que les siens, et on peut deviner que cela l'avançait encore mieux. On a des stances de lui pour le roi Charles IX à Callirée : était-ce la belle Marie Touchet d'Orléans, la seule maîtresse connue de Charles IX ? Il y a dans la pièce un assez beau portrait de ce jeune et sauvage chasseur, qui eut le malheur de tourner au féroce :

J'ai mille jours entiers, au chaud, à la gelée,
Erré, la trompe au col, par mont et par vallée,
Ardent, impatient .....

Dans d'autres stances pour le duc d'Anjou allant assiéger La Rochelle (1572), on entend des accens plus doux ; le guerrier élégiaque se lamente pour la demoiselle de Chateauneuf, la plus belle blonde de la cour, qu'il laissa bientôt pour la princesse de Condé, et à laquelle il revint après la mort de celle-ci. Le ton est tout différent pour les deux frères ; Charles IX résistait et se ca-

brait contre l'amour ; le duc d'Anjou y cède et s'y abandonne languissamment.

La pièce qui suit, ou Complainte pour M. le duc d'Anjou élu roi de Pologne (1573), et l'autre Complainte pour le même étant en Pologne (1574), regardent la princesse de Condé, à ce que Du Radier assure. Nous assistons aux moyens et aux progrès de la faveur de Desportes. Il accompagna le prince dans son royaume lointain, et, après neuf mois de séjour maudit, il quitta cette contrée pour lui trop barbare avec un Adieu de colère. Dans le siècle suivant, Marie de Gonzague appelait à elle en Pologne le poète Saint-Amant, qui ne s'y tint pas davantage. Bernardin de Saint-Pierre, plus tard, a réparé ces injures, et, tout comblé d'une faveur charmante, il a laissé à ces forêts du Nord des adieux attendris.

Mais rien n'explique mieux le degré de familiarité et l'insinuation intime de Desportes que deux élégies sur lesquelles Du Radier a fixé son attention, et dont nous lui devons la clé. L'Aventure première a pour sujet le premier rendez-vous heureux d'Eurylas (Henri III, encore duc d'Anjou) avec la belle Olympe (la princesse de Condé). Olympe était d'abord toute cruelle et rigoureuse, ignorant les effets de l'amour, et son amie la jeune Fleur-de-Lys (Marguerite de Valois) l'en reprenait et lui disait d'une voix flatteuse :

Que faites-vous, mon cœur ? quelle erreur vous transporte
De fermer aux Amours de vos pensers la porte ?
Quel plaisir aurez-vous vivant toujours ainsi ?
Amour rend de nos jours le malheur adouci ;
Il nous élève au ciel, il chasse nos tristesses,
Et, au lieu de servir, nous fait être maîtresses.

L'air, la terre et les eaux révèrent son pouvoir ;
Il sait, comme il lui plaît, les étoiles mouvoir ;
Tout le reconnaît Dieu. Que pensez-vous donc faire
D'irriter contre vous un si fort adversaire ?
Par lui votre jeunesse en honneur fleurira ;
Sans lui cette beauté rien ne vous servira,
Non plus que le trésor qu'un usurier enserre,
Ou qu'un beau diamant caché dessous la terre.
On ne doit sans Amour une Dame estimer ;
Car nous naissons ici seulement pour aimer !

Àces doux propos, pareils à ceux d'Anna à sa sœur Didon, la sévère Olympe résiste encore ; mais son heure a sonné ; elle a vu le bel et indifférent Eurylas ; leurs yeux se rencontrent,

.....Et, sans savoir comment,
Leurs deux cœurs sont navrés par un trait seulement.

Le mari jaloux s'en mêle et enferme Olympe : l'imprudent ! rien ne mûrit une ardeur amoureuse comme de se sentir sous les verroux. Olympe ne pense plus à autre chose qu'à en sortir et qu'à oser. Le sommeil et Vénus en songe lui viennent en aide. Au fond du vieux palais (de Fontainebleau peut-être) est un lieu propice, un sanctuaire réservé aux amans fortunés : Vénus le lui indique dans le songe, en y joignant l'heure de midi et tous les renseignemens désirables :

Vénus, ce lui sembloit, à ces mots l'a baisée,
Laissant d'un chaud désir sa poitrine embrasée,

Puis disparut légère. Ainsi qu'elle partoit,
Le Ciel tout réjoui ses louanges chantoit ;

Les Vents à son regard tenoient leurs bouches closes,
Et les petits Amours faisoient pleuvoir des roses.

Olympe s'éveille et n'a plus qu'à obéir. Vénus lui a également permis de conduire avec elle Camille, sa compagne, qui doit combler les vœux d'un certain Floridant ; mais Olympe va plus loin, elle songe de son propre conseil à mettre la jeune Fleur-de-Lys de la partie, et sans le lui dire ; car Fleur-de-Lys est éprise du gracieux Nirée, et Olympe, en ce jour de fête, veut faire le bonheur de son amie comme le sien.

Tout se passe à ravir, et au gré de la déesse ; les couples heureux se rencontrent ; mais seule la jeune Fleur-de-Lys s'étonne et résiste ; elle blâme la téméraire Olympe, laquelle sait bien alors lui rappeler les anciens conseils, et lui rendre malicieusement la leçon à son tour :

Hé quoi, lui disoit-elle, où est votre assurance ?
Où sont tous ces propos si pleins de véhémence
Que vous me souliez dire afin de m'enflammer,
Avant que deux beaux yeux m'eussent forcé d'aimer ?
.....
Comme un soldat craintif, qui, bien loin du danger,
Ne bruit que de combats, de forcer, d'assiéger,
Parle haut des couards, leur lâcheté reproche,
Puis fuit honteusement quand l'ennemi s'approche ;
Vous fuyez tout ainsi, d'un cœur lâche et peureux,
Bien que votre ennemi ne soit pas rigoureux.

Si l'on n'était en matière si profane, j'allais dire que c'est en petit la situation de Polyeucte et de Néarque quand celui-ci, après avoir poussé son ami, recule. Mais la sage Fleur-de-Lys tient bon

jusqu'à la fin. On se demande, à voir cette discrétion extrême et ce demi-voile jeté sur un coin du tableau, quel peut être ce gracieux et timide Nirée, compagnon d'Eurylas. Est-ce le duc de Guise, se dit Du Radier ? est-ce Du Guast ? est-ce Chanvallon ? Et moi je demande bien bas : Ne serait-ce pas Desportes lui-même, le discret poète, qui fait ici le modeste et n'a garde de trahir l'honneur de sa dame ?

Cette élégie finit par quelques traits charmans pour peindre les délices mutuelles dans cette rencontre :

Ôjeune enfant Amour, le seul dieu des liesses,
Toi seul pourrois conter leurs mignardes caresses… ;

et après une énumération assez vive :

Il me semble que l'on comprend mieux maintenant le talent, le rôle amolli et la grace chatouilleuse de Desportes.

La seconde élégie ou Aventure, intitulée Cléophon, nous fait pénétrer encore plus curieusement dans ces mœurs d'alors et dans cette fonction aussi séduisante que peu grandiose du poète. Il s'agit en cette pièce de déplorer l'issue funeste du duel qui eut lieu le 27 avril 1578, près de la Bastille (là où est aujourd'hui la Place Royale), entre Quelus, Maugiron et Livarot d'une part, d'Antragues, Riberac et Schomberg de l'autre. Des six combattans quatre finalement périrent, dont surtout les deux mignons d'Henri III, Quelus et Maugiron. Celui-ci fut tué sur la place ; Quelus, auteur de la querelle, ne mourut de ses blessures que trente-trois jours après. Le poète raconte donc le malheur, le dévouement des deux amis, Damon (Quelus) et Lycidas (Maugiron), et l'inconsolable douleur de l'autre ami Cléophon,

c'est-à-dire d'Henri III, qui ne quitte pas le chevet du survivant, tant qu'il respire,

Les souvenirs de Nisus et d'Euryale animent et épurent assez heureusement cette complainte. On y retrouve un écho de ces accens étrangement sensibles que Théocrite a presque consacrés dans l'idylle intitulée Aïtès ; et le poète français ne fait guère que retourner et paraphraser en tous sens ces vers de Bion : « Heureux ceux qui aiment, quand ils sont payés d'un égal amour ! Heureux était Thésée dans la présence de Pirithoüs, même quand il fut descendu dans l'affreux Ténare. Heureux était Oreste parmi les durs Axéniens, puisque Pilade avait entrepris le voyage de moitié avec lui. Bienheureux était l'Eacide Achille, tant que son compagnon Patrocle vivait ; heureux il était en mourant, parce qu'il avait vengé sa mort ! »

Nous sommes tout préparés maintenant à bien admettre la faveur de Desportes, le crédit immense dont il disposa, et sa part active dans les affaires. Prenons-le donc de ce côté et voyons-le à l'œuvre.

Il ne faut plus que savoir encore que notre abbé, si chargé de bénéfices et de titres ecclésiastiques, n'en omettait pourtant pas tout-à-fait les fonctions. On lit dans le Journal d'Henri III, à la date de 1585, et parmi les anecdotes burlesques de ces années de puérilité et de scandale : « Le dernier jour du mois (octobre), le Roi s'en alla à Vincennes pour passer les fêtes de la Toussaint et faire les pénitences et prières accoutumées avec ses confrères les Hiéronimites, auxquels, ledit jour du mois de septembre précédent, il avoit fait lui-même, et de sa bouche, le prêche ou exhortation ; et, quelques jours auparavant, il leur avoit fait faire pareille exhortation par Philippe Des Portes, abbé de Tiron, de Josaphat

et d'Aurillac, son bien-aimé et favori poète. » Ainsi tour à tour, ce roi à bilboquets et à chapelets employait le bel esprit accommodant à prêcher ses confrères comme à pleurer ses mignons.

Si bien qu'il se sentît de longue main auprès d'Henri III, Desportes avait cru devoir s'attacher très immédiatement au duc de Joyeuse, le plus brillant et le plus actif des favoris d'alors ; il était son conseil en tout et comme son premier ministre. On en a un piquant exemple raconté par De Thou en ses Mémoires. Celui-ci, âgé de trente-trois ans, n'était encore que maître des requêtes ; il avait passé sa jeunesse aux voyages. Le président De Thou, son oncle, le voulait pourvoir de sa survivance, et il se plaignait de la négligence de son neveu à s'y pousser. Il en parlait un jour sur ce ton à François Choesne, lieutenant-général de Chartres, qui courut raconter à l'autre De Thou les regrets du vieil oncle, et le presser de se mettre en mesure. Mais le futur historien allégua que le moment n'était pas venu, que les sollicitations n'allaient pas à son humeur, qu'il en faudrait d'infinies dans l'affaire en question ; enfin toutes sortes de défaites et d'excuses comme en sait trouver le mérite indépendant et peu ambitieux. Mais Choesne l'arrêta court : « Rien de plus simple, lui dit-il ; si vous croyez votre dignité intéressée, abstenez-vous, laissez-moi faire ; je me charge de tout. Vous connaissez Philippe Desportes, et vous n'ignorez pas qu'il est de mes parens et de mes amis. Il peut tout près du duc de Joyeuse, lequel fait tout près du roi. Ce sera, j'en réponds, leur faire plaisir, à Desportes et au duc, que de les employer pour vous. »

Et tout d'un trait, Choesne court chez Desportes qu'il trouve près de sortir et le portefeuille sous le bras, un portefeuille vert de ministre : oui, en vérité, notre gracieux poète en était là. De-

sportes allait chez le duc de Joyeuse travailler, comme on dit. En deux mots Choesne le met au fait ; c'était le matin : « Revenez dîner aujourd'hui, lui dit Desportes, et je vous rendrai bon compte. » À l'heure du dîner, Choesne trouve l'affaire faite et De Thou président à mortier en survivance ; il court l'annoncer à celui-ci qui, tout surpris d'une telle facilité et d'une telle diligence, est confondu de se voir si en retard de civilité, et qui se rend lui-même au plus vite chez Desportes, entamant dès l'entrée toutes sortes d'excuses. Mais Desportes ne souffrit pas qu'il lui en dît davantage, et lui répondit noblement : « Je sais que vous êtes de ceux à qui il convient mieux de témoigner leur reconnaissance des bons offices, que de prendre la peine de les solliciter. Quand vous m'avez employé pour vous auprès du duc de Joyeuse, comptez que vous nous avez obligés l'un et l'autre ; c'est en pareille occasion qu'on peut dire qu'on se fait honneur, quand on rend service à un homme de mérite. »

Certes Desportes, on le sait trop, n'avait pas un sentiment moral très profond ni très rigide ; ce qu'on appelle dignité de conscience et principes ne doivent guère se chercher en lui ; mais, tout l'atteste, il avait une certaine libéralité et générosité de cœur, un charme et une séduction sociale qui font beaucoup pardonner, un tour, une représentation aisée, pleine de magnificence et d'honneur, enfin ce qu'on peut appeler du moins des parties de l'honnête homme.

De Thou reconnaissant le priait de l'introduire sur-le-champ chez le duc de Joyeuse pour offrir ses remerciemens confus. Mais Desportes, qui savait combien les grands sont légers et peu soucieux, même de la reconnaissance pour le bien qu'ils ont fait sans y songer autrement, éluda cette louable effusion, et lui dit qu'ils

ne trouveraient pas le duc à cette heure ; qu'un remerciement si précipité le pourrait même importuner dans l'embarras d'affaires où l'on était, et qu'il se chargeait du compliment et des excuses. Cependant Joyeuse partit pour son commandement de Normandie ; la visite fut remise au retour. Quelque temps après (1587), survint la défaite de Coutras, où périt ce jeune seigneur, et le long enchaînement des calamités civiles recommença.

Ce fut un coup affreux pour Desportes, et qui semblait briser sa fortune au moment où elle touchait au faîte. L'affection pourtant, on aime à le penser, eut une grande part à ses regrets. Dans l'accablement où il tomba à la première nouvelle de cette mort, fuyant la société des hommes, il se retira chez Baïf à Saint-Victor, en ce monastère même des muses que nous avons décrit précédemment. C'est De Thou encore qui nous apprend cela, et qui alla l'y voir pour le consoler.

La poésie dut alors lui revenir en aide ; tout en suivant l'ambition, il l'avait maudite souvent. Il aimait la nature, il la sentait avec une sorte de vivacité tendre ; il put, durant ces quelques mois de retraite, se reprendre avec regret aux beaux jours envolés, et se redire ce sonnet de lui, déjà ancien, qu'il adressait au vieux Dorat :

Quel destin favorable, ennuyé de mes peines,

Rompra les forts liens dont mon col est pressé ?
Par quel vent reviendrai-je au port que j'ai laissé,
Suivant trop follement des espérances vaines ?
Verrai-je plus le temps qu'au doux bruit des fontaines,
Dans un bocage épais mollement tapissé,
Nous récitions nos vers, moi d'amour offensé,

Toi bruyant de nos Rois les victoires hautaines ?
Si j'échappe d'ici, Dorat, je te promets
Qu'Apollon et Cypris je suivrai désormais,
Sans que l'ambition mon repos importune.
Les venteuses faveurs ne me pourront tenter,
Et de peu je saurai mes désirs contenter,
Prenant congé de vous, Espérance et Fortune.

C'était également, si l'on s'en souvient, le vœu final de Gil Blas, mais qui, plus sage, paraît s'y être réellement tenu.

Convient-il de placer déjà à ce moment plusieurs des retours chrétiens de Desportes, de ces sonnets spirituels et de ces prières qui, dans une ame mobile, ne semblent pas avoir été sans émotion et sans sincérité ? Les Psaumes ne vinrent que plus tard, et furent l'œuvre de sa vieillesse. Mais, dès l'époque où nous sommes, il avait composé des pièces contrites, dont plusieurs datent certainement d'une grande maladie qu'il avait faite en 1570. On a cité souvent ce sonnet, assez pathétique, qui paraît bien avoir été l'original dont s'est inspiré Des Barreaux pour le sien devenu fameux :

Hélas ! si tu prends garde aux erreurs que j'ai faites,
Je l'avoue, ô Seigneur ! mon martyre est bien doux ;
Mais, si le sang de Christ a satisfait pour nous,
Tu décoches sur moi trop d'ardentes sagettes.
Que me demandes-tu ? Mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux ;
Sois-moi donc pitoyable, ô Dieu ! père de tous ;
Car où pourrai-je aller, si plus tu me rejettes ?
D'esprit triste et confus, de misère accablé,
En horreur à moi-même, angoisseux et troublé,

Je me jette à tes pieds, sois-moi doux et propice !
Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou, si tu les veux voir, vois-les teints et couverts

Du beau sang de ton Fils, ma grace et ma justice.

Il est probable que, durant les semaines d'affliction, ces pensées graves lui repassèrent au moins par l'esprit, de même que plus tard, après la Ligue, et vieillissant, il fut peut-être plus sincèrement repentant par accès qu'on ne l'a cru. Ces natures sensibles, même raffinées, sont ainsi.

Dans tous les cas cette variation, pour le moment, dura peu, et l'ambition le reprit de plus belle. Henri III mort (ce qu'il faut noter pour sa décharge), on retrouve Desportes ligueur, bien que sentant un peu le fagot, et attaché à l'amiral de Villars, cousin de Joyeuse : il l'avait probablement connu dans cette maison. Du Havre-de-Grace, où l'avait placé Joyeuse, Villars s'était jeté dans Rouen et y concentrait en lui tous les pouvoirs. C'était un caractère violent et fougueux, un capitaine plein d'ambition et d'ailleurs capable. Desportes s'est insinué près de lui ; il le conduit et le domine ; il se fait l'ame de son conseil et le bras droit de ses négociations ; il devient le véritable premier ministre enfin de ce roi d'Yvetot : la Satire Ménippée appelle ainsi Villars, qui était mieux que cela, et une espèce de roi en effet dans cette anarchie de la France. Quant à Desportes, le poète ingrat de l'Amirauté, comme la Ménippée dit encore, sa fortune en ces années désastreuses (1591-1594) se trouve autant réparée qu'elle peut l'être ; ses bénéfices sont saisis, il est vrai ; mais il a en main de quoi se les faire rendre, et avec usure. Dans toutes les négociations où il figure, il ne s'oublie pas.

Palma Cayet raconte que, dans le temps même où Villars se cantonnait à Rouen et préparait son indépendance, ce capitaine, très prudent et avisé à travers ses fougues, négociait secrètement avec le cardinal de Bourbon, qui présidait alors le Conseil du roi, tantôt à Chartres, tantôt à Mantes, « et ce par le moyen de Des Portes, et qu'en furent les paroles si avant qu'il fût parlé au dit conseil de donner main levée des abbayes et bénéfices dudit sieur Des Portes occupés par les royaux. » L'affaire rompit par le refus des détenteurs, et le poète-diplomate se vengea, montrant bientôt ce que peut un homme de conseil, quand il rencontre un homme d'exécution.

Mais Sully, en ses Économies royales, est celui qui nous en apprend le plus sur la situation et l'importance du conseiller de Villars. Après des pourparlers préliminaires et des tentatives avortées qui avaient eu lieu durant le siége même de Rouen, le principal serviteur d'Henri IV y revient en titre, muni de pleins pouvoirs pour traiter (1594). Les affaires de la Ligue allaient fort mal ; Paris était à la veille de se rendre à son roi ; mais Rouen tenait bon, et c'était un embarras considérable. Sully, à peine arrivé dans la ville rebelle, y trouve La Font, son ancien maître d'hôtel, et qui l'était de M. de Villars ; ce La Font servait d'entremetteur secondaire. Dès le premier moment, Sully envoie Du Perat, un de ses officiers, visiter de sa part M. de Villars, M de Simiers et M. de Tiron, les trois grands personnages. Qu'était-ce que M de Simiers ? Demandez à Tallemant : M de Simiers (M de Vitry), ancienne fille d'honneur de Catherine de Médicis, avait passé comme maîtresse de Desportes à Villars, et dans ce moment elle s'arrangeait comme elle l'entendait entre tous deux. M. de Tiron et elle font aussitôt répondre à Sully, qui leur demandait comment il avait à se conduire, de se reposer ce jour-là, et que le

lendemain matin ils lui feraient savoir de leurs nouvelles. Mais M. de Tiron ne s'en tient pas là, et, dès que la nuit est venue, il arrive en personne ; c'est ici que toute sa diplomatie se déploie.

Après les complimens ordinaires et extraordinaires, il commence par regretter le retard de l'arrivée de M. de Rosny ; il explique au long, en les exagérant peut-être, quelques incidens qui ont passé à la traverse, et les changemens d'humeur de l'homme (M. de Villars). Deux envoyés en effet, l'un, dom Simon Antoine, de la part du roi d'Espagne, l'autre, La Chapelle-Marteau, de la part de la Ligue, venaient d'apporter des propositions au gouverneur. Desportes développe tout cela ; il étale les difficultés : il n'est pas fâché de se rendre nécessaire. Plusieurs catholiques des principaux de la cour du roi avaient de plus écrit à Villars de se méfier, de ne pas trop accorder sa confiance à un négociateur hérétique comme M. de Rosny. Desportes a eu soin de se munir de ces lettres ; mais il ne les montre qu'avec discrétion. Puis il montre sans aucune réserve trois autres lettres d'un ton tout différent : l'une du cardinal de Bourbon à M. de Villars pour l'enhardir à traiter, l'autre de M. de Vitry à M de Simiers sa sœur dans le même sens, et la troisième enfin de l'évêque d'Évreux, Du Perron, à Desportes lui-même. Celle-ci nous est très curieuse en ce qu'elle témoigne du singulier respect et de la déférence avec laquelle ce prélat éminent s'adresse à son ancien patron, se dit son obligé, et confesse ne devoir qu'à lui d'avoir pu connaître la cour. Après avoir communiqué ces pièces, Desportes donne son avis sur la marche à suivre, sur les écueils à tourner ; il promet son assistance : « Mais qu'on laisse seulement passer à M. de Villars toutes ses fougues… Et peu à peu nous le rangerons, dit-il, à ce qui sera juste et raisonnable. » Sully, bien qu'il jugeât qu'il pouvait bien y avoir de l'artifice en tout ce langage, ne laissa pas

d'en demeurer d'accord, et, sur cette première conversation, on se donna le bonsoir.

Je ne dirai pas la suite avec détail ; on peut recourir à Sully lui-même ; il suffit qu'on ait le ton. Dans les conditions sine qua non que posait Villars, et à côté de l'amirauté exigée pour lui, il se trouvait les abbayes de Jumièges, Tiron, Bonport, Vallasse et Saint-Taurin, stipulées comme appartenant à de ses serviteurs. Nous savons quel serviteur, du moins le principal : il ne se perd pas de vue. L'abbé de Tiron d'ailleurs aida bien réellement et efficacement à la solution ; il s'employa avec toute sa finesse à adoucir Villars et à le déterminer. Il faisait son pont à lui-même, près d'Henri IV, et ce prince pouvait répondre à ceux des fidèles et ultrà qui auraient trouvé à redire ensuite sur l'abbé ligueur : « M. de Tiron a rendu des services. »

Ceci obtenu, Desportes n'eut plus qu'à vieillir riche et honoré. Il traduisit les Psaumes, sans doute pour réparer un peu et satisfaire enfin aux convenances de sa situation ecclésiastique. Le succès, à le bien voir, fut contesté (1603) ; Malherbe lui en dit grossièrement en face ce que Du Perron pensait et disait plus bas. Mais ces sortes de vérités se voilent toujours d'assez d'éloges aux oreilles des vivans puissans, et Desportes put se faire illusion sur sa décadence. Il se continuait avec harmonie par Bertaut ; il rajeunissait surtout avec éclat et bonheur dans son neveu, l'illustre Mathurin Regnier. Tout comblé de biens d'église qu'il était, ayant refusé vers la fin l'archevêché de Bordeaux, il sut encore passer pour modeste, et son épitaphe en l'abbaye de Bonport célébra son désintéressement. C'est dans cette dernière abbaye qu'il coula le plus volontiers ses dernières années, au sein d'une magnifique bibliothèque dont il faisait les honneurs aux curieux avec

une obligeance infinie, et qu'après lui son fils naturel laissa presque dilapider : elle ne fut sauvée en partie que par la diligence du Père Sirmond. On parle aussi d'une belle maison de lui à Vanves, où il allait recueillir ses rêves, et dont le poète La Roque a célébré la fontaine. Il mourut à Bonport en octobre 1606, âgé d'environ soixante et un ans. L'Estoile lui a prêté d'être mort assez impénitent et de n'avoir cru au purgatoire non plus que M. de Bourges (Renaud de Beaune) ; on allègue comme preuve qu'il aurait enjoint expressément, à sa fin, de chanter seulement les deux Psaumes : O quam dilecta tabernacula, et Lætatus sum. Peu avant de mourir, il aurait dit en soupirant : « J'ai trente mille livres de rente, et je meurs ! »

Mais tout cela m'a l'air de propos sans conséquence, et tels qu'il en dut circuler : on a prêté à Rabelais le rieur d'être mort en riant ; on a supposé que le riche abbé de Tiron ne pouvait faire autrement que de regretter ses richesses.

Ce qu'il faut redire après les contemporains, à la louange de Desportes, c'est qu'il n'eut pas d'ennemis, et que, dans sa haute fortune, il fit constamment le plus de bien qu'il put aux personnes. D'Aubigné seul paraît l'avoir détesté dans ses écrits, et la Confession de Sancy est envenimée d'injures à ce nom de Tiron. Mais les auteurs de la Ménippée eux-mêmes ne gardèrent pas rancune à Desportes ; ni lui à eux ; Passerat, Gillot, Rapin, on les retrouve tout-à-fait réconciliés, et ce dernier a célébré la mort de son ami dans une pompeuse et affectueuse élégie latine.

Malherbe, à sa manière, fut cruel ; on sait l'exemplaire de Desportes annoté par lui. M. Chastes en a rendu un compte judicieux et piquant ; moi-même j'y ai appelé l'attention autrefois, et j'en ai signalé les chicanes. Il y a de ces hommes prépondérans

qui ont de singuliers priviléges : ils prennent le droit de se faire injustes ou du moins justes à l'excès envers les autres, et ils imposent leurs rigueurs, tandis qu'avec eux, quoi qu'ils fassent, on reste juste et déférent : ainsi de Malherbe. Censeur impitoyable et brutal pour Ronsard, pour Desportes, il se maintient lui-même respecté : dans quelques jours, il paraîtra une édition de lui annotée par André Chénier, et qui est tout à sa gloire.

Je ne voulais ici que développer l'existence sociale de Desportes, son influence prolongée et cette singularité de fortune qui en a fait alors le plus grand seigneur et comme le D'Épernon des poètes. Il serait fastidieux d'en venir, après tant de pages, à apprécier des œuvres et un talent suffisamment jugés. Un mot seulement, avant de clore, sur sa célèbre chanson : Ô nuit ! jalouse nuit, qui se chantait encore sous la minorité de Louis XIV. Elle est imitée de l'Arioste, du Capitolo VII des poésies diverses : O ne' miéi danni... Dans le Capitolo précédent, l'aimable poète adressait une hymne de félicitation à la nuit et à tout ce qu'elle lui avait amené de furtif et d'enivré ; ici, au contraire, il lui lance l'invective pour sa malencontreuse lumière. Il faut dire à l'honneur de Desportes que plusieurs des traits les plus heureux de sa chanson ne se rencontrent pas dans l'italien, et que, s'il n'est pas original, il est peut-être plus délicat :

Je ne crains pas pour moi, j'ouvrirois une armée,
Pour entrer au séjour qui recèle mon bien,

n'appartient qu'à lui, aussi bien que ce délicieux vers :

Cette jolie chanson de Desportes rappelle aussi une invocation antique attribuée à Bion, et qu'un amoureux adresse à l'étoile du soir, à Vesper. Je m'étais donné le plaisir de la traduire, lorsque

je me suis aperçu qu'elle était traduite déjà ou imitée par nos vieux poètes, par Ronsard, au iv livre de ses Odes, et surtout par le bon Baïf en ses Amours. Voici la charmante version de celui-ci, je n'y ai changé qu'un petit mot :

De l'aimable Cypris ô lumière dorée !
Hesper, de la nuit noire ô la gloire sacrée,
Qui excelles d'autant sur les astres des cieux
Que moindre que la lune est ton feu radieux,
Je te salue, Ami. Conduis-moi par la brune
Droit où sont mes amours, au défaut de la lune
Qui cache sa clarté. Je ne vas dérober,
Ni pour d'un pélerin le voyage troubler ;
Mais je suis amoureux ! Vraiment c'est chose belle
Aider au doux désir d'un amoureux fidèle.

Oserai-je ajouter à côté ma propre imitation comme variante ?

Chère Étoile du soir, belle lumière d'or
De l'aimable Aphrodite, ornement et trésor
Du noir manteau des nuits, et qui, dans ses longs voiles,
Luis moins que le croissant et plus que les étoiles,
Ô cher Astre, salut ! Et comme, de ce pas,
Je vais chanter ma plainte au balcon de là-bas,
Prête-moi ton rayon ; car la lune nouvelle
S'est trop vite couchée. Ah ! lorsque je t'appelle,
Ce n'est pas en larron, pour guetter méchamment ;
Mais j'aime, et c'est honneur d'être en aide à l'amant !

Et dans des vers à cette même étoile, un poète moderne, M. Alfred de Musset, a dit, comme s'il eût mêlé au pur ressouvenir de Bion un sentiment ému de Byron :

Pâle Étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,

Que regardes-tu dans la plaine ?
La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés…

et dans tout ce qui suit, une teinte d'Ossian continue de voiler légèrement la sérénité antique :

Tu fuis en souriant, mélancolique amie…
Triste larme d'argent du manteau de la nuit…

Ce n'est plus simplement l'astre d'or ; et le dernier trait enfin, le dernier cri s'élance et se prolonge dans l'infini comme un soupir du cœur :

Je renvoie au volume que chacun a lu ; mais j'avais besoin, en terminant, de ramener un parfum de vraie poésie après ces anecdotes des Valois et cette vie diplomatique du plus courtisan et du plus abbé des poètes.

Sainte-Beuve.

Du Radier découvre là un second frère de Desportes, qu'il appelle M. de Beutière. Mais Niceron et Goujet disent positivement que Desportes n'eut qu'un frère unique, M. de Bevilliers ; et si en effet, au lieu de Beuterius, on lit Beulerius, on retrouve ce Bevilliers en personne. Une faute d'impression avait déguisé l'identité.

Des ordures des grands le poète se rend sale,
Quand il peint en César un ord Sardanapale…
……Leurs poètes volages

Nous chantent ces douceurs comme amoureuses rages…
Qu'ils recherchent le los des affétés poètes… etc.

Si, depuis quelque temps, vos rimeurs hypocrites,
Déguisés, ont changé tant de phrases écrites
Aux profanes amours, et de mêmes couleurs
Dont ils servoient Satan, infames bateleurs,
S'ils colorent encor leurs pompeuses prières

De fleurs des vieux païens et fables mensongères,
Ces écoliers d'erreur n'ont pas le style appris,
Que l'Esprit de lumière apprend à nos esprits.
De quelle oreille Dieu prend les phrases flatresses
Desquelles ces pipeurs fléchissoient leurs maîtresses ?

(Satire des Princes.)

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Dans les dernières éditions de Desportes, au lieu du beau sang de ton Fils, on lit du clair sang, que j'aime moins. Ce qui dénote, à coup sûr, que Des Barreaux connaissait le sonnet de Desportes, c'est moins la ressemblance du sentiment, et même du dernier trait, que quelques mots insignifians, comme propice, aigrir, qui se trouvent avoir passé dans son sonnet. Du Radier fut le premier, dans l'article du Conservateur, à dénoncer cette imitation, et il en revendique la découverte avec une certaine vivacité, au tome I de ses Récréations historiques et critiques. Dans l'intervalle, en effet, un M. de La Blaquière avait écrit de Verdun une lettre à Fréron (Année littéraire, mars 1758), pour annoncer la même trouvaille. On pourrait soutenir également que Desportes

a inspiré à Racan sa belle pièce de la Retraite ; il l'y a du moins aidé.

Anacréon au XVIe siècle

ANCIENS

POÈTES FRANCAIS.

ANACRÉON AU SEIZIÈME SIÈCLE.

La première édition d'Anacréon, donnée à Paris par Henri Estienne, est de 1554. Le grand mouvement d'innovation poétique de l'école de la Pleïade datait de 1550, c'est-à-dire était en plein développement quand ce recueil de jolies odes parut. Henri Estienne, très jeune, appartenait, par le zèle, par les études, par tous les genres de fraternité, à la génération qui se levait et qui se proclamait elle-même gallo-grecque : il s'en distingua avec quelque originalité en avançant et sut être plus particulièrement gréco-gaulois. Il n'était pas poète français ; mais on peut dire qu'en publiant les chansons de Téos, il contribua pour sa part, autant que personne, au trésor que les nouveaux-venus trouvèrent sous leur main et qu'ils ne réussirent qu'incomplètement à ravir. Il leur en fournit même la portion la plus transportable, pour ainsi parler, et comme la monnaie la mieux courante. Presque tout ce qu'ils prirent de ce côté, ils l'emportèrent plus aisément et le gardèrent.

Les premiers essais de 1550 à 1555 sont extrêmement incultes, incorrects, et sentent l'effort à travers leur fierté. L'Anacréon est

venu à point comme pour amollir et adoucir la verve férocement pindarique de Ronsard et consorts, pour les ramener au ton de la grace. Dans le dithyrambe pour la fête du bouc, célébrée en l'honneur de Jodelle, après le succès de sa Cléopâtre (1553), Baïf et tous les autres à tue-tête répétaient en chœur ce refrain de chanson à Bacchus ; je copie textuellement :

Iach iach ia ha
Evoe iach ia ha !

L'Anacréon d'Henri Estienne rompit un peu ce chorus bizarre, et, comme un doux chant dans un festin, tempéra l'ivresse.

Je n'ai pas à discuter ici la question de l'authenticité des poésies de l'Anacréon grec, et j'y serais parfaitement insuffisant. On était allé d'abord jusqu'à soupçonner Henri Estienne de les avoir fabriquées. Depuis qu'on a retrouvé d'autres manuscrits que ceux auxquels il avait eu recours et qu'il n'avait jamais produits, cette supposition excessive est tombée. Il restait à examiner toujours si ces poésies remontent bien réellement au lyrique de Téos, au contemporain de Cambyse et de Polycrate, à l'antique Ionien qui, sous sa couronne flottante, prêta les plus aimables accens à l'orgie sacrée. L'opinion de la critique paraît être aujourd'hui fixée sur ce point, et les érudits, m'assure-t-on, s'accordent en général à ne considérer les pièces du recueil publié par Henri Estienne (à deux ou trois exceptions près) que comme étant très postérieures au père du genre, comme de simples imitations, et seulement anacréontiques au même sens que tant d'autres jolies pièces légères de nos littératures modernes. Qui donc les a pu faire ces charmantes odes pleines d'élégance et de délicatesse, et auxquelles tant de gens de goût ont cru avant que la critique et la grammaire y eussent appliqué leur loupe sévère ? Y a-t-il eu là

aussi, à l'endroit d'Anacréon, des Macpherson et des Surville de l'antiquité ? Je me figure très bien que, même sans fraude, et d'imitation en imitation, les choses se soient ainsi transformées et transmises, que des contemporains de Bion et de Moschus aient commencé à raffiner le genre, que tant d'auteurs agréables de l'Anthologie, tels qu'un Méléagre, y aient contribué, et que, sous les empereurs et même auparavant, les riches voluptueux, à la fin des banquets, aient dit aux Grecs chanteurs : Faites-nous de l'Anacréon ! Cicéron nous parle de ce Grec d'Asie, épicurien et poète, ami de Pison, et qui tournait si élégamment l'épigramme qui célébrait si délicatement les orgies et les festins de son disciple débauché. On a une invitation à dîner qu'il lui adresse. Certes, si ce Philodème (c'était son nom) a voulu faire de l'anacréontique, il n'a tenu qu'à lui d'y réussir.

Le goût pourtant, une fois averti par la science, se rend compte à son tour de la différence de ton entre les imitations et l'original, même quand ce dernier terme de comparaison manque ; et il arrive ici précisément ce qui s'est vu pour plusieurs morceaux très admirés de la statuaire antique : on les avait pris au premier coup d'œil, et sous la séduction de la découverte, pour les chefs-d'œuvre de l'art, dont ils n'étaient que la perfection déjà déclinante et amollie. Quelques bas-reliefs augustes, quelques magnifiques torses retrouvés, sont venus replacer le grand art sur ses bases divines. Ainsi on se représente que, même dans sa grace, le premier et véritable Anacréon devait avoir une largeur et un grandiose de ton, un désordre sublime et hardi, quelque chose, si j'ose le dire, de ce qu'a notre Rabelais dans sa grossièreté, mais que revêtait amplement en cette Ionie la pourpre et la rose, un libre faire en un mot, que le dix-huitième siècle de la Grèce, si élégant et si prolongé qu'il fût, n'a plus été capable d'at-

teindre et qu'il n'a su que polir. L'Anacréon primitif avait l'enthousiasme proprement dit. Bien des pièces au contraire de l'Anacréon qu'on lit, de cet Anacréon qui semble refait souvent à l'instar de l'épigramme de Platon sur l'Amour endormi, ne sont guère que le pendant de ces petites figurines d'ivoire, de ces petits joyaux précieux qu'au temps de l'empire les belles dames romaines ou les patriciens à la mode avaient sur leurs tables : l'Amour prisonnier, l'Amour mouillé, l'Amour noyé, l'Amour oiseau, l'Amour laboureur, l'Amour voleur de miel, toute la race enfin des Amours roses et des Cupidons de l'antiquité. Henri Estienne, en sa préface d'éditeur, ne sortait pas de cet ordre de comparaisons, quand il rappelait par rapport à son sujet ce joujou délicat de la sculpture antique, ce petit navire d'ivoire que recouvraient tout entier les ailes d'une abeille.

Mais cette circonstance même d'être d'une date postérieure et de l'époque du joli plutôt que du beau ne faisait que rendre ces légers poèmes plus propres à l'imitation et mieux assortis au goût du moment. L'agréable et le fin se gagnent encore plus aisément que le grand ; on commence surtout très volontiers par le mignard et le subtil. Le Sanglier pénitent de Théocrite (si une telle pièce est de Théocrite) agréera bien mieux tout d'emblée que ces admirables pièces des Thalysies ou de la Pharmaceutrie. On s'en prendra d'abord à Bembe, et non à Dante. Les littératures étrangères s'inoculent plutôt par ces pointes.

L'Anacréon d'Estienne, s'il ne rentrait pas tout-à-fait dans la classe des grands et premiers modèles, était du moins le plus pur et le plus achevé des moindres (minores), et il arrivait à propos pour les corriger : intervenant entre Jean Second et Marulle, il remettait en idée l'exquis et le simple. Dans cette ferveur, dans

cette avidité dévorante de l'érudition et de l'imitation, il n'y avait guère place au choix ; on en était à la gloutonnerie première ; Anacréon commença à rapprendre la friandise. Il eut à la fois pour effet de tempérer, je l'ai dit, le pindarique, et de clarifier le Rabelais. Au milieu de la jeune bande en plein départ, et par la plus belle matinée d'avril, que fit Henri Estienne ? Il jeta brusquement un essaim et comme une poignée d'abeilles, d'abeilles blondes et dorées dans le rayon, et plus d'un en fut heureusement piqué ; il s'en attacha presque à chacun du moins une ou deux, qu'ils emportèrent dans leurs habits et qui se retrouvent dans leurs vers.

Ce que je dis là d'Anacréon se doit un peu appliquer aussi, je le sais, à l'Anthologie tout entière, publiée à Paris en 1531, et dont Henri Estienne donna une édition à son tour ; mais Anacréon, qui forme comme la partie la plus développée et le bouquet le mieux assemblé de l'Anthologie, qui en est en quelque sorte le grand poète et l'Homère (un Homère aviné), Anacréon, par la justesse de son entrée et la fraîcheur de son chant, eut le principal effet et mérita l'honneur.

Quand les Analecta de Brunck parurent en 1776, ils vinrent précisément offrir à l'adolescence d'André Chénier sa nourriture la plus appropriée et la plus maternelle : ainsi, pour nos vieux poètes, l'ancienne Anthologie de Planudes, et surtout l'Anacréon d'Estienne : il fut un contemporain exact de leur jeunesse.

Du jour où il se verse dans la poésie du XVI siècle, on y peut suivre à la trace sa veine d'argent. À partir du second livre, les Odes de Ronsard en sont toutes traversées et embellies ; et chez la plupart des autres, on marquerait également l'influence. L'esprit français se trouvait assez naturellement prédisposé à cette

grace insouciante et légère ; l'Anacréon, chez nous, était comme préexistant ; Villon dans sa ballade des Neiges d'antan, Mellin de Saint-Gelais dans une quantité de madrigaux raffinés, avaient prévenu le genre : Voltaire, au défaut d'Anacréon lui-même, l'aurait retrouvé.

La veine anacréontique, directement introduite en 1554, et qui se prononce dès les seconds essais lyriques de Ronsard, de Du Bellay et des autres, fit véritablement transition entre la vigueur assez rude des débuts et la douceur un peu mignarde et polie des seconds disciples, Desportes et Bertaut ; cette veine servit comme de canal entre les deux. Mais ce n'est pas ici de l'anatomie que je prétends faire, et, une fois la ligne principale indiquée, je courrai plus librement.

Remy Belleau, épris de cette naïveté toute neuve et de cette mignardise (c'était alors un éloge), s'empressa de traduire le charmant modèle en vers français. Sa traduction, qui parut en 1556, ne sembla peut-être pas aux contemporains eux-mêmes tout-à-fait suffisante :

Tu es un trop sec biberon
Pour un tourneur d'Anacréon,
Belleau,.....

lui disait Ronsard. Belleau, comme qui dirait Boileau, par opposition au chantre du vin, ce n'est qu'un jeu de mots ; mais, à la manière dont Ronsard refit plus d'une de ces petites traductions, on peut croire qu'il ne jugeait pas celles de son ami définitives. Deux ou trois morceaux pourtant ont bien réussi au bon Belleau, et Saint-Victor, dans sa traduction en vers d'Anacréon, a désigné avec goût deux agréables passages : l'un est dans le dialogue

entre la Colombe et le Passant ; la colombe dit qu'elle ne voudrait plus de sa liberté :

Que me vaudroit désormais
De voler par les montagnes,
Par les bois, par les campagnes,
Et sans cesse me brancher
Sur les arbres, pour chercher
Je ne sais quoi de champêtre
Pour sauvagement me paître,
Vu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacréon, qui me donne
Du même vin qu'il ordonne
Pour sa bouche ; et, quand j'ai bu
Et mignonnement repu,

Sur sa tête je sautelle ;
Puis de l'une et de l'autre aile
Je le couvre, et sur les bords
De sa lyre je m'endors !

L'autre endroit est tiré de cette ode : Qu'il se voudroit voir transformé en tout ce qui touche sa maîtresse :

Ha ! que plût aux dieux que je fusse
Ton miroir, afin que je pusse,
Te mirant dedans moi, te voir ;
Ou robe, afin que me portasses ;
Ou l'onde en qui tu te lavasses,
Pour mieux tes beautés concevoir !
Ou le parfum et la civette

Pour emmusquer ta peau douillette,
Ou le voile ……..
Ou de ton col la perle fine
Qui pend sur ta blanche poitrine,
Ou bien, Maîtresse, ton patin !

Ce dernier vers, dans sa chaussure bourgeoise, a je ne sais quoi de court et d'imprévu, de tout-à-fait bien monté.

Mais il était plus facile, en général, aux vrais poètes d'imiter Anacréon que de le traduire. Belleau gagna surtout, on peut le croire, à ce commerce avec le plus délicat des anciens d'emporter quelque chose de ce léger esprit de la muse grecque qui se retrouva ensuite dans l'une au moins de ses propres poésies. Il est douteux pour moi qu'il eût jamais fait son adorable pièce d'Avril tant de fois citée, sans cette gracieuse familiarité avec son premier modèle ; car, si quelque chose ressemble en français pour le pur souffle, pour le léger poétique désintéressé, à la Cigale d'Anacréon, c'est l'Avril de Belleau. Il arriva ici à nos poètes ce qu'un anonyme ancien a si bien exprimé dans une ode que nous a conservée l'un des manuscrits de l'Anthologie ; je n'en puis offrir qu'une imitation :

Je dormais : voilà qu'en songe
(Et ce n'était point mensonge),
Un vieillard me vit passer,
Beau vieillard sortant de table ;
Il m'appelle, ô voix aimable !
Et moi je cours l'embrasser.
Anacréon, c'est lui-même,

Front brillant, sans rien de blême :
Sa lèvre sentait le vin ;
Et dans sa marche sacrée,
Légèrement égarée,
Amour lui tenait la main.
Faisant glisser de sa tête
Lis et roses de la fête,
Sa couronne de renom,
Il se l'ôte et me la donne :
Je la prends, et la couronne
Sentait son Anacréon.
Le cadeau riant m'invite,
Et sans songer à la suite,
Joyeux de m'en parfumer,
Dans mes cheveux je l'enlace :
Depuis lors, quoi que je fasse,
Je n'ai plus cessé d'aimer.

Eh bien ! ce que le poète grec dit là pour les amours était un peu vrai pour la poésie ; nos amis de la Pleïade, après avoir embrassé le vieillard et avoir essayé un moment sur leur tête cette couronne qui sentait son Anacréon, en gardèrent quelque bon parfum, et depuis ce temps il leur arriva quelquefois d'anacréontiser sans trop y songer.

Belleau, pour son compte, n'a guère eu ce hasard heureux que dans son Avril ; d'autres petites inventions qui semblaient prêter pareille grace, telles que le Papillon, lui ont moins réussi.

Celui de tous assurément qui se ressentit et profita le mieux de la couronne odorante est Ronsard. Ce que j'ai pu conjecturer de l'Avril, ne peut-on pas aussi le penser sans trop d'invraisem-

blance de ces délicieux couplets : Mignonne, allons voir si la rose..., où une fraîcheur matinale respire ? Après deux ou trois journées d'Anacréon, cela doit venir tout naturellement, ce semble, au réveil. On composerait le plus irréprochable bouquet avec ces imitations anacréontiques (et je n'en sépare pas ici Bion ni Moschus), avec un choix de ces pièces qui ont occupé tour à tour nos vieux rimeurs et notre jeune Chénier. Ne pouvant tout citer, et l'ayant fait très fréquemment ailleurs, j'en présenterai du moins un petit tableau pour les curieux qui se plaisent à ces collections ; eux-mêmes compléteront le cadre :

L'Amour endormi, de Platon, a été traduit par André ;

L'Amour oiseau, de Bion, l'a été par Baïf (Passe-temps, liv. II) ;

L'Amour mouillé, d'Anacréon, par La Fontaine, qui ne fait pas tout-à-fait oublier Ronsard (Odes, liv. II, XIX) ;

L'Amour laboureur, de Moschus, par André encore ;

L'Amour prisonnier des Muses, d'Anacréon, et l'Amour écolier, de Bion, par Ronsard (Odes, liv. IV, XXIII, et liv. V, XXI) ;

L'Amour voleur de miel, d'Anacréon à la fois et de Théocrite, après avoir été traduit assez sèchement par Baïf (Passe-temps, liv. I), et prolixement imité par Olivier de Magny (Odes, liv. IV), a été ensuite reproduit avec tant de supériorité par Ronsard (toujours lui, ne vous en déplaise), que je mettrai ici le morceau, ne fût-ce que pour couper la nomenclature :

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes

Font leurs petites logettes.
Comme il les alloit cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette
Lui piqua la main douillette.
Si tot que piqué se vit,
Ah ! je suis perdu (ce dit) ;
Et s'en-courant vers sa mère
Lui montra sa playe amère :
Ma mère, voyez ma main,

Ce disoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une égratignure !
Alors Vénus se sourit,
Et en le baisant le prit,
Puis sa main lui a souflée
Pour guarir sa playe enflée :
Qui t'a, dis-moy, faux garçon,
Blessé de telle façon ?
Sont-ce mes Graces riantes
De leurs aiguilles poignantes ?
— Nenni, c'est un serpenteau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecque deux ailerettes
Çà et là sur les fleurettes.
— Ah ! vraiment je le cognois
(Dit Vénus) ; les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Melissette.
Si donques un animal

Si petit fait tant de mal,
Quand son alêne époinçonne
La main de quelque personne ;
Combien fais-tu de douleur
Au prix de lui, dans le cœur
De celui en qui tu jettes
Tes venimeuses sagettes ?

Ce sont là de ces imitations à la manière de La Fontaine ; une sorte de naïveté gauloise y rachète ce qu'on perd d'ailleurs en précision et en simplicité de contour. Vénus, comme une bonne mère, souffle sur la main de son méchant garçon pour le guérir ; elle lui demande qui l'a ainsi blessé, et si ce ne sont pas ses Graces riantes avec leurs aiguilles. Arrêtée à temps, cette façon familière est un agrément de plus. Bien souvent, toutefois, ce côté bourgeois se prolonge, et tranche avec l'élégance, avec la sensibilité épicurienne. On se retrouve accoudé parmi les pots ; on fourre les marrons sous la cendre ; Bacchus, l'été, boit en chemise sous les treilles : heureux le lecteur quand d'autres mots plus crus et des images désobligeantes n'arrivent pas. La nappe enfin, quand nappe il y a, est fréquemment salie, par places, de grosses gouttes de cette vieille lie rabelaisienne.

Mieux vaudrait, mieux vaut alors que tout déborde, que le jus fermente : l'image bachique a aussi sa grandeur. Ronsard, en je ne sais plus quel endroit, s'écrie :

Comme on voit en septembre, aux tonneaux angevins,
Bouillir en écumant la jeunesse des vins…

Cela est chaud, cela est poétique, et nous rend Anacréon encore, lequel, en sa Vendange, a parlé du jeune Bacchus bouillon-

nant et cher aux tonneaux.

Mais, d'ordinaire, on reconnaît bien plutôt le coin d'Anacréon en eux à quelque chose de léger, à je ne sais quel petit signe, comme celui auquel il dit qu'on reconnaît les amans.

Baïf, l'un des plus inégaux parmi les imitateurs des anciens, et qui a outrageusement gâté l'Oaristys et la Pharmaceutrie, a eu de singuliers éclairs de talent, et, si l'on ne peut dire précisément que c'est à Anacréon qu'il les doit, puisque c'est plutôt avec Théocrite et Bion qu'il les rencontre, il se ressent du moins alors du voisinage et ne sort pas de l'anacréontique. On sait les gracieux vers de son Amour vangeur ; l'amant malheureux, près de se tuer, y parle à l'inhumaine :

Je vas mourir : par la mort désirée,
Ma bouche ira bientôt être serrée ;
Mais ce pendant qu'encor je puis parler,
Je te dirai devant que m'en aller :
La rose est belle, et soudain elle passe ;
Le lis est blanc et dure peu d'espace ;
La violette est bien belle au printemps,
Et se vieillit en un petit de temps ;
La neige est blanche, et d'une douce pluie
En un moment s'écoule évanouie,

Et ta beauté, belle parfaitement,
Ne pourra pas te durer longuement.

Desportes, qui n'allait plus emprunter si loin ses modèles et s'en tenait habituellement aux Italiens, a ressaisi et continué le plus fin du genre au sonnet suivant :

Vénus cherche son fils, Vénus tout en colère
Cherche l'aveugle Amour par le monde égaré ;
Mais ta recherche est vaine, ô dolente Cythère !
Il s'est couvertement dans mon cœur retiré.
Que sera-ce de moi ? que me faudra-t-il faire ?
Je me vois d'un des deux le courroux préparé ;
Égale obéissance à tous deux j'ai juré :
Le fils est dangereux, dangereuse est la mère.
Si je recèle Amour, son feu brûle mon cœur ;
Si je décèle Amour, il est plein de rigueur,
Et trouvera pour moi quelque peine nouvelle.
Amour, demeure donc en mon cœur sûrement ;
Mais fais que ton ardeur ne soit pas si cruelle,
Et je te cacherai beaucoup plus aisément.

On ne peut faire un pas dans ces poètes sans retrouver la trace et comme l'infusion d'Anacréon. Jacques Tahureau, qui en était digne, n'a pas assez vécu pour en profiter. Olivier de Magny, en ses derniers recueils, y a puisé plusieurs de ses meilleures inspirations. En voici une qui n'est qu'une imitation lointaine, mais qui me paraît d'un tour franc, et non sans une certaine saveur de terroir qui en fait l'originalité. Le poète s'adresse à un de ses amis appelé Jean Castin, et déplore la condition précaire des hommes :

Mon Castin, quand j'aperçois
Ces grands arbres dans ces bois,
Dépouillés de leur parure,
Je ravasse à la verdure
Qui ne dure que six mois.
Puis je pense à notre vie

Si malement asservie,
Qu'el' n'a presque le loisir

De choisir quelque plaisir,
Qu'elle ne nous soit ravie.
Nous semblons à l'arbre verd
Qui demeure un temps couvert
De mainte feuille naïve,
Puis, dès que l'hiver arrive,
Toutes ses feuilles il perd.
Ce pendant que la jeunesse
Nous répand de sa richesse,
Toujours gais nous florissons ;
Mais soudain nous flétrissons
Assaillis de la vieillesse.
Car ce vieil faucheur, ce Tems,
Qui dévore ses enfans,
Ayant ailé nos années,
Les fait voler empennées
Plus tôt que les mêmes vents.
Doncques tandis que nous sommes,
Mon Castin, entre les hommes,
N'ayons que notre aise cher,
Sans aller là-haut chercher
Tant de feux et tant d'atomes.
Quelque fois il faut mourir,
Et, si quelqu'un peut guérir
Quelque fois de quelque peine,
Enfin son attente vaine
Ne sait plus où recourir.
L'espérance est trop mauvaise.

Allons doncques sous la braise
Cacher ces marrons si beaux,
Et de ces bons vins nouveaux
Appaisons notre mésaise
Aisant ainsi notre cœur,
Le petit Archer vainqueur
Nous viendra dans la mémoire ;
Car, sans le manger et boire,
Son trait n'a point de vigueur.
Puis avecq' nos nymphes gayes

Nous irons guérir les playes
Qu'il nous fit dedans le flanc,
Lorsqu'au bord de cet étang
Nous dansions en ces saulayes.

Je n'aurais qu'à ouvrir les recueils poétiques de Jean Passerat et de Nicolas Rapin pour y ramasser à plaisir de nouveaux exemples. Gilles Durant, surtout, foisonne en cas raffinés : Amour pris au las, Amour jouant aux échecs ; Jean Dorat, dans ses imitations grecques, avait déjà fait, d'un goût tout pareil, Amour se soleillant. Mais j'aime mieux citer de Durant quelques stances, où un ton de sentiment rachète la manière :

Serein je voudrois être, et sous un vert plumage,
Çà et là voletant,
Solitaire, passer mes ans dans ce bocage,
Ma sereine chantant.
Oiseau, je volerois à toute heure autour d'elle ;
Puis sur ses beaux cheveux
J'arrêterois mon vol, et brûlerois mon aile
Aux rayons de ses yeux.

Et après avoir continué quelque temps, et avec vivacité, sur ce genre d'ébats :

Parfois époinçonné d'une plus belle envie,
Je voudrois becqueter
Sur ses lèvres le miel et la douce ambroisie
Dont se paît Jupiter.
Sous mon plumage vert, à ces beaux exercices
Je passerois le jour,
Tout confit en douceurs, tout confit en délices,
Tout confit en amour.
Puis, le soir arrivé, je ferois ma retraite
Dans ce bois entassé,
Racontant à la Nuit, mère d'amour secrète,
Tout le plaisir passé.

Toujours le même sujet, on le voit, ce même fond renaissant qui présente, a dit Moncrif, certaines délicatesses, certaines simplicités, certaines contradictions, dont le cœur humain abonde. Le détail seul, à y regarder de très près, diffère, et l'ingénieux s'y retrouve pour qui s'y complaît.

Vauquelin de La Fresnaye, en plus d'une épigramme ou d'une idylle, contribuerait aussi pour sa part au léger butin, si on le voulait complet. C'est lui qui donne cette exacte et jolie définition de l'idylle, telle que les anciens l'entendaient : « Ce nom d'Idillie m'a semblé se rapporter mieux à mes desseins, d'autant qu'il ne signifie et ne représente que diverses petites images et gravures en la semblance de celles qu'on grave aux lapis, aux gemmes et calcédoines, pour servir quelquefois de cachet. Les miennes en la sorte, pleines d'amour enfantine, ne sont qu'imagettes et petites tablettes de fantaisies d'Amour. » Une idylle, une odelette ana-

créontique ou une pierre gravée, c'est bien cela ; et, à la grace précise de sa définition, le bon Vauquelin montre assez qu'il a dû souvent atteindre dans le détail à la justifier. Son volume de poésies est peut-être celui d'où l'on tirerait le plus de traits dans le goût de ceux que nous cherchons :

Amour, tais-toi ! mais prends ton arc,
Car ma biche belle et sauvage,
Soir et matin, sortant du parc,
Passe toujours par ce passage.
Voici sa piste : oh ! la voilà !
Droit à son cœur dresse ta vire,
Et ne faux point ce beau coup-là,
Afin qu'elle n'en puisse rire.
Hélas ! qu'aveugle tu es bien !
Cruel, tu m'as frappé pour elle :
Libre, elle fuit, elle n'a rien ;
Mais las ! ma blessure est mortelle.

Mais il faut craindre pourtant d'entasser par trop ces riens agréables et d'affadir à force de sucreries. Je n'ai voulu ici que dégager un dernier point de vue en cette poésie du XVI siècle et diriger un aperçu dont l'idée est plus souriante que le détail prolongé n'en serait piquant. L'Anacréon, chez nous, ne cessa de vivre et de courir sous toutes les formes durant le siècle suivant et depuis jusqu'à nos jours. L'abbé de Rancé, âgé de douze ans, en donnait une très bonne édition grecque ; La Fontaine le pratiquait à la gauloise toute sa vie. Chaulieu, plus qu'aucun, se peut dire notre Anacréon véritable, et c'est dommage que sa poésie trop négligemment jetée ne nous rende pas tout son feu naturel et son génie. Moncrif, avec bien moins de largeur, et plusieurs du

XVIII siècle après lui, ont eu des parties, des traits aiguisés du genre. Voltaire, en quelques pièces légères, l'a saisi et comme fixé à ce point parfait de bel esprit, de sensibilité et de goût, qui sied à notre nation. André Chénier n'a eu que peu d'anacréontique, à proprement parler, dans le sens final ; il est remonté plus haut, et, si j'écris quelque jour sur Théocrite, comme j'en ai le désir, je marquerai avec soin ces différences. Le plus vraiment anacréontique des modernes a peut-être été le Sicilien Meli. Béranger pourrait sembler tel encore, mais par quelques imitations habiles et de savantes gaietés, plutôt que par l'humeur et le fond lui aussi, je le qualifierai un poète de l'art. Quoi qu'il en soit, c'est bien certainement au XVI siècle et au début que l'imitation immédiate et naïve d'Anacréon se fait le mieux sentir. Le second temps, le second pas des essais de la Pléïade en demeure tout marqué. Ayant insisté précédemment sur l'issue et les phases dernières de cette école, sur ce que j'ai appelé son détroit de sortie, j'ai tenu à bien fixer aussi les divers points du détroit d'entrée ; c'est entre les deux qu'elle a eu comme son lac fermé et sa mer intérieure. En 1550, irruption brusque, rivage inégal ; en 1554, continuation plus ornée, plus polie, jusqu'à ce qu'en 1572 on arrive tout en plein au golfe de mollesse. À partir de 1554, la colline, la tour d'Anacréon est signalée : la flottille des poètes prend le vieillard à bord, et il devient comme l'un des leurs.

Et maintenant, de ma part, c'est pour long-temps ; c'en est fait, une bonne fois, de venir parler de ces poètes du XVI siècle et de leurs fleurettes : j'ai donné le fond du panier.

Sainte-Beuve.

Picho couquin de parpayoun,
Vole, vole, te prendrai proun !...

« Petit coquin de papillon, vole, vole, je te prendrai bien ! — De poudre d'or sur ses ailettes, de mille couleurs bigarré, un papillon sur la violette, et puis sur la marguerite, voltigeait dans un pré. Un enfant joli comme un ange, joue ronde comme une orange, demi nu, volait après lui. Et pan ! il le manquait, et puis la bise qui soufflait dans sa chemise faisait voir son petit dos (son picho quieü). — Petit coquin de papillon, vole, vole, je te prendrai bien ! — Enfin le papillon s'arrête sur un bouton d'or printanier, et le bel enfant, par derrière, vient doucement, et puis, leste ! dans sa main, il le fait prisonnier. Vite alors, vite à sa cabanette il le porte avec mille baisers, et puis, quand il rouvre la prison, ne trouve plus dans sa menote que la poudre d'or de ses ailes,... petit coquin de papillon ! »

Le fier coursier porte à sa croupe
Du fer brûlant le noir affront ;
Le Parthe orgueilleux, dans un groupe,
Se détache, thiare au front ;
Et moi, je sais d'abord celui qu'Amour enflamme :
Il porte un petit signe au dedans de son ame.

Quand je te vois au matin
Amasser en ce jardin
Les fleurs que l'aube nous donne,
Pour t'en faire une coronne,
Je désire aussi soudain
Être, en forme d'une abeille,
Dans quelque rose vermeille
Qui doit choir dedans ta main.
Car tout coi je me tiendrais
(Alors que tu t'en viendrois

La cueillir sur les épines)
Entre ses feuilles pourprines,
Sans murmurer nullement,
Ne battre l'une ou l'autre aile,
De peur qu'une emprise telle
Finît au commencement.
Puis, quand je me sentirois
En ta main, je sortirois,
Et m'en irois prendre place,
Sans te poindre, sur ta face ;
Et là, baisant mille fleurs
Qui sont autour de ta bouche,
Imiterois cette mouche
Y suçant mille senteurs.
Et si lors tu te fâchois,
Me chassant de tes beaux doigts,
Je m'en irois aussi vite
Pour ne te voir plus dépite ;
Mais premier, autour de toi,
Je dirois, d'un doux murmure,
Ce que pour t'aimer j'endure
Et de peines et d'émoi.

Louise Labe

ANCIENS

POÈTES DE LA FRANCE.

LOUISE LABÉ.

Cette célèbre Lyonnaise a obtenu un honneur que n'ont pas eu bien des noms littéraires plus fastueux, on n'a pas cessé de la réimprimer : l'édition de ses œuvres, publiée en 1824, avec notes, commentaires et glossaire, était la sixième au dire des éditeurs, ou plutôt la septième, comme l'a prouvé M. Brunet ; et voilà qu'un imprimeur de Lyon, connaisseur et littérateur distingué lui-même, M. Léon Boitel, vient de faire pour sa tendre compatriote, la Sapho du XVI siècle, ce que M. Victor Pavie faisait, il y a peu d'années, à Angers, pour Joachim Du Bellay : il vient d'en publier une charmante édition de luxe, tirée à 200 exemplaires, avec notice de M. Collombet, mais débarrassée d'ailleurs de toute cette surcharge de notes qui ne sont bonnes qu'une fois, et qu'il faut laisser en leur lieu à l'usage des érudits. En ne craignant pas de s'occuper à son tour des œuvres de l'aimable élégiaque, M. Collombet, le sérieux traducteur de Salvien et de saint Jérôme, a fait preuve de patriotisme et de bon esprit ; il n'a pas eu plus de faux scrupule que n'en eurent en de telles matières ces érudits du bon temps, l'abbé Goujet, Niceron et autres ; les vrais catholiques, à bien des égards, sont les plus tolérans. Pour nous, cette publication nouvelle nous est une occasion heureuse, que nous ne laisserons pas échapper, de réparer, envers Louise Labé, un oubli, une légèreté involontaire qu'un critique ami, M. Patin, nous reprochait dernièrement avec grace. Il est toujours très doux de pouvoir réparer envers un poète, surtout quand ce poète est une femme.

Nous avions beaucoup trop négligé Louise Labé, parce qu'en étudiant au XVI siècle le mouvement et la succession des écoles, on la rencontre très peu. C'est une gloire, un charme de plus pour

une muse de femme de ne pas avoir rang dans la mêlée et de ne pas intervenir dans ces luttes raisonneuses. Louise Labé fut un peu en son temps comme M Tastu, comme M Valmore du nôtre : sont-elles classiques, sont-elles romantiques ? elles ne le savent pas bien ; elles ont senti, elles ont chanté, elles ont fleuri à leur jour ; on ne les trouve que dans leur sentier et sur leur tige. À d'autres la discussion et les théories ! à d'autres l'arène !

Les œuvres de Louise Labé parurent pour la première fois en l'année 1555, c'est-à-dire au moment où toute la génération éveillée par Du Bellay et Ronsard prenait son essor, où la jeune école de droit de Poitiers, Vauquelin et ses amis, se produisaient dans leur ferveur de prosélytes, et où, sur toutes les rives du Clain et de la Loire, retentissaient, comme des chants d'oiseaux, des milliers de sonnets, quelques-uns charmans déjà, quelques autres un peu rauques encore ; mais Louise Labé, précédemment louée par Marot, n'eut pas besoin, elle, pour s'élancer à son tour, de rompre avec le passé et de s'éprendre de cette ardeur rivale. Si elle dut en partie ce rôle d'exception au caractère tout intime et passionné de ses vers, elle ne le dut pas moins à la position littéraire qu'occupait alors en France la cité lyonnaise. Lyon, en effet, était un centre plus à portée de l'Italie et qui gagnait à ce voisinage quelques rayons plus hâtifs de cette docte et bénigne influence ; Lyon avançait, on peut le dire, sur le reste de nos provinces, et peut-être, à certains égards, sur la capitale. Des Florentins en grand nombre, à chaque trouble survenu dans la république des Médicis, avaient émigré sur ce point et y avaient fondé une espèce de colonie qui continuait d'associer, comme dans la patrie première, l'instinct et le génie du négoce au noble goût des arts et des lettres. De telle sorte, la renaissance à Lyon s'était faite insensiblement par voie d'infusion successive, et il y eut bien

moins lieu que partout ailleurs au coup de tocsin de 1550, qui ressemblait à une révolution. Les preuves de ce fait général seraient abondantes, et le Père de Colonia, sans en tirer toutes les conséquences, a pris soin d'en rassembler un grand nombre dans l'histoire littéraire qu'il a tracée de sa cité adoptive. L'Académie de Fourvière, espèce de société de gens doctes et considérables, d'érudits et même d'artistes, dans le goût des académies d'Italie, et qui devançait la plupart des fondations de ce genre, date du commencement du XVI siècle. Lorsqu'au début de son règne Henri II, avec Catherine de Médicis, fit sa première entrée solennelle à Lyon en septembre 1548, la petite colonie des Florentins voulut donner à la reine le régal de la Calandra, représentée par des comédiens qu'on avait mandés exprès d'au-delà des monts. La fête même de cette réception était dirigée dans son ensemble par Maurice Sève, ancien conseiller-échevin et poète distingué du temps : les Sève tiraient leur origine d'une ancienne famille piémontaise. Ce Maurice Sève, qui célébra en quatre cent cinquante-huit dizains une maîtresse poétique sous le nom de Délie, s'acquit l'estime des deux écoles ; les novateurs, qui aspiraient à introduire une poésie plus savante et plus relevée que celle de leurs devanciers, ne manquent jamais, dans leurs préfaces et manifestes, d'admettre une exception expresse en faveur de Maurice Sève. Celui-ci faisait en quelque sorte école, une école intermédiaire, et lorsque Pontus de Thiard qui écrivait dans le Mâconnais, c'est-à-dire dans le rayon ou ressort poétique de Lyon, publiait en 1548 ses Erreurs amoureuses, qui devançaient les débuts de la Pléiade à laquelle il allait appartenir, c'est à Maurice Sève qu'il adressait le premier sonnet. On le voit donc, la réforme poétique, tentée ailleurs avec éclat et rupture, s'entamait à Lyon sans qu'il y eût, à proprement parler, de solution de continuité ;

mais il n'en faudrait pas conclure qu'elle s'y produisît plus coulamment ni d'une veine plus ménagée. L'érudition de Maurice Sève et de Pontus de Thiard, leur quintessence platonique et scientifique ne laisse rien à désirer aux obscurités premières de Ronsard et de ses amis, et ils n'ont pas l'avantage de se dégager par momens, comme ceux-ci, avec netteté, avec un jet de talent proportionné à l'effort ; ils ne se débrouillent jamais. Louise Labé était disciple de Maurice Sève, et elle lui dut assurément beaucoup pour les études et les doctes conseils ; mais, si elle atteignit dans l'expression à quelques accens heureux, à quelques traits durables, elle ne les puisa que dans sa propre passion et en elle-même.

Sa vie est restée très peu éclaircie, malgré la célébrité dont elle jouit de son vivant, malgré les mille témoignages poétiques qui l'entourèrent et dont on a conservé le recueil comme une guirlande. Cette célébrité même et le caractère passionné de ses poésies furent cause qu'après sa mort il se forma insensiblement sur elle une légende qui, accueillie et propagée sans beaucoup d'examen par des critiques d'ordinaire plus circonspects, par Antoine Du Verdier et Bayle, recouvrit bientôt le vrai et finit par rendre l'intéressante figure tout-à-fait méconnaissable. Les consciencieux éditeurs de 1824, sont heureusement venus remettre en lumière quelques points authentiques, et ils se sont appliqués surtout (tâche assez difficile et méritoire) à restituer à Louise Labé son honneur comme femme, en même temps qu'à lui maintenir sa gloire comme poète. Ouvrez, en effet, la Bibliothèque françoise de Du Verdier et le Dictionnaire de Bayle, vous y voyez Louise Labé désignée tout crûment par la qualification de courtisane lyonnoise. Bayle, qui n'a pour autorité que Du Verdier, se donne le plaisir de broder là-dessus et d'accorder à sa plume, en cet en-

droit, tout le libertinage qui fait comme le grain de poivre de son érudition. La Monnoye, dans ses notes sur La Croix du Maine, en a usé à son exemple ; il cite sur Louise Labé un petit distique et un quatrain qu'on ne trouve point, dit-il, dans la guirlande de vers à sa louange ; je le crois bien, car ces petits vers salaces ont tout l'air d'être de la façon du malin commentateur lui-même. Nous pourrions faire comme lui et nous égayer sans peine aux dépens de la belle Louise ; nous croyons même savoir une petite épigramme qui ne se trouve pas non plus dans le recueil des vers imprimés en son honneur, et que La Monnoye, qui donnait dans l'inédit, a, je ne sais pourquoi, négligée. La voici :

N'admirez tant que la belle Cordière
D'Amour en elle ait conçu tout le feu :
Son bon mari qui n'entendoit le jeu
Chez lui tenoit fabrique journalière,
Grand magazin de câbles et d'agrès,
Croyant le tout étranger à la Dame ;
Mais Amour vint, la malice dans l'ame,
Choisit la corde et n'y mit que les traits.

Que si l'on examine de plus près les témoignages des contemporains de Louise Labé, les indications et inductions qui ressortent de ses vers mêmes, on n'atteint pas à la certitude (où est la certitude en un sujet si délicat ?), on arrive toutefois à la mieux voir, à la voir tout autre qu'à travers les badineries des commentateurs érudits, lesquels ont fait ici, en sens inverse, ce que tant de bons légendaires ont fait pour leurs saints et saintes ; je veux dire qu'ils n'ont apporté aucune critique en leur récit, et qu'ils se sont tout simplement délectés à médire, comme les autres à glorifier. Ce qui d'ailleurs a le plus nui à Louise Labé, je m'empresse

de le reconnaître, et ce qui a pu induire en erreur, ce sont les pièces mêmes de vers à sa louange attachées à ses œuvres. Chaque siècle a son ton de galanterie et d'enjouement. Au XVI siècle, les honnêtes femmes écrivaient et lisaient l'Heptameron, et le grave parlement, dans les Grands-Jours de Poitiers, célébrait sur tous les tons la Puce de M Des Roches. Les sonnets amoureux de Louise Labé mirent en veine bien des beaux-esprits du temps, et ils commencèrent à lui parler en français, en latin, en grec, en toutes langues, de ses gracieusetés et de ses baisers (de Aloysiæ Labœæ osculis), comme des gens qui avaient le droit d'exprimer un avis là-dessus. Les malins ou les indifférens ont pu prendre ensuite ces jeux d'imagination au pied de la lettre. Je ne prétendrai jamais faire de Louise Labé une Julie d'Angennes, mais en bonne critique il faut grandement rabattre de tous ces madrigaux. De ce qu'une foule de poètes se déclarèrent bien haut ses amoureux, doit-on en conclure qu'ils furent ses amans, et faut-il prendre au positif les vivacités lyriques d'Olivier de Magny plus qu'on ne ferait les familiarités galantes de Benserade ? Je dis cela sans dissimuler qu'il y a, dans les témoignages cités, deux ou trois endroits embarrassans, incommodes ; on aimerait autant qu'ils fussent restés inconnus. Et puis elle ne recevait pas seulement dans sa maison des poètes, mais aussi de braves capitaines, gens qui se repaissent moins de fumée. On est donc fort entrepris, selon l'expression prudente de Dugas-Montbel, pour rien asseoir de certain ; il y a du pour, il y a du contre. Je ferai valoir le pour de mon mieux.

Louise Charlin, Charly ou Charlieu (on trouve toutes ces variantes de noms dans des actes authentiques), dite communément Louise Labé, était fille d'un cordier de Lyon ; elle dut naître vers 1525 ou 1526. Son père était dans l'aisance, et l'on a fait re-

marquer avec raison que cette profession de marchand cordier s'appliquait alors à un genre de commerce beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui, puisqu'il comprenait la fourniture des câbles et des autres cordages nécessaires au service de la navigation. Qui disait cordier pourtant voulait désigner toujours (qu'on le sache bien) un fabriquant tenant de l'artisan, qui avait son tablier durant la semaine, et mettait lui-même la main à la corde. Ce qui est certain, c'est que l'éducation de Louise fut fort soignée, qu'elle vécut dans les loisirs et les honnêtes passe-temps ; elle apprit la musique, le luth, les arts d'agrément, les belles-lettres, sans négliger pour cela les travaux d'aiguille, et enfin elle associait à ces goûts divers, déjà si complets chez une femme, les exercices de cheval et des inclinations passablement belliqueuses. Il semblait, en un mot, pour parler le langage d'alors, que Pallas l'eût instruite en tous ses arts ingénieux et dotée de tous ses dons. Louise Labé, sans viser précisément à l'émancipation des femmes comme nous l'entendons aujourd'hui, faisait quelques pas hardis en ce sens ; elle était de celles, ainsi qu'elle le dit dans sa dédicace à son amie Mademoiselle Clémence de Bourges, qui donnaient le conseil, sinon l'exemple, et qui osaient du moins prier les vertueuses dames d'élever un peu leurs esprits par-dessus leurs quenouilles et fuseaux. Chez elle, jeune fille ou femme, ce fut toujours le père ou le mari qui tint la quenouille ; dans cette profession de cordier, l'expression se trouvait littéralement vraie et sans métaphore. Lyon offrait, à cette époque, une réunion de personnes du sexe très remarquables par les talens en tous genres, et, à ne consulter que les poésies de Marot, on y trouve célébrées les deux sœurs Sybille et Claudine Sève, parentes de Maurice, la savante Jeanne Gaillarde, toutes plumes dorées, comme il dit, et les sœurs Perréal, qui étaient peintres. Louise Labé, qui a très

bien pu, même avant son mariage avec le cordier Ennemond Perrin, s'être appelée la belle Cordière, prit rang de bonne heure, et, dès l'âge de seize ans, sa beauté et son esprit la produisirent. On sait, à n'en pouvoir douter, que, dans son enthousiasme d'amazone, elle alla au siége de Perpignan, en 1542, n'étant âgée que de seize ans, et qu'elle y figura en homme d'armes, sous le sobriquet de Capitaine Loys. Il est à croire qu'elle suivit en effet à ce siége ou son père ou son frère, fournisseurs peut-être à l'armée, et de là à ses exploits chevaleresques, un peu exagérés sans doute par les poètes et les admirateurs de sa beauté, il n'y a qu'un pas. Nous n'en ferons pas tout-à-fait une Jeanne d'Arc ni une Clorinde, non plus que nous n'écouterons Calvin, qui abuse du souvenir de cette aventure pour supposer qu'elle s'habillait continuellement en homme, et qu'elle était reçue dans ce costume chez Saconay, l'un des dignitaires de l'église de Lyon. C'est dans un pamphlet latin contre Saconay qu'il articule ce grief avec force injures. D'autre part, les admirateurs de Louise la comparaient pour ce fait de jeunesse à Sémiramis ; elle-même a dit moins pompeusement et en rendant au vrai la couleur romanesque :

Qui m'eut vu lors en armes fière aller,
Porter la lance et bois faire voler,
Le devoir faire en l'estour furieux,
Piquer, volter le cheval glorieux,
Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
Sœur de Roger, il m'eut, possible, prise.

D'autres périls plus naturels l'attendaient, auxquels n'échappent guère ces fières héroïnes, et qu'elles recherchent peut-être en secret sous tout ce bruit. Ce fut à ce siége, selon la vraisemblance, ou dans les rencontres qui suivirent, qu'elle

s'éprit d'une passion vive pour l'homme de guerre à qui s'adressent évidemment ses poésies et dont elle regrette plus d'une fois l'absence ou l'infidélité par-delà les monts. La première des pièces consacrées à la louange de Louise, dans l'édition de 1555, est une petite épigramme grecque qui peut jeter quelque jour sur cette situation ; à la faveur et un peu à l'abri du grec, les termes qui expriment son infortune particulière de cœur y sont formels. Voici la traduction :

« Les odes de l'harmonieuse Sapho s'étaient perdues par la violence du temps qui dévore tout : les ayant retrouvées et nourries dans son sein tout plein du miel de Vénus et des Amours, Louise maintenant nous les a rendues. Et si quelqu'un s'étonne comme d'une merveille, et demande d'où vient cette poétesse nouvelle, il saura qu'elle a aussi rencontré, pour son malheur, un Phaon aimé, terrible et inflexible ! Frappée par lui d'abandon, elle s'est mise, la malheureuse, à moduler sur les cordes de sa lyre un chant pénétrant ; et voilà que, par ses poésies mêmes, elle enfonce vivement aux jeunes cœurs les plus rebelles l'aiguillon qui fait aimer. »

Cette passion qui s'empara de Louise, d'après son propre aveu (Élégie III), avant qu'elle eût vu seize hivers, et qui l'embrasait encore durant le treizième été (treize ans après !), fut-elle antérieure à son mariage avec l'honnête et riche cordier Ennemond Perrin, ou se continua-t-elle jusqu'à travers les lois conjugales ? C'est une question assez piquante et qu'il n'est pas tout-à-fait inutile d'agiter, quoiqu'il semble impossible de la résoudre.

Les poésies de Louise Labé parurent pour la première fois en 1555, c'est-à-dire treize ans après le mémorable siége ; à cette époque, il paraît que Louise était mariée ; on le conjecture du

moins d'après plusieurs indices que relève la Notice de l'édition de 1824, et qu'il ne faudrait peut-être pas discuter de trop près. Quoi qu'il en soit, voici ce qui me paraîtrait le plus vraisemblable : Louise Labé, jeune et libre, aurait aimé et chanté ses ardeurs, comme il était permis alors, et sans trop déroger par là aux convenances du siècle. Puis, ces treize années de jeunesse et de passion écoulées, elle se serait laissée épouser par le bon Ennemond Perrin, beaucoup plus âgé qu'elle, qui lui aurait offert sa fortune, son humeur débonnaire et ses complaisances, à défaut de savoir et de poésie ; elle aurait fait en un mot un mariage de raison, un peu comme Ariane désolée (chez Thomas Corneille) si elle avait épousé ce bon roi de Naxe, qui était son pis-aller. Son mariage, qu'il ait eu lieu avant ou après la publication des poésies, n'y aurait apporté aucun obstacle, parce que ces poésies étaient connues depuis long-temps dans le cercle de Louise Labé, que ses amis en avaient soustrait des copies, comme l'allègue le privilége du roi de 1554, qu'ils en avaient même publié plusieurs pièces en divers endroits, et que son mari ne pouvait en apprendre rien qu'il ne sût déjà, ni en recevoir aucun déshonneur. Voilà une explication qui concilierait à merveille la considération dont Louise ne cessa de jouir de son vivant avec la vivacité de certains aveux élégiaques et avec la publication de ce qu'elle appelait ses jeunesses. Cependant l'ode d'Olivier de Magny, publiée en 1559, et dans laquelle le gracieux poète, un des adorateurs de Louise Labé, parle très lestement de ce mari que jusque-là on n'avait vu nommé nulle part ailleurs, donne à soupçonner qu'il n'y a peut-être pas lieu de se mettre tant en frais pour sauver le décorum. Les mœurs de chaque siècle sont si à part et si sujettes à des mesures différentes, qu'il serait, après tout, très possible que Louise, en sa qualité de bel-esprit, se fût permis, jusque dans

le sein du mariage, ces chants d'ardeur et de regret, comme une licence poétique qui n'aurait pas trop tiré à conséquence dans la pratique. Nous-même, en notre temps, nous avons eu des exemples assez singuliers de ces aveux poétiques dans la bouche des femmes. J'ai sous les yeux de très agréables poésies publiées avant juillet 1830, et qui n'ont pas fait un pli, je vous assure, de touchantes élégies dans lesquelles une jolie femme du monde écrivait :

..... J'étais sans nulle défiance ;
J'avançais en cueillant un gros bouquet de fleurs,
En chantant à mi-voix un air de mon enfance,
Avec lequel toujours on m'endormait sans pleurs.
Tout à coup je le vis au détour d'une allée,
Je le vis, et n'osai m'approcher d'un seul pas ;
Je m'arrêtai confuse, interdite, troublée,
Le regardant sans cesse et ne respirant pas.
Il était jeune et beau ; sa prunelle azurée
Se voilait fréquemment par ses cils abaissés...
Ah ! comme son regard pourtant m'eût rassurée !
En le voyant ainsi, de mes rêves passés
Je croyais ressaisir la fugitive image,
Et retrouver un être aimé depuis long-temps ;
Mon écharpe effleura le mobile feuillage,
Et l'inconnu put voir le trouble de mes sens !...

Et quant à ce qui est des jeunes filles poètes qui parlent aussi tout haut de la beauté des jeunes inconnus, nous aurions à invoquer plus d'un brillant et harmonieux témoignage, que personne n'a oublié, et où l'on n'a pas entendu malice apparemment. Tout ceci soit dit pour montrer que Louise Labé a pu s'émanciper

quelque peu dans ses vers sans trop déroger aux convenances d'un siècle infiniment moins difficile que le nôtre.

Il est vrai qu'elle s'émancipe un peu plus qu'on ne le ferait aujourd'hui ; son 18 sonnet est tout aussi brûlant qu'on le peut imaginer, et semble du Jean Second tout pur ; c'était peut-être une gageure pour elle d'imiter le poète latin ce jour-là. Louise était savante, elle lisait les maîtres, elle avait contracté dans le commerce des anciens cette sorte d'audace et de virilité d'esprit qui peut bien n'être pas toujours un charme chez une femme, mais qui n'est pas un vice non plus. Il faut ne pas oublier cette éducation première en la lisant ; mais surtout un trait chez elle absout ou du moins relève la femme, et la venge des inculpations vulgaires : elle eut la passion, l'étincelle sacrée, c'est-à-dire, dans sa position, le préservatif le plus sûr. Il lui échappe en quelques endroits de ces accens du cœur qu'on ne feint pas et qui pénètrent. Bayle et Du Verdier, qui n'entendaient pas finesse au sentimental, ont pu prendre ces élans pour des marques d'un désordre sans frein et continuel : libertinage et passion, c'est tout un pour eux ; et Bayle, sans plus de délicatesse, se retrouve ici d'accord avec Calvin. J'en conclurais plutôt (s'il fallait conclure en telle matière) que Louise Labé, en mettant les choses au plus grave, dut être pendant des années aussi uniquement occupée qu'Héloïse.

Les œuvres de Louise Labé se composent en tout, d'un dialogue en prose intitulé : Débat de Folie et d'Amour, de trois élégies et de vingt-quatre sonnets. Une sérieuse et charmante épître dédicatoire à Mademoiselle Clémence de Bourges, lionnoise, prouve mieux que toutes les dissertations à quel point de vue studieux, relevé et, pour tout dire, décent, Louise envisageait ces

nobles délassemens des muses : « Quant à moi, dit-elle, tant en escrivant premièrement ces jeunesses que en les revoyant depuis, je n'y cherchois autre chose qu'un honneste passe-temps et moyen de fuir oisiveté, et n'avois point intention que personne que moi les dust jamais voir. Mais depuis que quelcuns de mes amis ont trouvé moyen de les lire sans que j'en susse rien, et que (ainsi comme aisément nous croyons ceux qui nous louent) ils m'ont fait à croire que les devois mettre en lumière, je ne les ai osé esconduire, les menaçant cependant de leur faire boire la moitié de la honte qui en proviendroit. Et pour ce que les femmes ne se montrent volontiers en public seules, je vous ai choisie pour me servir de guide, vous dédiant ce petit œuvre… »

Louise Labé se présente donc devant le public en tenant la main de cette demoiselle honorée dont elle se signe l'humble amie : voilà sa condition vraie et si peu semblable à celle qu'on lui a faite à distance.

Qui a lu et qui sait par cœur la jolie fable de La Fontaine, la Folie et l'Amour, n'est pas dispensé pour cela de lire le dialogue de Louise Labé dont La Fontaine n'a fait que mettre en vers l'argument, en le couronnant d'une affabulation immortelle :

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance…

Le dialogue de Louise Labé, dans la forme ou dans le goût de ceux de Lucien, de la fable de Psyché par Apulée, de l'Éloge de la Folie d'Érasme et du Cymbalum mundi de Bonaventure Des Periers, est un écrit plein de grace, de finesse, et qui agrée surtout par les détails. Je laisse à de plus érudits à rechercher à qui elle en doit l'idée originale, le sujet, à quelle source de moyen-âge

probablement et de gaye science elle l'a puisé, car je ne saurais lui en attribuer l'invention ; mais elle s'est, à coup sûr, approprié le tout par le parfait développement et le tissu ingénieux des analyses. Dès l'abord, dans la dispute qui s'engage entre Amour et Folie au seuil de l'Olympe, chacun voulant arriver avant l'autre au festin des Dieux, Folie, insultée par Amour qu'elle a coudoyé, et après lui avoir arraché les yeux de colère, s'écrie éloquemment : « Tu as offensé la Royne des hommes, celle qui leur gouverne le cerveau, cœur et esprit ; à l'ombre de laquelle tous se retirent une fois en leur vie, et y demeurent les uns plus, les autres moins, selon leur mérite. » Les plaintes d'Amour et son recours à sa mère après le fatal accident, surtout le petit dialogue familier entre Cupidon et Jupiter, dans lequel l'enfant aveugle fait la leçon au roi des Dieux, sont semés de traits justes et délicats, d'observations senties, qui décèlent un maître dans la science du cœur. Puis l'audience solennelle commence : Apollon a été choisi pour avocat du plaignant par Vénus, « encore que l'on ait, dit-elle, semé par le monde, que la maison d'Apollon et la mienne ne s'accordoient guère bien. » Apollon accepte avec reconnaissance et tient à honneur de démentir ces méchans propos. Mercure, d'autre part, est nommé avocat d'office de Folie, et il fera son devoir en conscience, « bien que ce soit chose bien dure à Mercure, dit-il, de moyenner déplaisir à Vénus. » Le discours d'Apollon est un discours d'avocat, un peu long, éloquent toutefois ; il peint Amour par tous ses bienfaits et le montre dans le sens le plus noble, le plus social, et comme lien d'harmonie dans l'univers et entre les hommes. Les diverses sortes d'amour et d'amitié, l'amour conjugal, fraternel, y sont célébrés ; Apollon cite Oreste et Pylade, et n'oublie David et Jonathas ; Mercure à son tour citera Salomon. À part ces légères inconvenances, le

goût, même aujourd'hui, aurait peu à reprendre en ces deux ingénieuses plaidoiries. Apollon y fait valoir Amour comme le précepteur de la grace et du savoir-vivre dans la société ; la description qu'il trace de la vie sordide du misanthrope et du loup-garou, de celui qui n'aime que soi seul, est énergique, grotesque, et sent son Rabelais : « Ainsi entre les hommes, continue Apollon, Amour cause une connoissance de soi-mesme. Celui qui ne tâche à complaire à personne, quelque perfection qu'il ait, n'en a non plus de plaisir que celui qui porte une fleur dedans sa manche. Mais celui qui désire plaire, incessamment pense à son fait, mire et remire la chose aimée, suit les vertus qu'il voit lui estre agréables et s'adonne aux complexions contraires à soi-mesme, comme celui qui porte le bouquet en main… » Tout ce passage du plaidoyer d'Apollon est comme un traité de la bonne compagnie et du bel usage. Retraçant avec complaisance les artifices divers par lesquels les femmes savent, dans leur toilette, rehausser ou suppléer la beauté et tirer parti de la mode, il ajoute en une image heureuse : « et avec tout cela, l'habit propre comme la feuille autour du fruit. » Amour, au dire d'Apollon, est le mobile et l'auteur de tout ce qu'il y a d'aimable, de galant et d'industrieux dans la société ; il est l'ame des beaux entretiens : « Brief, le plus grand plaisir qui soit après Amour, c'est d'en parler. Ainsi passoit son chemin Apulée, quelque philosophe qu'il fust. Ainsi prennent les plus sévères hommes plaisir d'ouïr parler de ces propos, encore qu'ils ne le veuillent confesser. » Et la poésie, qui donc l'inspire ? « C'est Cupidon qui a gaigné ce point, qu'il faut que chacun chante ou ses passions, ou celles d'autrui, ou couvre ses discours d'Amour, sachant qu'il n'y a rien qui le puisse faire mieux estre reçu. Ovide a toujours dit qu'il aimoit. Pétrarque, en son langage, a fait sa seule affection approcher à la gloire de celui qui a repré-

senté toutes les passions, coutumes, façons et natures de tous les hommes, qui est Homère. » Quel éloge de Pétrarque ! il semblera excessif même à ceux qui savent le mieux l'admirer. Voilà bien le jugement d'une femme, mais d'une femme délicate, éprise des beaux sentimens, non d'une Ninon. En un mot, dans toute sa plaidoirie, Apollon s'attache à représenter Amour dans son excellence et sa clairvoyance, Amour en son âge d'or et avant la chute pour ainsi dire, Amour avant Folie.

Mercure, au contraire, plaide les avantages et les prérogatives de Folie, cette fille de Jeunesse, et son alliance intime, naturelle et nécessaire avec Amour. Il ne voit dans cette grande querelle qui les met aux prises qu'une bouderie d'un instant. Prenez garde, dit-il en commençant, « si vous ordonnez quelque cas contre Folie, Amour en aura le premier regret. » Il entre insensiblement dans un éloge de Folie qui rappelle celui d'Érasme, et il se tire avec agrément de ce paradoxe, sans Folie, point de grandeur : « Qui fut plus fol qu'Alexandre,... et quel nom est plus célèbre entre les rois ? Quelles gens ont esté, pour un temps, en plus grande réputation que les philosophes ? Si en trouverez-vous peu qui n'ayent esté abruvés de Folie. Combien pensez-vous qu'elle ait de fois remué le cerveau de Chrysippe ? » Il poursuit de ce ton sans trop de difficulté, et de manière à frayer le chemin à Montaigne ; mais c'est quand il en vient aux charmantes analogies de Folie et d'Amour, que Mercure (et Louise Labé avec lui) retrouve son entière originalité. Il soutient plaisamment, et non sans quelque ombre de vraisemblance, que les plus folâtres sont les mieux venus auprès des dames : « Le sage sera laissé sur les livres, ou avec quelques anciennes matrones, à deviser de la dissolution des habits, des maladies qui courent, ou à démesler quelque longue généalogie. Les jeunes Dames ne cesseront

qu'elles n'ayent en leur compagnie ce gay et joli cerveau. » Toutes les chimères et les fantaisies creuses dont se repaissent les amoureux au début de leur flamme sont merveilleusement touchées. Puis, à mesure que, dans cette analyse prise sur le fait, il suit plus avant les progrès de la passion, le trait devient plus profond aussi, et le ton s'élève. Il n'est pas possible, à un certain endroit, de méconnaître le rapport de la situation décrite avec ce qu'exprimeront tout à côté les sonnets de Louise : « En somme, dit-elle ici par la bouche de Mercure, quand cette affection est imprimée en un cœur généreux d'une Dame, elle y est si forte, qu'à peine se peut-elle effacer ; mais le mal est que le plus souvent elles rencontrent si mal que plus aiment, et moins sont aimées. Il y aura quelqu'un qui sera bien aise leur donner martel en teste, et fera semblant d'aimer ailleurs, et n'en tiendra compte. Alors les pauvrettes entrent en estranges fantaisies, ne peuvent si aisément se défaire des hommes, comme les hommes des femmes, n'ayans la commodité de s'eslongner et commencer autre parti, chassans Amour, avec autre Amour. Elles blâment tous les hommes pour un. Elles appellent folles celles qui aiment, maudissent le jour que premièrement elles aimèrent, protestent de jamais n'aimer ; mais cela ne leur dure guère. Elles remettent incontinent devant les yeux ce qu'elles ont tant aimé. Si elles ont quelque enseigne de lui, elles la baisent, rebaisent, sèment de larmes, s'en font un chevet et oreiller, et s'escoutent elles-mêmes plaignantes leurs misérables détresses. Combien en vois-je qui se retirent jusques aux Enfers pour essayer si elles pourront, comme jadis Orphée, révoquer leurs amours perdues ? Et en tous ces actes, quels traits trouvez-vous que de Folie ? avoir le cœur séparé de soi-mesme, estre maintenant en paix, ores en guerre, ores en trêve ; couvrir et cacher sa douleur ; changer visage mille fois le jour ; sentir le

sang qui lui rougit la face, y montant, puis soudain s'enfuit, la laissant pâle, ainsi que honte, espérance ou peur, nous gouvernent ; chercher ce qui nous tourmente, feignant le fuir, et néanmoins avoir crainte de le trouver ; n'avoir qu'un petit ris entre mille soupirs ; se tromper soi-mesme ; bruler de loin, geler de près ; un parler interrompu, un silence venant tout à coup, ne sont-ce tous signes d'un homme aliéné de son bon entendement ?... Reconnais donc, ingrat Amour, quel tu es, et de combien de biens je te suis cause !... »

Il règne dans tout ce passage une éloquence vive et comme une expression d'après nature ; le mouvement de comparaison soudaine avec Orphée : « Combien en vois-je..., » est d'une véritable beauté. — Mercure a donc mis dans tout son jour la vieille ligue qui existe entre Folie et Amour, bien que celui-ci n'en ait rien su jusqu'ici. Il conclut d'un ton d'aisance légère en faveur de sa cliente : « Ne laissez perdre cette belle Dame, qui vous a donné tant de contentement avec Génie, Jeunesse, Bacchus, Silène, et ce gentil Gardien des jardins. Ne permettez fâcher celle que vous avez conservée jusques ici sans rides, et sans pas un poil blanc ; et n'ôtez, à l'appétit de quelque colère, le plaisir d'entre les hommes. »

L'arrêt de Jupiter qui remet l'affaire à huitaine, c'est-à-dire à trois fois sept fois neuf siècles, et qui provisoirement commande à Folie de guider Amour, clôt à l'amiable le débat : « Et sur la restitution des yeux, après en avoir parlé aux Parques, en sera ordonné. » Cet excellent dialogue, élégant, spirituel et facile, mis en regard des vers de Louise Labé, est un exemple de plus (cela nous coûte un peu à dire) qu'en français la prose a eu de tout temps une avance marquée sur la poésie.

Les vers de Louise sont en petit nombre. Ses trois élégies coulantes et gracieuses sentent l'école de Marot ; elle y raconte comment Amour l'assaillit en son âge le plus verd et la dégoûta aussitôt des œuvres ingénieuses où elle se plaisait ; elle s'adresse à l'ami absent qu'elle craint de savoir oublieux ou infidèle, et lui dit avec une tendresse naïve :

Goûte le bien que tant d'hommes désirent,
Demeure au but où tant d'autres aspirent,
Et crois qu'ailleurs n'en auras une telle.
Je ne dis pas qu'elle ne soit plus belle,
Mais que jamais femme ne t'aimera
Ne plus que moi d'honneur te portera.
Maints grands Seigneurs à mon amour prétendent,
Et à me plaire et servir prêts se rendent ;
Joûtes et jeux, maintes belles devises,
En ma faveur sont par eux entreprises ;
Et néanmoins tant peu je m'en soucie,
Que seulement ne les en remercie.
Tu es tout seul tout mon mal et mon bien ;
Avec toi tout, et sans toi je n'ai rien.

La situation de Louise, ainsi absente loin de son ami qui porte les armes en Italie, a dû servir à imaginer celle de Clotilde de Surville, qui, par ce coin, semble modelée sur elle. Clotilde bien souvent n'est qu'une Louise aussi vive amante, mais de plus épouse légitime et mère. C'est dans ses sonnets surtout que la passion de Louise éclate et se couronne par instans d'une flamme qui rappelle Sapho et l'amant de Lesbie. Plusieurs des sonnets pourtant sont pénibles, obscurs ; on s'y heurte à des duretés étranges. Ainsi, pour parler du tour du soleil, elle écrira :

C'est là du Maurice Sève, pour le contourné et le rocailleux ; ce Sève, je l'ai dit, tenait lieu à Louise de Ronsard. Elle n'observe pas toujours l'entrelacement des rimes masculines et féminines, ce qui la rattache encore à l'école antérieure à Du Bellay. Mais toutes ces critiques incontestables se taisent devant de petits tableaux achevés comme celui-ci, où se résument au naturel les mille gracieuses versatilités et contradictions d'amour :

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;
J'ai chaud extrême en endurant froidure ;
La vie m'est et trop molle et trop dure ;

J'ai grands ennuis entremeslés de joye.
Tout à un coup je ris et je larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;
Tout en un coup je sèche et je verdoye.
Ainsi Amour inconstamment me mène :
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me treuve hors de peine.
Puis quand je crois ma joye estre certaine,
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Louise était évidemment nourrie des anciens : on pourrait indiquer et suivre à la trace un assez grand nombre de ses imitations ; mais elle les fait avec art toujours et en les appropriant à sa situation particulière. Son précédent sonnet et sa manière en général de concevoir la Vénus éternelle, m'ont rappelé un très beau fragment de Sophocle, assez peu connu, que nous a conservé Stobée. Je ne crois pas m'éloigner beaucoup de Louise en le

traduisant ; il remplacera le morceau de Sapho, trop répandu pour être cité.

« Ô jeunes gens ! la Cypris n'est pas seulement Cypris, mais elle est surnommée de tous les noms ; c'est l'Enfer, c'est la violence irrésistible, c'est la rage furieuse, c'est le désir sans mélange, c'est le cri aigu de la douleur ! Avec elle toute chose sérieuse, paisible, tourne à la violence. Car, dans toute poitrine où elle se loge, aussitôt l'ame se fond. Et qui donc n'est point la pâture de cette Déesse ? Elle s'introduit dans la race nageante des poissons, elle est dans l'espèce quadrupède du continent ; son aile s'agite parmi les oiseaux de proie, parmi les bêtes sauvages, chez les humains, chez les Dieux là haut ! Duquel des Dieux cette lutteuse ne vient-elle pas à bout au troisième effort ? S'il m'est permis (et il est certes bien permis de dire la vérité), je dirai qu'elle tyrannise même la poitrine de Jupiter. Sans lance et sans glaive, Cypris met en pièces d'un seul coup tous les desseins des mortels et des Dieux. »

Et puisque j'en suis à ces réminiscences des anciens, à celles qui purent se rencontrer en effet dans l'esprit de Louise ou à celles qu'aussi elle nous suggère, on me permettra une légère digression encore qui, moyennant détour, nous ramènera à elle finalement. Parmi les hymnes attribués à Homère, il en est un très beau adressé à Vénus. Le début ressemble par l'idée au fragment de Sophocle qu'on vient de lire ; le poète chante la déesse qui fait naître le désir au sein des hommes et des Dieux, et chez tout ce qui respire. Mais il n'est que trois cœurs au monde qu'elle ne peut persuader ni abuser, et près desquels elle perd ses sourires : à savoir, « l'auguste Minerve, qui n'aime que les combats, les mêlées, ou les ouvrages brillans des arts, et qui enseigne aux jeunes

filles, sous le toit domestique, les adresses de l'aiguille ; puis aussi la pudique Diane aux flèches d'or et au carquois résonnant, qui n'aime que la chasse sur les montagnes, les hurlemens des chiens ou les chœurs de danse et les lyres, et les bois pleins d'ombre, et le voisinage des cités où règne la justice ; et enfin la vénérable Vesta, la fille aînée de l'antique Saturne, restée la plus jeune par le décret de Jupiter, laquelle a fait vœu de virginité éternelle, et qui, à ce prix, est assise au foyer de la maison, à l'endroit le plus honoré, recevant les grasses prémices. » À part ces trois cœurs qui lui échappent, Vénus soumet tout le reste, à commencer par Jupiter, dont on sait les aventures. Or, de peur qu'elle ne se puisse vanter d'être seule à l'abri des mésalliances, Jupiter, un jour, l'enflamme elle-même pour le beau pasteur Anchise, qui fait paître ses bœufs sur l'Ida. La manière dont elle le vient aborder, la coquetterie de sa toilette et l'artifice de discours qu'elle déploie pour le séduire sans l'effrayer, sont d'un grand charme et d'une largeur encore qui ne messied pas à la poésie homérique. Elle a soin de le surprendre à l'heure où les autres pasteurs conduisent leurs troupeaux par les montagnes, un jour qu'il est resté seul, par hasard, à l'entrée de ses étables, jouant de la lyre. Elle se présente à lui comme la fille d'Otrée, roi opulent de toute la Phrygie, et comme une fiancée qui lui est destinée : « C'est une femme troyenne qui a été ma nourrice, lui dit-elle par un ingénieux mensonge, et elle m'a appris, tout enfant, à bien parler ta langue. » Anchise, au premier regard, est pris du désir, et il lui répond : « S'il est bien vrai que tu sois une mortelle, que tu aies une femme pour mère, et qu'Otrée soit ton illustre père, comme tu le dis, si tu viens à moi par ordre de l'immortel messager, Mercure, et si tu dois être à jamais appelée du nom de mon épouse, dans ce cas, nul des mortels ni des Dieux ne saurait m'empêcher ici de te

parler d'amour à l'instant même ; non, quand Apollon, le grand archer en personne, au-devant de moi, me lancerait de son arc d'argent ses flèches gémissantes : même à ce prix, je voudrais, ô femme pareille aux déesses, toucher du pied ta couche, dussé-je n'en sortir que pour être plongé dans la demeure sombre de Pluton ! »

Cette naïveté de vœu en rappelle directement un autre bien orageux aussi, bien audacieux, et moins simple dans sa sublimité, celui d'Atala lorsque, découvrant son cœur à Chactas, elle s'écrie : « Quel dessein n'ai-je point rêvé ! quel songe n'est point sorti de ce cœur si triste ! Quelquefois, en attachant mes yeux sur toi, j'allais jusqu'à former des désirs aussi insensés que coupables : tantôt j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la terre ; tantôt, sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût anéantie pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîmes en abîmes avec les débris de Dieu et du monde !… »

Or, pour revenir à Louise Labé, qui ne se reprochait point, comme Atala, ses transports, et qui, en fille plutôt payenne de la renaissance, n'a pas craint de s'y livrer, elle se rapproche avec grace de la naïveté du vœu antique dans son sonnet XIII, qui commence par ces mots :

Oh ! si j'estois en ce beau sein ravie
De celui-là pour lequel vais mourant,
Si avec lui vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empeschoit Envie…

et qui finit par ce vers :

Je suis obligé, bien qu'à regret, d'y renvoyer le lecteur curieux, pour ne pas trop abonder ici en ces sortes d'images ; mais j'oserai citer au long le sonnet XIV, admirable de sensibilité, et qui fléchirait les plus sévères ; à lui seul, il resterait la couronne immortelle de Louise :

Tant que mes yeux pourront larmes espandre,
À l'heur passé avec toi regretter ;
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;
Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes graces chanter ;
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toi comprendre ;
Je ne souhaite encore point mourir.
Mais quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée et ma main impuissante,
Et mon esprit en ce mortel séjour
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Prîrai la Mort noircir mon plus clair jour !

Ce dernier vers pourra sembler un peu serré, un peu dur ; mais le sentiment général, mais l'expression vive du morceau, ces yeux qui tarissent, montrer signe d'amante, ce sont là des beautés qui percent sous les rides et qui ne vieillissent pas.

Il nous serait possible de glaner encore dans les vingt-quatre sonnets de Louise Labé, de relever quelques traits, quelques vers :

Comme du lierre est l'arbre encercelé…
J'allois resvant comme fais maintefois,

Sans y penser .....
Où estes-vous, pleurs de peu de durée ?...

Mais, après ce qu'on a lu, l'impression ne pourrait que s'affaiblir. Louise, en terminant, allait au-devant des objections, et, s'adressant au cœur des personnes de son sexe, elle faisait noblement appel à leur indulgence :

Ne reprenez, Dames, si j'ai aimé,...
Et gardez-vous d'estre plus malheureuses.

Il ne paraît pas, en effet, que cette publication de ses vers ait rien diminué de la considération autour d'elle, car je ne tiens pas compte des propos grossiers et des couplets satiriques, comme il est à peu près inévitable qu'il en circule sur toute femme célèbre. Elle avait environ vingt-neuf ans à la date de cette publication ; elle vécut jusqu'en 1566, et mourut à l'âge où les cœurs passionnés n'ont plus rien à faire en cette vie, ayant vu se coucher à l'horizon les derniers soleils de la jeunesse. Son testament, qu'on a imprimé, témoigne de son humilité à la veille du jour suprême, et de son attention bienfaisante pour tout ce qui lui était attaché.

Le silence que Louise a gardé dans les dix dernières années de sa vie, et le soin qu'elle prit, dans sa publication de 1555, de marquer à plusieurs reprises que ces petits écrits ont été composés depuis long-temps et que ce sont œuvres de jeunesse, pourraient faire conjecturer qu'elle entra à un certain moment dans un genre de vie un peu moins ouvert à la publicité. Elle dut pourtant continuer de jouir plus que jamais du contre-coup de sa renommée ; tout ce que Lyon avait de considérable, tout ce qui y passait d'étrangers de distinction allant en Italie, devait désirer de la connaître, et sa cour sans doute ne diminua pas. Quoi qu'il en

soit, ce silence des dernières années, qui ne laisse arriver d'elle à nous, dans toute cette existence poétique, qu'un accent de passion émue et un cri d'amante, sied bien à la muse d'une femme, et l'imagination peut rêver le reste.

Ce ne fut que vingt ans environ après sa mort qu'Antoine Du Verdier enregistra à son sujet, en les ramassant crûment, certaines rumeurs courantes, et donna signal à la longue injustice. Il eut beau faire, lui et ceux qui le copièrent : malgré l'injure des doctes qui voulurent transformer sa vie en une sorte de fabliau grivois, la belle Cordière resta populaire dans le public lyonnais ; la bonne tradition triompha, et quelque chose d'un intérêt vague et touchant continua de s'attacher à son souvenir, à sa rue, à sa maison, comme à Paris on l'a vu pour Héloïse. C'est qu'aussi Louise Labé, telle qu'on la rêve de loin et telle que nous l'avons devinée d'après ses aveux, demeure, par plus d'un aspect, le type poétique et brillant de la race des femmes lyonnaises, éprises qu'elles sont de certaines fêtes naturelles de la vie, se visitant volontiers entre elles avec des bouquets à la main, et goûtant d'instinct les vives élégances, les fleurs et les parfums. Que si l'on nous pressait trop sur cette théorie des Lyonnaises que nous ne croyons que vraie, il serait possible de citer à l'appui, aujourd'hui encore, celui des noms célèbres de femmes qui résume le mieux la grace elle-même. Mais nous ne parlons que de Louise. Son souvenir, agité et traduit en tous sens, était resté si présent, qu'en 1790 un des bataillons de la garde nationale de Lyon, celui du quartier qu'elle habita et de la rue Belle-Cordière, s'avisa d'arborer aussi son nom et son image sur son drapeau : on la transforma même alors, pour plus d'à-propos, en une héroïne de la liberté ; on lui mit la pique à la main, et l'on surmonta le tout du chapeau de Guillaume Tell, avec cette devise :

Tu prédis nos destins, Charly, belle Cordière,
Car pour briser nos fers tu volas la première.

L'épisode du siége de Perpignan était devenu ici une croisade pour la liberté. Voilà ce que Bayle aurait eu de la peine à prévoir ; c'est une exagération dans le sens héroïque, comme les doctes avaient eu la leur à son sujet dans le sens badin. Ainsi fait la tradition populaire, se jouant à son gré de ces figures lointaines comme le vent dans les nuages. Après tant de vicissitudes contraires et tous ces excès apaisés, il survit de Louise Labé un fonds de souvenir plus vrai, plus doux. Une muse tendre qui a vécu quelque temps sous le même ciel et qui en a respiré l'influence, M Valmore s'est rendue l'écho de cette tradition vaguement charmante sur elle dans les vers suivans qui sont dignes de toutes deux :

.....
L'Amour ! partout l'Amour se venge d'être esclave :
Fièvre des jeunes cœurs, orage des beaux jours,
Qui consume la vie et la promet toujours ;
Indompté sous les nœuds qui lui servent d'entrave,
Oh ! l'invisible Amour circule dans les airs,
Dans les flots, dans les fleurs, dans les songes de l'ame,
Dans le jour qui languit, trop chargé de sa flamme,
Et dans les nocturnes concerts !
Et tu chantas l'Amour ! ce fut ta destinée.
Femme ! et belle ! et naïve, et du monde étonnée !
De la foule qui passe évitant la faveur,
Inclinant sur ton fleuve un front tendre et rêveur,
Louise ! tu chantas. À peine de l'enfance
Ta jeunesse hâtive eut perdu les liens,

L'Amour te prit sans peur, sans débats, sans défense,
Il fit tes jours, tes nuits, tes tourmens et tes biens.
Et toujours, par ta chaîne au rivage attachée,

Comme une nymphe ardente au milieu des roseaux,
Des roseaux à demi cachée,
Louise, tu chantas dans les fleurs et les eaux !

Louise Labé, nous l'avons pu voir en l'étudiant de près, était beaucoup moins fille du peuple et moins naïve ; mais qu'importe qu'elle ait été docte, puisqu'elle a été passionnée et qu'elle parle à tout lecteur le langage de l'ame ? Cette nymphe ardente du Rhône fut certainement orageuse comme lui : est-ce à dire qu'elle rompit comme lui sa chaîne ? En prenant aujourd'hui parti, à la suite de plusieurs bons juges, pour sa vertu, ou du moins pour son élévation et sa générosité de cœur, nous ne craignons pas le sourire ; nous nous souvenons que des débats assez semblables se raniment encore après des siècles autour des noms d'Éléonore d'Est et de Marguerite de Navarre, et pourvu que le pédantisme ne s'en mêle pas (comme cela s'est vu), de telles contestations agréables, qui font revivre dans le passé et qui se traitent en jouant, en valent bien d'autres plus présentes.

Sainte-Beuve.

Si je voulois par quelque effort
Pourchasser la perte ou la mort

Du Sire Aymon, et j'eusse envie
Que sa femme lui fust ravie,
Ou qu'il entrast en quelque ennui,
Je serois ingrat envers lui.
Car alors que je m'en vais voir

La beaulté qui d'un doux pouvoir
Le cœur si doucement me brusle,
Le bon Sire Aymon se recule,
Trop plus ententif (attentif) au long tour
De ses cordes, qu'à mon amour, etc.

Vidi ego, quod juvenum miseros risisset amores,
Post Veneris vinclis subdere colla senem…

Louise Labé applique cela, non plus à un homme, mais à une femme, à quelqu'une de celles qui la blâmaient :

Telle j'ai vu qui avoit en jeunesse
Blâmé Amour, après en sa vieillesse
Brûler d'ardeur et plaindre tendrement
L'âpre rigueur de son tardif tourment.
Alors de fard et eau continuelle
Elle essayoit se faire venir belle… etc.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Anciens_po%C3%A8tes_fran%C3%A7ais. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.